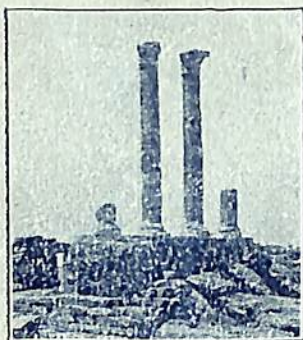


MARTIAL DOUËL

L'ALGÉRIE ROMAINE

FORUMS
et
BASILIQUES

TIMGAD - DJEMILA - KHEMISSA
MADAURE - CHERCHELL - TIPASA



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
184, BOULEVARD SAINT-GERMAIN. (VI^e)

1930



FORUMS
et
BASILIQUES

°⊙°∇∩Σ⊙ °⊔°∫Σ∫
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

AU TEMPS DE PÉTRARQUE (Avignon 1348), roman.
AU PAYS DE SALAMBO, préface de M. René CAGNAT, *secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.*
SEPT VILLES MORTES, *couronné par l'Académie française.*
PETER CLAES musicien, roman.
LE CHARMEUR DE SERPENTS.

Sous presse :

L'HÉROÏQUE MISÈRE DE MIGUEL DE CERVANTES, esclave barbaresque.

MARTIAL DOUËL

L'ALGÉRIE ROMAINE

FORUMS
et
BASILIQUES

TIMGAD - DJEMILA - KHEMISSA
MADAURE - CHERCHELL - TIPASA



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
184, BOULEVARD SAINT-GERMAIN. (VI^e)
—
1930

AVANT-PROPOS

Nous avons déjà tenté, dans un précédent volume aujourd'hui épuisé, de fixer de notre mieux nos impressions de visite aux villes mortes de l'Algérie antique, et d'inspirer à ceux qui nous faisaient l'honneur de lire ces études le désir d'aller eux-mêmes admirer ces vestiges d'un passé qui tient de si près à nos doubles origines latines et chrétiennes.

Mais ces grands morts de l'antiquité vont plus vite encore que ceux de la Ballade, et nos études ont assez vieilli depuis 1917 pour qu'une mise à jour, d'après les fouilles les plus récentes, s'imposât aujourd'hui sur bien des points, notamment à Madaure, à Tipasa et dans cette admirable Djemila dont elles ont si heureusement renouvelé la physionomie.

Nous publions donc ces nouvelles études sur les principales cités romaines de l'Algérie avec le désir d'intéresser à nos belles ruines, en particulier, les visiteurs qui depuis quelques années se multiplient dans ce pays, et

que le prochain Centenaire doit y amener plus nombreux encore.

La partie documentaire et historique de notre livre a été étudiée d'après les sources mêmes, et peut être consultée avec une confiance d'autant plus grande qu'elle s'appuie exclusivement sur les admirables travaux publiés par M. Albert Ballu pour la partie monumentale ; et pour la partie historique et archéologique par MM. René Cagnat, Stéph. Gsell, J. Carcopino et E. Albertini, en particulier, auxquels nous ne saurions trop exprimer ici notre gratitude pour la bienveillance qu'ils ont témoignée à nos précédentes études et qu'ils ne refuseront pas, nous voulons l'espérer, à celles-ci.

Quant à la partie descriptive et subjective de nos études, notre ambition est qu'elle paraisse au lecteur suffisamment vraie et attachante pour qu'il désire faire de ce livre le compagnon de ses propres incursions sur ces domaines du passé où il peut paraître imprudent de s'aventurer sans guide, mais où, le fil conducteur trouvé, tant d'émotions délicieuses et d'admiration imprévues attendent les pèlerins.

M. D.

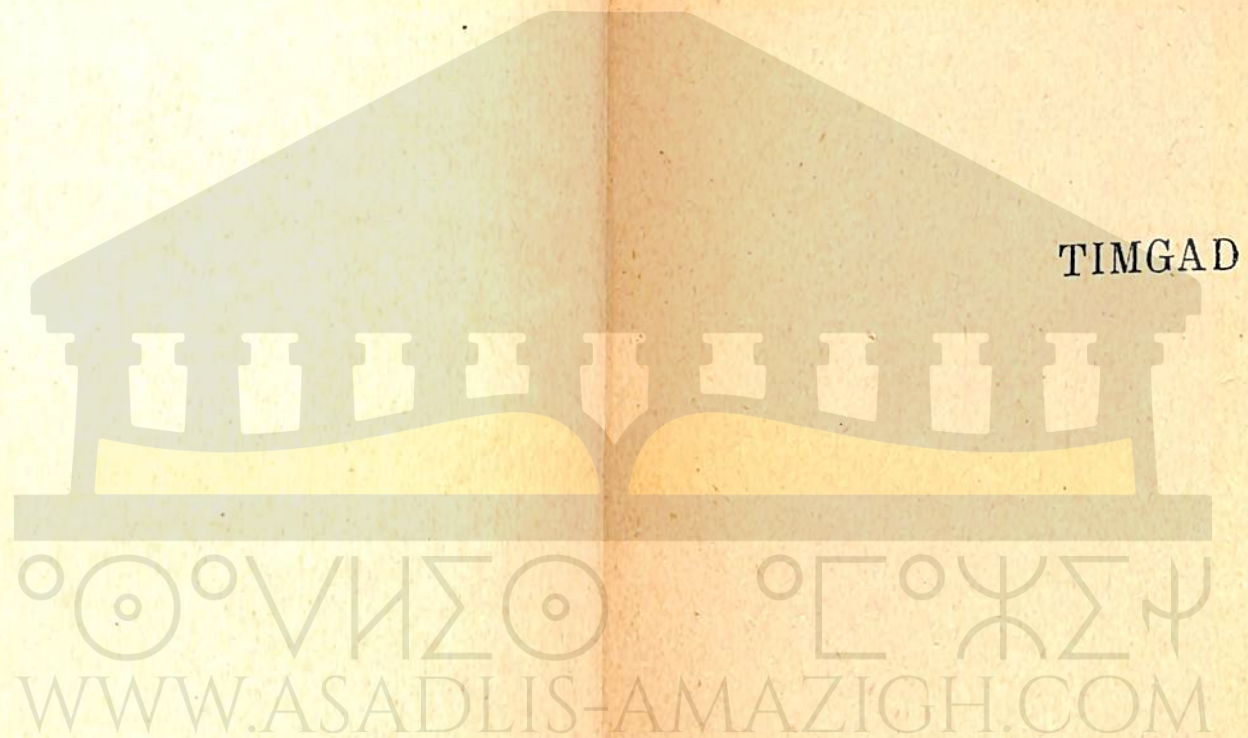
PL. I



FORUMS ET BASILIQUES

Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

Timgad. — Vue générale prise en avion.



TIMGAD

⊙ ⊙ ⊙ ∨ ∑ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

TIMGAD

On n'évite guère, lorsqu'on arrive à Timgad, cette impression d'aridité, de désolation, et, pour tout dire, cette désillusion que M. Louis Bertrand a l'un des premiers si finement notée dans son *Jardin de la Mort*¹. Nous l'avions éprouvée la première fois que nous avons visité la célèbre ruine, par un glacial matin de février, voici bien plus de vingt-cinq ans²; nous n'y avons pas échappé le jour flamboyant d'été que nous y revenions dernièrement. Le ciel, ce jour-là, prêtait cependant toutes les grâces de sa lumière au paysage que nous traversions à l'allure vive d'une confortable auto, depuis Batna, et ces vastes étendues que limitaient au loin les cimes bleues et les pentes ocrées des monts Aurès semblaient nous accueillir avec allégresse. L'admirable masse dorée du *Praetorium* de Lambèse, entrevue au passage dans la lumière, nous promettait une Timgad non moins splendide, cependant que notre voiture filait dans un nuage de poussière à travers les espaces nus et brûlants. Et bientôt, le

1. Louis Bertrand, *le Jardin de la Mort*, 1905, p. 234.
2. Cf notre livre *Au pays de Salammbô*, 1911, p. 57.

dernier et brusque détour de la route, après les innombrables méandres d'une longue montée, nous découvrait au loin, sur les dernières pentes des montagnes, cet éboulis de vieilles pierres sans relief, chaotiques, dont vingt-cinq ans plus tôt nous cherchions en vain à discerner l'organisation et qui nous poursuivait de sa déception jusqu'à l'entrée même de la ville.

Cependant avertis, cette fois-ci, et sachant quels spectacles nous attendaient, nous ne pouvions nous défendre du même sentiment, devant la désolation de ces vestiges qui, au grand soleil et à cette distance, semblaient irrémédiablement abandonnés. Et nous retrouvions, dans la plaine incendiée, où rien de vivant n'apparaissait que les éternels corbeaux, gardiens obstinés des champs de la mort, cette impression que l'approche des ruines, où déjà cependant nous distinguons une forêt de colonnes brisées et les entablements d'un noble arc de triomphe, ne faisait que souligner. Était-ce donc encore un cadavre que nous allions retrouver, et l'éclat de la belle journée nous ménageait-il moins de beauté que n'avait fait jadis l'hostilité d'une après-midi glacée de plein hiver ?

Ces appréhensions étaient heureusement vaines : dès notre arrivée sur le périmètre des fouilles, nous retrouvions parée de prestiges renouvelés une ville dont l'intérêt et la beauté s'étaient singulièrement accrus dans le quart de siècle qui venait de s'écouler. Et comment résister à la joie de retrouver plus vibrant et plus jeune après tant d'années l'inoubliable enthousiasme de notre première visite ?

★
★

Les premières fouilles de l'antique Thamugadi datent déjà de près d'un demi-siècle. Elles ont été entreprises vers 1880 par le Service des Monuments historiques d'Algérie, sous la direction de l'architecte Duthoit, poursuivies pendant deux ou trois campagnes, suspendues et reprises en 1892 par MM. Bœswillwald et Ballu et poursuivies depuis cette époque par M. Albert Ballu seul avec une persévérance qui ne s'est jamais démentie, et qui est parvenue à faire de cette résurrection non seulement un chef-d'œuvre archéologique, mais encore une de ces curiosités mondiales qui attirent un flot sans cesse augmenté de visiteurs, auxquels des découvertes successives fournissent d'année en année de nouveaux éléments de curiosité.

Il serait, dans ces conditions, un peu osé de reprendre ici une étude, fût-elle simplement pittoresque, de la célèbre ville morte, après tout ceux qui l'ont faite avec autant d'autorité que de succès à la suite de Gaston Boissier ; mais les nouvelles découvertes de M. Ballu, depuis une quinzaine d'années, ont à peu près renouvelé le sujet, et appellent aujourd'hui une mise au point indispensable à tout ceux que le passé de notre centenaire Algérie attire et attirera de plus en plus vers la « Pompeï Africaine », la première ressuscitée de nos villes mortes, et qui reste, même après celles que nous visiterons par la suite, la plus complète et la plus significative.

Nous pénétrons dans l'enceinte par la porte du Nord, laissant à notre gauche le musée et sur la droite la masse imposante des premiers Thermes qui se présentent à nous. Voici le *Cardo maximus*. Comme l'autre fois, mais avec une intensité singulièrement accrue par la lumière de l'été, la vieille cité ressuscite ! Devant nous, droite et solitaire, mais à la façon d'une rue désertée au milieu d'un jour trop chaud, la voie romaine aligne entre les deux rangées de colonnes qui jadis soutenaient ses portiques et les trottoirs qui les suivent, ses beaux dallages obliques usés par les roues des chars et le pied des esclaves qui les parcouraient voici quinze siècles. Entre les colonnades, des vides marquent l'entrée des rues perpendiculaires et, dans le fond, la perspective d'un escalier ouvre sur d'autres colonnades. Cette restitution si parfaitement ordonnée, si nette, si actuelle, de la rue antique contraste tellement avec le chaos d'abord entrevu des ruines telles qu'elles apparaissent de loin qu'on ne résiste point à la première surprise, et qu'on hâte involontairement le pas. Point n'est d'ailleurs besoin de chercher loin ni longtemps. Cent mètres plus haut, sur la gauche, un édifice assez singulier, auquel accèdent les marches d'un large escalier dans l'alignement même de la rue, attire le regard sur une grande cour ouverte entourée de portiques analogues à ceux d'un grand atrium et communiquant au fond avec une vaste abside semi-circulaire ornée elle aussi de colonnes torses. D'un beau travail et d'une construction très soignée, cet édifice intrigua longtemps les archéologues, et sa destination resta inconnue jusqu'au jour où les trois fragments d'une

belle inscription aujourd'hui dressée contre le fond de la cour donnèrent le mot de l'énigme : il s'agit d'une bibliothèque¹ construite sur les libéralités testamentaires d'un certain personnage de « mémoire clarissime » nommé *M. Julius Quintianus Flavius Rogatianus*, sur lequel on n'a aucun autre renseignement, pour le prix de 400.000 sesterces. Certaines particularités de construction et d'épigraphie permettent seules de dater du III^e siècle probablement cette construction, dont les dispositions, avec leurs niches rectangulaires sans doute affectées aux rouleaux de papyrus, leurs salles annexes et la grande statue de Minerve qui devait en orner le fond, intéressent d'autant plus qu'elles constituent sur les bibliothèques de l'antiquité un document presque unique aujourd'hui encore.

Trente mètres plus haut, la rue se termine devant les restes d'une porte monumentale, accédant par un large escalier à une sorte de vestibule au delà duquel s'ouvre une belle place carrée, dont la superbe ordonnance et le charme pittoresque demeurent plus admirables que jamais. C'est le célèbre *Forum* de Thamugadi, auquel nous revenons avec une joie nouvelle : les détails typiques de son architecture, les heures les plus caractéristiques de son histoire et de sa vie familière ont été bien des fois décrits et étudiés. Mais il est difficile de le revoir sans évoquer tous ces éléments de sa résurrection, et il faut pardonner au dernier venu de ses visiteurs s'il est contraint malgré lui de répéter ses grands devanciers.

Le *Forum* de Timgad est relativement vaste, et le pa-

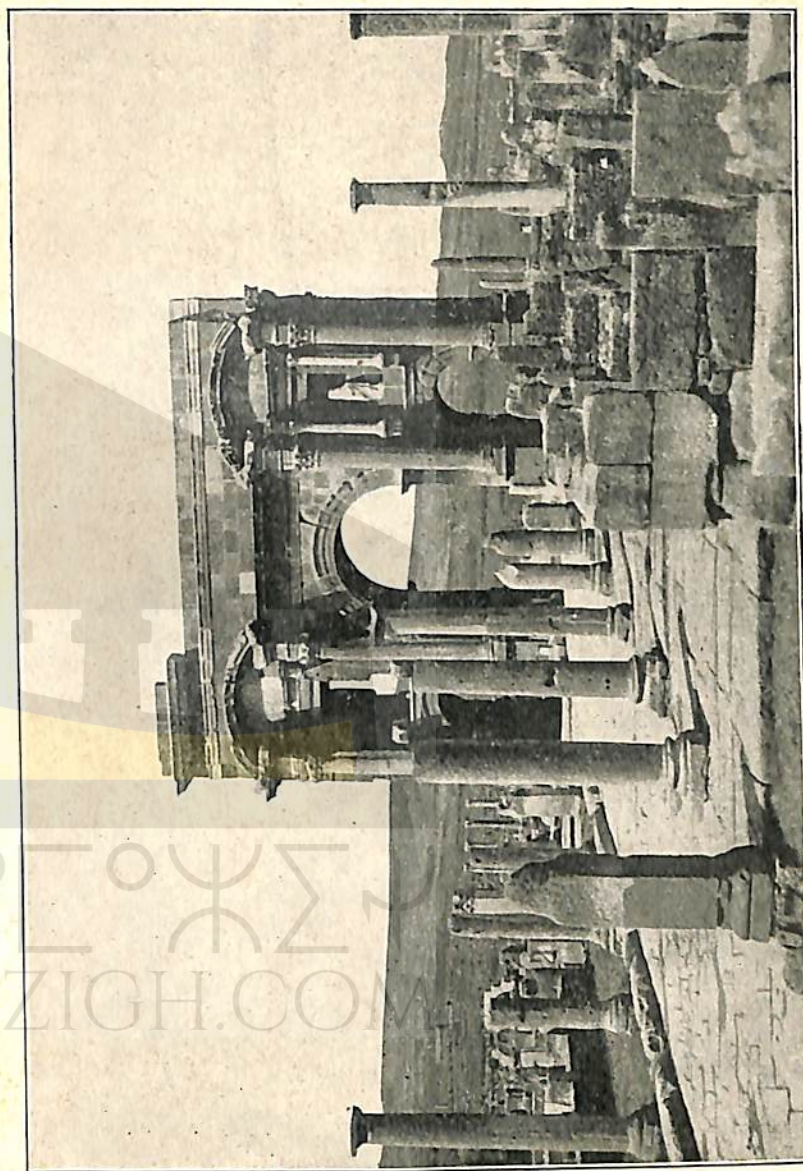
1. A. Ballu, *Les ruines de Timgad*, t. II, *Sept années de découvertes*, p. 4.

rait davantage peut-être à cause de l'harmonie de ses proportions. Il représente d'ailleurs dans notre Afrique du Nord le type le plus complet et le plus classique de ce genre de construction. Du vestibule monumental par lequel on y pénètre en venant du *Cardo maximus*, l'*area* étale devant nous les restes presque intacts d'un dallage dont on se demande s'il n'est pas neuf, tant il est remarquablement conservé, d'une couleur éclatante à la grande lumière, et d'une étonnante vivacité de relief. De ci de là les dalles supportent encore des socles de statues et des restes de bases honorifiques. Et tout autour, les quatre faces sont encadrées des restes d'un portique surélevé de deux marches dont les colonnes se dressent vers le ciel, suivies au delà du *forum* d'une forêt encore de ces fûts à demi brisés et de ces chapiteaux mutilés, que domine la masse imposante et harmonieuse d'un arc de triomphe silhouetté vigoureusement par l'aveuglante lumière sur le fond lointain de la plaine grise et des montagnes incendiées d'ocre et de pourpre.

Ce spectacle est vraiment de ceux auxquels on revient sans se lasser : la vieille place raconte si éloquemment sa vie antérieure qu'il faut bien prêter l'oreille à ses confidences, et ressusciter avec elle le tableau pourtant classique de ses plaisirs et de ses jeux. Et, tout en parcourant successivement tous les édifices qui l'ordonnent et l'expliquent, il semble que se réveillent sous nos pas l'agitation joyeuse ou grave de la foule romaine empressée à ses réunions, le cortège des sénateurs sortant de la Curie ou s'y rendant, celui des prêtres aux jours de cérémonies dans les temples, les plaideurs affairés

PL. II

FORUMS ET BASILIQUES



Timgad. — Arc de Trajan.

Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

vers la basilique civile, le flot des curieux et des chalands devant les étalages des marchands sous les portiques, le passage solennel des riches citoyens ou des importants magistrats, suivis de leurs affranchis et de leur clientèle, au milieu de la foule aussitôt respectueuse et muette ; enfin, tout le jour et les beaux soirs tièdes, le loisir paresseux d'une population insouciant et sans besoins, dont la seule occupation était de mendier, paresser et jouer, s'allongeant d'interminables heures, après les distributions de vivres dans les riches maisons voisines, pour des siestes satisfaites que suivaient d'interminables parties sur les damiers tracés à même le dallage des portiques, dans les coins d'ombre, et qui sont encore prêts à servir.

Sur le côté droit de la place, le portique est coupé d'un large soubassement que surmontent les restes d'un petit temps ; c'est la tribune aux harangues. Deux des colonnes du temple dominant encore cette estrade appuyée à droite et à gauche sur deux grandes bases octogonales. Aux pieds de cette tribune, sur cette *area* aujourd'hui vide, battit pendant plusieurs siècles le cœur de la vieille cité ; là, sous l'inspiration de ses orateurs, magistrats, candidats, protestataires, messagers de l'extérieur, les foules s'abandonnèrent aux passions, aux espérances, aux terreurs que leur inspirèrent les vicissitudes de l'existence de leur ville ; là prit corps, et se perpétua malgré les menaces, les guerres, les sièges, les catastrophes mêmes qui ne lui furent pas épargnées, cet esprit de domination si profondément romain que Thamugadi devait à ses fondateurs les vétérans de la légion *Tertia Augusta*, et qui, développé à travers les siècles dans le

cadre d'incomparable grandeur dont ils l'avaient dès sa fondation si superbement dotée, devait braver si longtemps la haine et la férocité des difficiles populations nomades dont elle était entourée, et finalement amener sa perte.

La grande base d'un monument dédié à la *Fortune Auguste*, et qui non plus n'était pas un témoignage de modestie civique, sépare la tribune et le temple de la Curie. Par un vestibule relevé de plusieurs degrés au-dessus de l'*area* on accède à la salle des séances du « Sénat » de Thamugadi, dont le rectangle au fond s'ornait d'une estrade réservée aux duumvirs, et que décoraient deux piédestaux portant dédicace à l'Empereur Trajan, fondateur de la ville, et à la « Concorde du conseil des Décursions » — divinité bien nécessaire à tous les corps délibérants ! Des statues en rehaussaient la décoration, et aussi ces Tables destinées à immortaliser les noms des magistrats municipaux, et dont notre Louvre abrite maintenant la majeure partie.

Le côté suivant du *Forum*, qui fait face à l'entrée du nord, n'offre sous la galerie de son portique rien de particulier : ce devait être l'aile commerciale, si l'on en croit la série de boutiques qui s'y succèdent, alternées en arrière, par une ingénieuse disposition, avec d'autres boutiques ouvrant sur une rue latérale en contre-haut par rapport à la place.

L'angle suivant du portique nous amène au côté est du *Forum*, qui est en grande partie occupé par la basilique civile. Cet édifice, aussi nécessaire à un *Forum* que la Curie, est à Timgad d'assez grandes dimensions, bien

qu'il ne soit pas, comme il arrive fréquemment, séparé en travées par des colonnes intérieures. Il ouvre sur le portique, latéralement, par deux larges portes. A l'intérieur, l'une des extrémités comporte, comme la Curie, une sorte d'estrade qui était affectée au tribunal, tandis que le côté opposé s'ornait de trois grandes niches autrefois soigneusement décorées, et qui abritaient des statues d'empereurs. Tribunal civil et criminel (la prison n'était pas loin, contiguë à la Curie), bourse de commerce et lieu de réunion pour les gens d'affaires, cette basilique paraît parfaitement adaptée à son office et il n'est pas difficile d'imaginer, à la manière de nos modernes palais de justice, l'activité qui s'y exerçait et les intérêts qui s'y débattaient au milieu de l'agitation d'un public remuant et bavard.

Du *Forum* au théâtre, il n'y a juste que la rue à traverser. Le théâtre est adossé à une colline, selon l'habitude romaine, et dresse encore, face à la campagne du côté de l'ouest, sur la moitié la plus riche de la ville et sur un horizon largement ouvert, les onze colonnes relevées de son péristyle. C'est de cette galerie qu'il faut voir les ruines s'organiser et la ville soudain, dans son immense linéaire de clarté, s'animer et se raconter. Juste dans l'axe du théâtre, une rue étroite descend au milieu de ce qui fut le quartier commerçant ; elle est parallèle à cette autre voie qui croise à angle droit, juste devant l'entrée principale du *Forum*, le *Cardo maximus* par lequel nous sommes arrivés et dont on devine le tracé, du *Forum* à l'arc de triomphe, sur la droite ; au delà d'un amas de ruines indistinctes se dresse un superbe aligne-

ment de douze colonnes, au-dessus desquelles, du fond de son enceinte sacrée, sur les vestiges puissants d'un haut soubassement, surgissent les deux gigantesques colonnes du *Pronaos* du Capitole, dernier et grandiose témoin de la grandeur romaine, dont la masse au point culminant de la ville vibre dans l'air embrasé, semblable à quelque monument grec par la hardiesse de ses lignes et la pureté de ses chapiteaux corinthiens et de ses fûts cannelés. Vers la droite, c'est l'arc de Trajan qui domine la ville de ses trois hautes portes flanquées de deux pilastres à doubles colonnes surmontées par des frontons arrondis. Tout autour, de quelque côté que se tourne le regard, la vieille Thamugadi s'étage en pente vers la plaine, mais cet amas de ruines si mornes au premier aspect, par la magie du soleil et des siècles qui les ont dorées de cette patine sans laquelle il n'est pierres qui puissent ressusciter, évoque soudain la Grèce, mère de la Beauté ; c'est le siècle de Périclès bien plutôt que celui de Trajan que suggèrent les deux énormes colonnes de marbre translucide du temple de Jupiter dressées sur la plaine, sur la ville et sur les montagnes comme l'inoubliable gage d'une civilisation indestructible : digne frontispice à la résurrection de nos villes antiques africaines.

Le théâtre de Timgad était d'une dimension assez moyenne : il pouvait contenir 4.000 spectateurs. On ne peut le classer au nombre de ceux dont la conservation est satisfaisante ; nous en verrons de beaucoup plus significatifs au point de vue de la construction et de la décoration. Le mur de scène en particulier a dis-

paru ; il n'était d'ailleurs pas, semble-t-il, de dimensions fort vastes. Du *proscenium* il ne subsiste que des traces. L'orchestre, par contre, est en excellent état, et les gradins ont pu être remplacés dans des conditions qui ont permis d'y donner à plusieurs reprises, comme plus récemment à Djemila et à Cherchell, de très belles représentations dramatiques, dans un cadre incomparable et avec un très vif succès.

Au sud du théâtre se visitent deux assez curieux spécimens des riches habitations privées que l'on a retrouvées un peu partout dans l'enceinte de Timgad : l'une d'elles est appelée la maison de l'*Hermaphrodite* à cause du sujet d'une belle mosaïque dont elle ornait l'une de ses chambres et que l'on a transportée au musée. L'autre, sur les indications d'une inscription qui nous apprend le nom de son propriétaire, est appelée la maison de *Sertius*. Toutes les deux sont contiguës à l'ancien mur d'enceinte de la ville ; et dans la maison de *Sertius* se retrouvent même les substructions de l'arc de cercle qui en formait l'angle sud-ouest. Toutes les deux nous présentent des exemplaires heureux de la belle maison romaine, avec son vestibule donnant sur la rue, son *atrium* soutenu par des colonnes, orné en son centre de bassins ou de jeux d'eau, ses pièces de réception, ses habitations privées, ses bains particuliers et ses boutiques extérieures, le tout richement décoré et surtout dallé de mosaïques ornementales ou à figures dont de nombreux fragments ont résisté au temps et ornent maintenant le Musée. En face de la maison de *Sertius*, et à côté d'un de ces vastes établissements de bains publics dont Timgad à elle seule

nous offre plus d'une douzaine d'exemplaires et que nous aurons l'occasion de visiter ailleurs avec plus de loisir et de détails, se trouvait un quartier hors les murs où une série de découvertes relativement récentes a permis de retrouver trace des industries de la ville, une fabrique de bronzes, une fabrique de poteries et de très nombreuses boutiques, le tout placé sous la protection d'un temple de Mercure. Mais la puissance du dieu n'a pas suffi à sauvegarder ses fidèles, car tout ce quartier, lorsqu'il a été fouillé, portait des traces évidentes de l'incendie qui l'avait détruit, sans doute avec le reste de la ville, ne respectant que des amas de combustibles, des provisions de poix et des restes de produits fabriqués, bronzes, lampes d'argile, verreries¹. Le temple lui-même, construit sur la colline qui dominait ce quartier, devait être visible de tous les coins de la ville. Il n'en reste que les soubassements et une inscription qui précise son affectation et l'époque de sa dernière restauration, sous Dioclétien, par le gouverneur de Numidie *Valerius Florus*, sous la surveillance du curateur *Julius Lambessius*, au début du iv^e siècle.

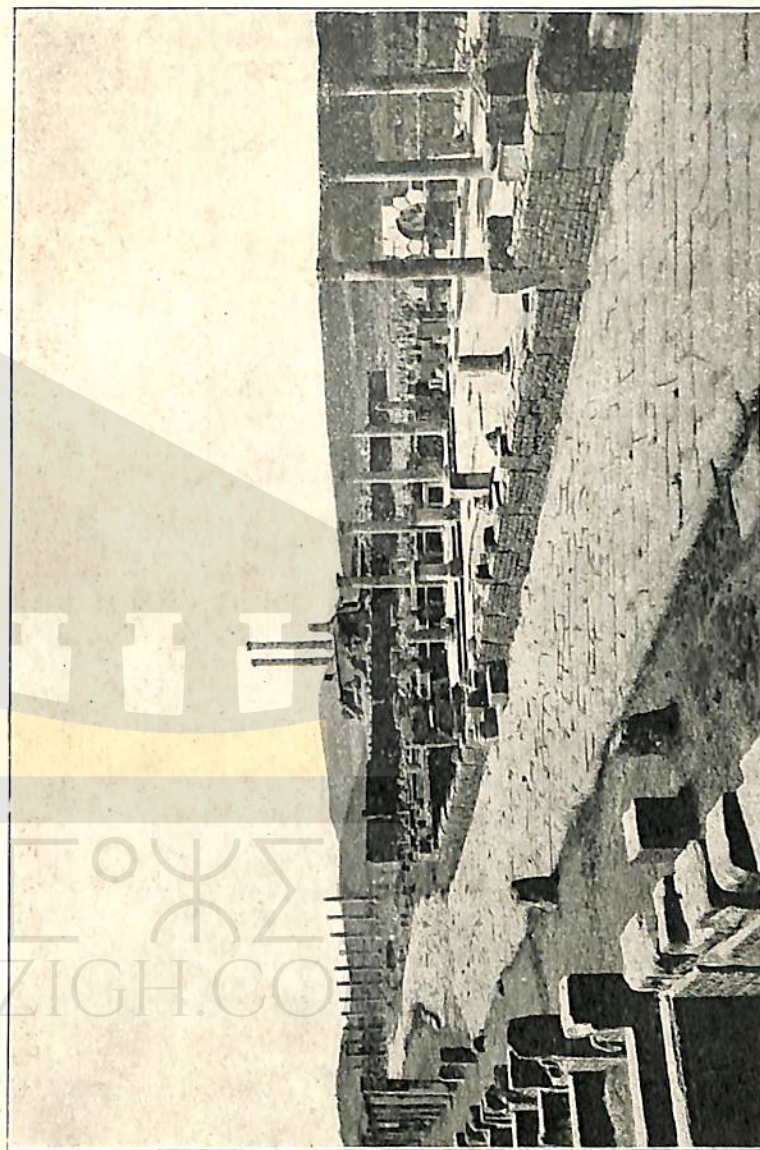
Le temple de Mercure n'était pas loin du Capitole, dont l'ensemble apparaît, des pentes de la colline, très distinctement. Voici les colonnes des Propylées, que nous avons déjà longuement admirées du théâtre ; voici l'enceinte sacrée, ce vaste péribole, jadis entouré d'un portique sur la presque totalité de son développement. Au milieu de l'enceinte, le temple lui-même ne présente

1. A. Ballu, *Les ruines de Timgad*, t. II, *Sept années de découvertes*, 1911, p. 23.

plus que les substructions de son énorme *Pronaos*, dont l'arrière, jadis voûté, s'est effondré, ce qui n'a permis de relever que deux sur six des gigantesques colonnes cannelées dont les fûts renversés gisent côte à côte dans l'herbe au pied de ce qui reste de ce sanctuaire. Mais il n'est pas malaisé de le reconstruire en imagination, et de revoir au haut du magnifique perron de quarante marches qui accédait au temple, et au pied duquel se dressait l'autel des sacrifices, la formidable façade de six colonnes dont quatre de front, soutenant l'entablement et son fronton, et accédant à la *Cella* ou sanctuaire au fond duquel trônaient les trois statues colossales de Jupiter, Junon et Minerve, dont les débris retrouvés montrent les dimensions. Sous le temple, de vastes caveaux fortement voûtés contenaient les trésors du sanctuaire. Dans la cour, une inscription provenant de l'attique qui surmontait la façade des Propylées, nous apprend que les quatre galeries du temple ont été restaurées au iv^e siècle, sous l'empereur Valentinien. L'accès actuel du *Pronaos* de ce temple de si grandes et si majestueuses dimensions est interdit à ceux qui n'ont pas le pied montagnard, et l'on se prend à regretter de ne pas pouvoir contempler le splendide horizon qui doit s'ouvrir de la base de ces hautes colonnes sur la ville entière et sur l'immense horizon qu'elle développe au delà. Du moins est-il relativement aisé de compléter celui qui s'ouvre au pied des Propylées et d'admirer avec quel sens de la grandeur les légionnaires de Trajan surent camper ce formidable ensemble au point le plus élevé de leur cité, de telle sorte que non seulement il dominait la ville

mais encore dressait sur la plaine la beauté de ses lignes et la salutaire menace de sa puissance.

Du Capitole, sur la droite, une très large rue, dont le portique de droite a été en partie relevé, conduit dans la direction de l'arc de Trajan, et longe bientôt sur la gauche un édifice allongé terminé par un hémicycle, entouré de galeries et dallé en son milieu de belles pierres bleutées. Une fontaine occupait le milieu de la cour ainsi dallée, et, tout autour de l'abside, surélevée de deux marches, s'alignent sept grandes tables de pierre à hauteur d'appui devant autant de niches : on pourrait croire à quelque édifice religieux, il ne s'agit cependant que d'un marché, dont la construction, comme nous l'apprennent les inscriptions gravées sur des piédestaux devant l'abside, est due aux libéralités de ce *Marcus Plotius Faustus Sertius* dont nous visitons il y a quelques instants la maison, et qui fut chevalier romain et chef de cohortes et d'ailes de l'armée auxiliaire. Ce généreux officier, ainsi que sa femme, *Cornelia Valentina*, dont la statue faisait pendant à la sienne dans le marché, afin que le souvenir de leur générosité se perpétuât, ne bornèrent pas là leurs libéralités ; car, contigu au marché, et communiquant avec lui, se trouve un second établissement de même nature, moins grand et moins somptueux toutefois, que les mêmes donateurs offrirent à leurs concitoyens pour servir de marché aux vêtements, *forum vestiarium*, et dont les restes présentent, avec de moindres dimensions, à peu près les mêmes dispositions, à cette différence près que l'abside de celui-ci, beaucoup moins grande, ne contenait qu'un monument décoratif



Timgad. — Marché de Sertius et Capitole. Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

consacré à l'Empereur Valentinien... Du marché aux vêtements, qui ouvrait par six marches ornées d'une fontaine sur le portique du *Decumanus maximus* auquel nous arrivons, on aperçoit de l'autre côté de cette voie les substructions d'un temple qu'il faut visiter avant de remonter vers l'arc de Trajan.

Ce temple, où l'on retrouve au premier examen une heureuse réduction du grand Capitole, communique avec la rue, qu'il domine de sa masse, par trois portes précédées de perrons. L'enceinte sacrée en est d'une forme assez irrégulière, et, comme celle du Capitole, entourée d'un portique. Au milieu de la cour, l'autel rituel se dresse au pied du perron de seize marches par lequel on devait monter au temple. Les quatre colonnes de son *Pronaos* ont été relevées et doivent une impression vraiment majestueuse à ce cadre réduit qui les grandit et les impose. Les inscriptions ont permis d'affirmer que ce bel édifice, où des dédicaces avaient été trouvées au nom d'un certain nombre de divinités, Jupiter, Junon, Minerve, Silvanus, Liber Pater, Saturne même, était en réalité dédié au « Génie de la Colonie » : c'était en quelque sorte le temple municipal ; on s'explique ainsi jusqu'à un certain point l'analogie de son plan avec celui du Capitole, temple officiel et impérial : les Décurions de Thamugadi, pour n'être pas en reste avec Rome vis-à-vis des immortels, avaient tenu à construire eux aussi leur petit Capitole !

Au sortir de cet agréable sanctuaire, nous nous retrouvons sur le grand *Decumanus*, et c'est là sans doute que la cité romaine offre son plus noble aspect et sa

perspective la plus admirable. C'est là aussi que la rue présente sa plus grande largeur, que les colonnes de son double portique forment l'alignement le plus complet, là aussi que les belles dalles polies et marquées par les chars donnent leur plus vive impression de pérennité. C'est là surtout que, au fond de la perspective de la voie qui monte sensiblement, domine la grande arcade flanquée de ses deux harmonieux pilastres à colonnes de l'arc de triomphe célèbre, dont le plein cintre, ouvert sur une échappée de ciel azuré, semble illuminer toute la cité autour de lui. Nulle perspective urbaine ne peut se comparer à celle de cette voie vraiment et essentiellement triomphale, et la puissance de la Rome immortelle s'y traduit en accents lapidaires inoubliables !

L'Arc de triomphe lui-même, qui était déjà le monument le mieux conservé de l'antique Thamugadi avant les fouilles, et autour duquel les premières recherches se sont orientées il y a un demi-siècle, a fait l'objet d'un remontage qui lui rend presque toute son antique harmonie. C'est d'ailleurs le monument le plus connu de toute l'antiquité nord-africaine, et il serait superflu de le décrire une fois de plus. Mais comment n'en pas admirer à loisir, tandis qu'il dresse devant nous ses lignes à la fois imposantes et légères, l'artifice de ses deux arcades latérales surmontées de niches dont l'une est encore garnie d'une statue de marbre blanc, et comment ne pas regretter la disparition du quadrigue qui le surmontait et se silhouettait si puissamment sur les ciels embrasés des beaux soirs d'été aux jours de prospérité de la ville aujourd'hui morte quand le soleil ne la res-

suscite pas, si vivante encore par endroits ? Une grande inscription gravée au front de cette porte triomphale rappelait en lettres majestueuses la fondation de la Colonie Thamugadienne par l'empereur Trajan, l'année 100. Le monument en a gardé la dénomination d'arc de Trajan, mais il semble, d'après les détails de son architecture, qu'il soit sensiblement moins ancien, et date au plus de la fin du second siècle ou du début du III^e.

Au delà de cette porte qui, d'abord purement décorative et symbolique, servit ensuite, par le malheur des temps, à appuyer la muraille défensive de la ville, le *Decumanus* continue sa route vers le centre où nous retrouvons bientôt l'entrée du *Forum* et le *Cardo* perpendiculaire.

Il nous a ainsi ramenés insensiblement à notre point de départ, et, sans qu'il nous soit permis de croire que nous ayons vu tout ce que cet immense champ de fouilles offre d'intéressant au point de vue des antiquités proprement romaines, car il faudrait un temps beaucoup plus long pour examiner comme ils le méritent les Thermes édifiés dans tous les quartiers et les maisons particulières un peu partout remises au jour, jusqu'à ces dernières années, dans toutes les « *insulae* » formées par les croisements des *Cardos* et des *Decumanus*, il est cependant permis de revenir en arrière et de retourner dans le *Forum*, afin d'y prendre un instant de repos en demandant à cette incomparable série de monuments en ruines quelques enseignements sur leur passé.

1. Gsell, *Atlas archéologique*, feuille 27, p. 25.

★
★★

Thamugadi, pas plus que la plupart de nos villes antiques de l'Afrique du Nord, n'a histoire ; et s'il fallait s'en tenir à ce que nous savons d'elle par les documents épigraphiques et par les auteurs, le récit de sa période impériale et païenne serait vite fait. Le tableau d'ailleurs en a été tracé de main de maître, et il serait bien audacieux d'y revenir. Fondée, nous l'avons vu, par Trajan au début du second siècle et construite par les vétérans de la troisième légion Augusta pour leur usage personnel, sa construction avait été poursuivie de la manière la plus active et sans y rien épargner, dans le dessein d'édifier sur les marches de l'Empire non seulement une ville qui manifestât la force et la richesse de Rome aux yeux des populations indigènes, mais encore qui fût capable au besoin d'inspirer une admiration et un respect salutaires à ces montagnards belliqueux dont les occupants ne pouvaient jamais être sûrs. Dans quelle mesure ce souci d'étonner et de subjuguier par l'admiration réussit-il en fait, c'est une question assez épineuse à résoudre de si loin ; nous ne partageons toutefois pas l'opinion de certains historiens à ce sujet : Timgad semble avoir bien plus excité l'envie et la cupidité de ses barbares voisins qu'elle ne leur imposa respect. Et la faiblesse grandissante de l'empire dut singulièrement exciter les rancunes des opprimés et contribuer à les lancer, dès qu'ils se sentirent les plus forts, à l'assaut de la trop riche cité.

Elle connut néanmoins certainement plusieurs siècles de paix romaine, et put à loisir prospérer et s'étendre. C'est à cette longue période que se rapportent les monuments que nous venons d'admirer et dont l'incomparable ensemble lui a valu ce surnom, assez peu justifié pourtant à de certains égards, de *Pompeï africaine* : car si elle offre un ensemble étendu et complet de monuments de la belle époque impériale, qui s'explique par les circonstances de sa fondation et de son édification, décidée d'un coup et réalisée sans désenparer, on ne peut dire qu'elle eût été détruite également d'un seul coup : ainsi que toutes ses pareilles de l'Afrique du Nord, elle a au contraire traversé plusieurs siècles, connu des temps de misère et des renaissances ; et nous aurons bientôt, en particulier, à y visiter un ensemble d'édifices chrétiens qui nous donneront d'elle une physionomie singulièrement différente, et, dans un certain sens, peut-être plus vivant encore que celle des temps du paganisme.

Si, dans ses débuts, la petite ville provinciale, au milieu d'une région assez solidement occupée par les forces installées dans le vaste camp voisin de *Lambèse* pour demeurer pacifique, vécut des jours sans fastes et ne connut d'événements que ses propres embellissements et la facilité de la vie qu'y menaient ses habitants, il n'en fut pas toujours ainsi. Le Christianisme y parut bientôt, à une époque qui n'est pas précisée ; la prédication des fils des apôtres s'y fit peu à peu plus intense et plus efficace ; et, non seulement, comme toute la Numidie, Timgad se vit un jour en majorité conquise

par le nouveau culte ; mais elle ne tarda même guère à se livrer aux luttes fratricides qui ensanglantèrent bientôt l'église d'Afrique, partagée entre les orthodoxes et les disciples de l'hérétique Donat. Sa situation géographique la prédestinait d'ailleurs à servir de citadelle à ce schisme issu des persécutions de Dioclétien ; le Donatisme, en haine du pouvoir impérial dont les évêques orthodoxes étaient devenus depuis Constantin les représentants, trouva un recrutement tout indiqué parmi les populations de la région Numide que commandait sa position au pied de l'Aurès. Elle en fut déchirée pendant un siècle et demi, jusqu'à l'invasion Vandale, et l'histoire ecclésiastique de cette période est pleine des querelles qui mettaient aux prises, non seulement dans les conciles, mais dans la ville même, les évêques des deux partis dressés les uns contre les autres et cherchant, le fer ou la torche à la main, à se supprimer réciproquement.

Nous aurons à visiter les restes des cathédrales et des édifices chrétiens dont Timgad n'est pas moins riche que de temples et de thermes et à y chercher les ombres féroces de ces pasteurs qui lançaient contre leurs ennemis, dans les campagnes et dans les villes quand ils le pouvaient, les bandes de montagnards incendiaires qui, sous le nom de Circoncellions, pillaient, volaient, violaient et massacraient sans distinction tout ce qu'ils rencontraient et finirent par appeler dans le pays ravagé les hordes des Vandales bientôt maîtres de provinces dont l'empire trop lointain et trop déchiré lui-même avait fini par se désintéresser.

Le premier des évêques dont les documents de l'his-

toire ecclésiastique nord-africaine nous aient transmis le nom s'appelait *Novatus*. Il fut au concile de Carthage en 255 et précéda par conséquent la persécution Dioclétienne et le Donatisme. Sous Constantin, en 320, l'évêque donatiste *Sextus* valut à Thamugadi l'hostilité de l'empereur. Vinrent les temps de saint Augustin, et les nombreux démêlés dogmatiques de l'évêque d'Hippone avec son collègue de Thamugadi *Optatus* valurent à ce dernier une renommée qui ne s'est pas effacée. Chef de la résistance Donatiste et sans aucun doute inspirateur des exactions dont se rendaient coupables les bandes de Circoncellions, il joua dans les événements de son temps un rôle de premier plan, et paraît avoir entraîné Thamugadi presque entière dans le camp Donatiste. Il alla même jusqu'à lier les destinées de son parti à celles d'un chef berbère en révolte ouverte contre l'empire ; et, le chef battu, l'évêque dut expier de sa vie cette alliance. Quelle sanglante période de répression s'ouvrit alors, suivie d'excès de toutes sortes, sans parler des ravages des bandes toujours déchaînées dans les campagnes, cela se peut imaginer : la paix romaine était loin ! La capitale du Donatisme échappait pourtant encore aux périls de ces luttes déchaînées, et vingt-cinq ans après *Optatus*, son successeur *Gaudentius*, toujours en guerre ouverte avec les orthodoxes, se heurtait encore à l'inflexible doctrine de saint Augustin, et, menacé par les magistrats impériaux, répondait en offrant de se brûler avec tous ses fidèles dans sa cathédrale Thamugadienne ! Les Donatistes alors appelèrent de leurs vœux l'invasion Vandale, mais leur fidélité ne tint guère contre la tyrannie

de Genséric, et après lui, la puissance des envahisseurs diminuant progressivement laissa peu à peu le champ libre aux passions des indigènes déchaînés. Ce fut une période d'anarchie générale au cours de laquelle les villes, sans cesse menacées par les tribus voisines que rien ne contenait, et désormais sans sécurité ni activité, durent se résoudre à se défendre elles-mêmes et à s'enfermer dans des murailles défensives du genre de celle que nous examinons tout à l'heure au sud-ouest de notre cité.

Puis ce fut l'arrivée des Byzantins, contre lesquels s'organisa dans la région des Aurès la résistance de ces chefs de bandes qui se disaient « rois » et s'appelaient *Yabdas* et *Massinas*. Cette période sinistre vit même la première destruction de Thamugadi, incendiée après un pillage en règle par les montagnards qu'elle humiliait depuis tant de siècles et qui ne l'abandonnèrent que réduite en cendres pour courir plus loin continuer à faire le vide devant les armées de Solomon.

Les Byzantins, arrivant à leur tour devant ces ruines fumantes, et comprenant l'importance de la position stratégique de la ville, la sauvèrent pour quelque temps de la disparition : en même temps qu'à l'aide des matériaux que leur offrait la ruine des maisons et des édifices, ils fortifiaient selon leur tradition le point culminant de la position, ils s'efforçaient d'attirer ceux des anciens habitants qui n'avaient pas disparu dans leur ville encore fumante ; ils les aidaient à relever leurs habitations et leurs monuments, et parvenaient à rendre à la malheureuse cité un peu de son ancienne splendeur, les années

du moins que Byzance, ayant repris les traditions romaines, put imposer au monde encore tremblant une période de paix restaurée.

La résurrection Byzantine de Thamugadi a été longtemps mise en doute. Les fouilles l'ont depuis prouvée d'une manière qui ne saurait être contestée : non seulement la ville se releva de ses cendres, mais sa nouvelle prospérité devait durer deux siècles encore. Ce ne fut qu'après la décadence de l'empire Byzantin, et lors de l'invasion arabe, que ses destins s'accomplirent. Mais il était écrit qu'elle ne périrait pas sous les coups de lointains envahisseurs, et ce fut lors de la dévastation de la Numidie par les tribus indigènes groupées autour de la célèbre Kahena, dans un sursaut de nationalisme sans lendemain, que Thamugadi fut définitivement incendiée et détruite par les Berbères faisant le vide devant les envahisseurs musulmans. Désormais ce pays, qui avait été le grenier de Rome, cette Numidie prospère, ces somptueuses villes païennes qui avaient vu naître, grandir, prospérer la première église chrétienne d'Afrique, ne devaient plus être qu'un vaste désert, sur lequel dix siècles allaient répandre leur oubli, jusqu'au jour où les lointains successeurs de Rome, les descendants des fidèles de l'évêque Augustin, viendraient réveiller ces grands morts et leur demander les secrets de leur prospérité antique.

★★

Il nous reste à chercher sur place les vestiges de l'activité religieuse qui a ainsi rempli trois à quatre siècles

de l'histoire de Thamugadi. Où étaient en particulier les deux cathédrales, la Donatiste et l'autre, dont elle a si souvent mentionné l'existence dans la ville, toujours tirillée entre ses deux irréductibles confessions ?

La réponse à cette question semble au premier abord malaisée, car, tant grandes églises que chapelles isolées, à l'intérieur de la ville et hors les murs, les ruines de Thamugadi possèdent une quinzaine de sanctuaires de toute importance, et au moins cinq baptistères annexes, sans parler d'un et peut-être de deux vastes monastères et de dépendances nombreuses. La ville chrétienne ne le cède donc en rien à la ville romaine. Mais il n'est pas impossible de se reconnaître dans cette foule d'édifices, malgré le peu de renseignements architecturaux ou épigraphiques qu'on y a retrouvés. On sait en effet que les Donatistes réprouvaient les monastères et qu'il faut par suite écarter pour la cathédrale donatiste la grande église de l'ouest, vers laquelle nous allons bientôt nous diriger, et qui se trouve au centre d'un vaste ensemble de constructions ayant incontestablement fait partie d'un très grand monastère. Le plus important édifice après celui-ci, la basilique située au nord, la seule encore qui réponde par ses dimensions à la notion d'une cathédrale dans une ville de l'étendue de Thamugadi, est bien, elle aussi, entourée de dépendances qui pourraient faire croire à l'existence d'un couvent. Mais rien ne vient le démontrer, et M. Ballu fait remarquer que le Donatisme avait définitivement cédé la place à l'orthodoxie à Thamugadi au début du v^e siècle, et que les évêques orthodoxes purent bien à cette époque agrandir les dépen-

dances des anciennes églises donatistes pour y installer des communautés religieuses¹. Il n'en conclut pas expressément que la cathédrale du nord fût la cathédrale donatiste et le réduit des *Optatus* et des *Gaudentius*. Mais le fait semble probable, et il n'est pas interdit d'en interpréter ainsi les vestiges.

Les deux cathédrales et leurs dépendances sont à une certaine distance de l'enceinte dans les faubourgs de l'Ouest, l'une à gauche, l'autre à droite du *Decumanus* et assez loin de lui.

On gagne la cathédrale Donatiste à travers les décombres, derrière le temple du Génie de la Colonie. Là, sur les limites des fouilles, s'étend une grande église orientée vers l'Est, et précédée d'un baptistère au milieu d'une sorte d'*atrium* supporté par des colonnes. L'église elle-même, à laquelle on montait par six marches, était divisée en trois travées, dont une très large nef, et derrière son abside se trouvait une grande cour rectangulaire entourée d'un portique qui donnait lui-même de trois côtés sur des constructions mal définies ; le tout présenterait assez bien l'aspect d'un de nos cloîtres du moyen âge, et n'a certainement pas été habité par les farouches Donatistes. Qui en certifiera autant de l'église elle-même ? Et pourquoi ne pas imaginer qu'ici, puisque aussi bien il faut qu'elles aient eu leur cadre à Thamugadi, se poursuivirent les prédications enflammées d'un *Optat* et d'un *Gaudentius* devant l'auditoire semi-barbare qu'elles attiraient, et qu'entre ces murs dont il ne reste que les fondations, retentit le farouche serment

1. A. Ballu, *Les ruines de Timgad*, t. II, p. 136.

des hérétiques exaspérés jurant de se laisser brûler vifs dans leur cathédrale, leur évêque Gaudentius en tête, plutôt que de céder aux menaces du tribun de l'empereur Honorius, Dulcinius, qui leur enjoignait de remettre l'église à leurs adversaires ?

Quant à la cathédrale des catholiques, elle se trouve derrière le Capitole, au delà du ravin qui partage les ruines en deux parties inégales sur le revers d'une colline, et groupe autour d'elle une véritable ville religieuse dont la visite n'est pas l'une des moindres curiosités de la Timgad antique. Qu'on imagine un vaste quadrilatère irrégulier, — l'ensemble des constructions occupait presque deux hectares, — sur une croupe d'où la vue domine à la fois le Capitole voisin, la ville tout entière et l'horizon de montagnes. Les ruines y sont particulièrement chaotiques et il faut là encore un certain effort d'attention pour en démêler le sens et la distribution. Les grandes lignes cependant s'en organisent à l'examen, et c'est justement autour d'une vaste superficie dallée ou cimentée, de forme quadrangulaire, terminée vers le sud par un hémicycle, et sur laquelle des colonnes relevées tracent des allées qui avaient fait croire au début des fouilles de cet ensemble, vers 1908, à un Forum ou à des voies ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'agissait en réalité d'une église de vastes dimensions, précédée de son parvis, et autour de laquelle aussitôt apparurent toute une série de dépendances, des salles, des portiques, des cours, des bains, et surtout un baptistère orné de riches mosaïques. La cathédrale elle-même est très sensiblement plus vaste que celle du

nord ; des doubles colonnes, dont certaines sont encore partiellement debout, la divisaient en une grande nef et deux bas-côtés. On n'y a trouvé ni mosaïques ni sépultures, à part un sarcophage nu dans la grande nef. Mais il reste probable que le sous-sol de cette nef est peuplé de sépultures, dont malheureusement il n'y avait pas à attendre de trouvailles épigraphiques, pas plus d'ailleurs que dans le reste des constructions, qui sont restées à cet égard absolument muettes¹. L'entrée de l'église est encore marquée par les trois marches d'un large perron carré avec deux de ses colonnes, et l'on distingue facilement les dispositions du parvis, en forme d'atrium, orné en son milieu d'un bassin et d'une fontaine, et entouré d'un portique surélevé d'un degré.

C'est à côté de ce parvis, et avant d'y pénétrer, que l'on trouve à sa gauche le baptistère, dans un petit bâtiment quadrangulaire récemment construit pour abriter des intempéries les mosaïques de la cuve et du sol du baptistère, qui n'étaient pas transportables, et qu'il fallait sauver d'une destruction certaine. L'effet de cette bâtisse disparate au milieu des ruines n'est guère heureux. On l'excuse en songeant à la nécessité de préserver les richesses qu'il abrite quand on se trouve devant la cuve baptismale de ce curieux édifice : octogonale, à trois degrés descendant vers le fond, elle est entièrement recouverte de mosaïques décoratives de marbre, dont le rebord horizontal supérieur a seul disparu. Le décor en est de couleurs chaudes, purement géométrique à part des médaillons d'angle portant des chrismes d'une forme

1. A. Ballu, *Les ruines de Timgad*, t. II, p. 136.

qui les date environ du v^e siècle, et se continue jusque dans le fond de la cuve, orné de carrés mélangés et opposés noirs, jaune pâle et verts. Le sol du baptistère est également mosaïqué sur toute sa surface d'une bordure entourant la cuve et de rinceaux de fleurs reliés aux quatre angles de la salle à des vases eucharistiques d'où ils s'échappent. Nous trouverons par la suite, à Djemila notamment, des baptistères analogues, mais plus heureux et plus touchants d'aspect, nous n'en verrons pas de plus riches ni de plus réussis au point de vue de la décoration.

La richesse même de cette décoration, qui a si miraculeusement échappé aux destructions successives et à l'atteinte des siècles, est de nature à montrer l'importance de l'établissement chrétien où elle a été trouvée, et, à défaut d'autre élément de probabilité, suffirait presque à confirmer l'hypothèse que l'on se trouve en présence de la plus grande cathédrale Thamugadienne, et vraisemblablement de la cathédrale catholique. Le reste des ruines n'est pas pour démentir cette hypothèse ; et, sans entrer dans le détail d'un examen minutieux qui serait fort long, il nous est cependant loisible de reconnaître au milieu de l'étendue énorme des substructions qui entourent le sanctuaire, les bâtiments indispensables non seulement aux services d'une importante église et à l'habitation de ses prêtres et de son évêque, mais encore ceux d'un véritable couvent, avec son cloître, peut-être ses cloîtres, ses alignements de petites cellules conventuelles, disposées tout autour du mur d'enceinte, et même hors de l'enceinte, dans des subtruc-

tions où se retrouvent les traces de plusieurs affectations successives, enfin avec son cimetière anonyme.

M. Ballu remarque que, lors des fouilles de ce monastère, on a trouvé les traces constantes de nombreuses destructions par le feu, suivies de reconstructions partielles, qui laissent à supposer que ces édifices ont été témoins de luttes féroces et répétées, au cours desquelles se multipliaient les ravages de la flamme, précédés sans aucun doute de massacres. Ces constatations, qui prêtent aux ruines une sorte de pathétique, corroborent d'ailleurs ce que l'on savait par les documents historiques de l'âpreté et de la durée des luttes qui divisèrent pendant un siècle et demi l'Afrique du Nord tout entière et Thamugadi en particulier entre catholiques et donatistes, et s'achevèrent enfin par l'écrasement complet de ceux-ci et le triomphe de saint Augustin.

Cette grande mémoire plane maintenant sur les vastes ruines de cet établissement chrétien qui fut évidemment l'un des plus importants de toute la Numidie, même à côté de celui de Tébessa, et de celui, plus récemment découvert de Cuicul, auquel nous ferons bientôt visite. Elle en respire l'ambiance ardente et l'âpreté, elle en rappelle les vicissitudes, et nulle part, si ce n'est dans l'autre cathédrale, plus exaspérée encore, nous ne respirerons plus directement cette atmosphère de passion religieuse, de haine et de sacrifice dont notre vieille cité peu à peu ressuscitée frémit toujours, sous le regard morne des témoins pourtant magnifiques de son paganisme défunt...

*
**

N'est-ce pas d'ailleurs ce contraste entre les deux civilisations successives, et les traces de cette agonie de l'ancien Monde à l'aurore du nouveau que nous montrent les ruines de la vieille et noble Thamugadi, et que nous offriront l'une après l'autre ces villes antiques successivement exhumées depuis quelques années dans toute l'Afrique romaine ?

Du seuil de la cathédrale de Timgad, en nous retournant vers la ville à cette heure où les derniers rayons du soleil qui meurt derrière nous empourprent les innombrables colonnes redressées, accusent d'une ombre dense le relief des monuments, creusent de ténèbres la cavea du théâtre, dorent d'un frisson lumineux les cintres de l'arc de Trajan, et surtout incendient les deux colonnes de marbre blanc du Capitole dominant la Cité de leur profil si purement hellénique, de quelle signification ne sera pas le contraste des deux civilisations ? De quel émoi ne saluerons-nous pas à cette heure crépusculaire où la poésie d'un soir magnifique revêt de ses prestiges les aspects successifs d'un passé qui ressuscite, l'évocation des siècles lointains dont ces pierres semblent revivre devant nous les péripéties et nous traduisent l'émouvante continuité ?...

Soirs enflammés de Thamugadi, dont la poésie n'a d'égale que celle de ces clairs de lune célèbres qui faisaient si dangereusement oublier au vieil Anatole France, lors de son dernier passage, la fraîcheur insi-

dieuse des nuits sur les Hauts Plateaux, c'est à vous d'abord qu'il convenait de venir demander le secret de nos antiques origines en ce pays latin. Et puisque nos longues promenades évocatrices par vos Cardos et vos Decumanus nous l'ont si pleinement confié, ce secret, mis en goût, nous l'irons demander ensuite aux autres villes mortes de notre Algérie, cette terre romaine privilégiée. Toutes à l'envi ne demandent-elles pas à nous redire la fortune et les malheurs de nos lointains devanciers de la Rome hellénistique et impériale et de la Rome apostolique dans ses deux anciennes provinces de Numidie et de Maurétanie ? Nous irons donc interroger les unes après les autres les plus curieuses et les plus riches, et nous nous efforcerons de saisir sur le vif, s'il se peut, la variété de leurs physionomies, en examinant avec quelque loisir le détail de leurs temples, de leurs maisons, de leurs thermes, de leurs forums, de leurs églises et de leurs nécropoles telles que les ont ressuscitées nos architectes et nos archéologues au cours de ce dernier demi-siècle.



DJEMILA

C'est de Saint-Arnaud, centre fertile desservi par les trains de la ligne d'Alger à Constantine, qu'il est le plus facile et le plus rapide de monter à Djemila, dont une heure d'auto vous sépare à peine. La route est bonne ; le paysage, horizons des hauts plateaux appuyés sur les derniers chaînons des Babors de Kabylie, des plus imprévus et d'une magnifique fertilité au temps des moissons : ondulations ravinées, terres d'ombre et de velours qui frissonnent à la brise comme une immense surface marine, la route dessine tout de suite les courbes rapides d'une descente en lacets, le long d'un oued capricieux et encaissé, à travers une région peuplée, sans cesse animée par des groupes d'indigènes curieux et nonchalants, et qui dans la lumière matinale a des grâces de terre promise.

Voici, à l'ombre d'un bouquet de frênes penchés sur le miroir d'une source vive où chante la roue d'un vieux moulin, le hameau de Sillègue ; la route bifurque pour entreprendre la longue ascension d'une série de collines.

L'horizon se dégage peu à peu, découvrant un cirque de montagnes encore brumeuses dont les silhouettes s'accusent à mesure. Un coude brusque découvre l'autre versant de la vallée, une descente conduit à une nouvelle montée à travers des champs de moutardes vanillées qui saturent de leur parfum l'air vif de ces hauteurs. Au sommet de la montée, des Arabes, couchés dans la poussière de la route, devant de tristes bâtisses de briques, n'ont pas même un regard pour les touristes. Et quelques mètres plus loin, c'est la dernière descente vers le cirque de montagnes où la vieille cité ne se cachera plus longtemps.

Devant nous, un repli lumineux de terrain abrite des toits rouges dans un bouquet de verdure intense, et la ruine : masse dorée d'un temple romain auquel ne manque que le toit, forêt de colonnes décapitées, blanches et roses au soleil, restes de murailles groupées, dessinant des rues, des places, marquant les édifices disparus, un arc de triomphe presque intact, et pour encadrer ces restes, une oasis imprévue, ormes, figuiers, oliviers séculaires où la ville morte soudain ressuscite : telle apparaît Djemila dans ses ombrages.

Descendus devant le musée, non loin de l'habitation paisible de l'éminente et accueillante directrice des fouilles, M^{me} de Crésolles, qui, depuis la disparition de son mari, le comte de Crésolles, puis de son père, M. de Saillan, préside après eux à l'exhumation et à la résurrection de la vieille cité avec une compétence, une autorité et une bonne grâce auxquelles on ne saurait trop rendre hommage, nous nous confions aussitôt à ce

guide incomparable, et nous voici descendant avec elle vers Cuicul, remettant au retour la visite du musée où nous examinerons alors à loisir les bandelettes du mort qu'il faut aller surprendre d'abord tel que l'ont rendu à la lumière dix-sept ans de fouilles.

Dès les premiers pas, l'émerveillement commence. Nous voici sur une vaste place publique, dont les dimensions, le plan et l'harmonie ne rappellent en rien les dispositions symétriques, la régularité de construction, et la grandeur sans imprévu du Forum officiel de Thamugadi.

Ce Forum accuse une pente très accentuée, depuis l'arc de triomphe de Caracalla, qui le commande sur la gauche, du côté du sud-ouest ; et ses dalles, qui subsistent dans leur presque totalité, ont été bouleversées par des effondrements et des tassements souterrains, et soulevées, se précipitent les uns sur les autres en suivant la pente vers l'est, où une porte, dominant un profond ravin, ouvrait sur la rue du Théâtre, précisément construit au-dessus de ce ravin. Mais la place, loin d'affecter la forme rectangulaire ou carrée qu'on voit d'habitude, représente un polygone des plus irréguliers : deux de ses côtés seuls sont droits, ceux du nord et de l'est, et se croisent à angle aigu ; les autres sont composés de lignes brisées dont on ne saisit tout d'abord ni le plan ni les alignements. L'ensemble donne au total l'impression d'un vaste losange allongé qui suivrait la pente du terrain, sensiblement d'est en ouest. Il s'agit évidemment là d'une construction postérieure à l'époque où les Romains, construisant leurs villes sur un plan d'en-

semble strictement tracé à l'avance, n'eussent pas pu concevoir un Forum aussi baroque, et tout de suite on en conclut que cette place a dû être construite ou reconstruite à une époque plus ou moins tardive, et qu'elle n'est pas le vrai Forum. Cette hypothèse, qui avait été formulée lors des premières fouilles, s'est effectivement vérifiée lorsque, en 1913, les chantiers exhument, au nord de la ville, un second Forum, daté par certaines inscriptions du temps de l'Empereur Antonin¹; le Forum sud est en effet nettement daté du III^e siècle par le temple des Sévères qui le domine de sa masse harmonieuse et fait corps avec lui (229²), et par l'arc de triomphe de Caracalla (216³). On y avait au surplus retrouvé une inscription de 281, par malheur incomplète, qui mentionne, dans une dédicace à l'empereur Probus, la reconstruction d'un édifice non précisé, construit avec un portique aux frais de Cuicul par les soins du flamme perpétuel *Tullius Maximus*, et qui peut être notre Forum⁴.

Quoi qu'il en puisse être de ce problème de chronologie, résolu pratiquement par la désignation de *Forum novum* qui a été donnée à cette belle place, on ne saurait trop en détailler la richesse, le pittoresque et la belle ordonnance, et s'il bouscule les idées qu'on se fait de nos géométriques villes romaines, du moins nous rend-il avec une vivacité toute spéciale les conditions de la vie

1. Notamment une inscription datée de 137. Voir Ballu, *Rapport officiel sur les fouilles de 1914*, p. 58.

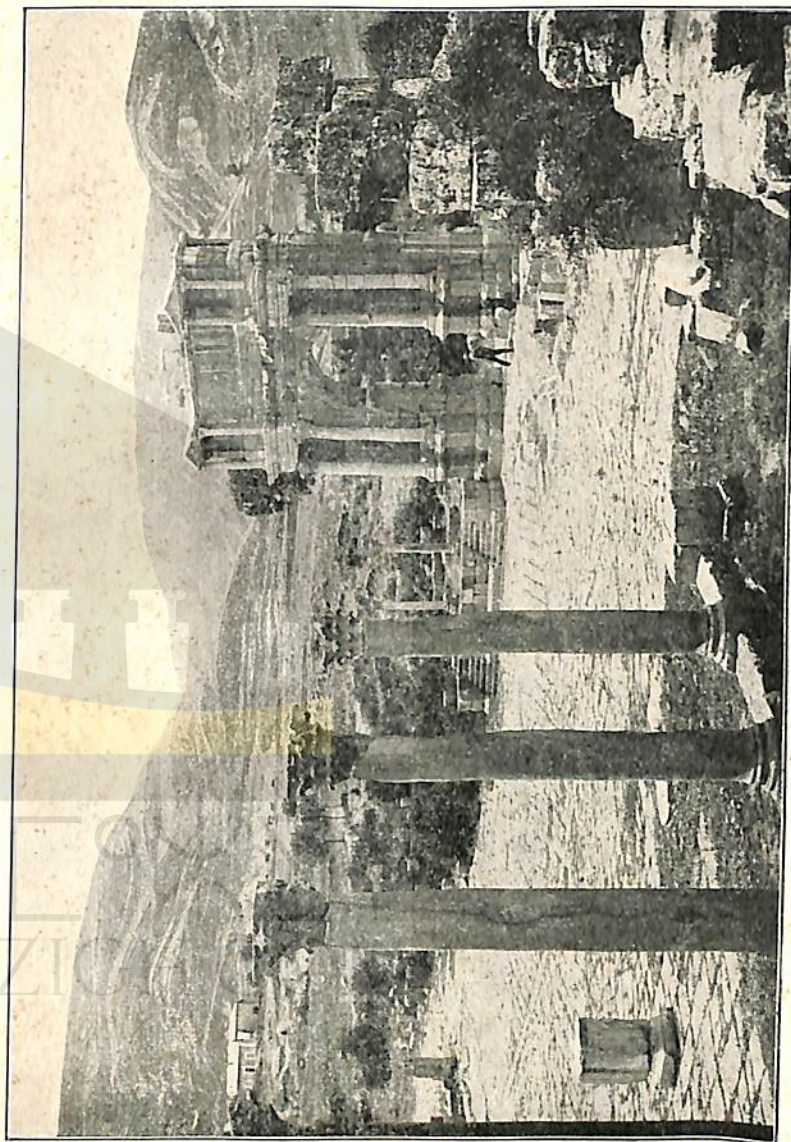
2. A. Ballu, *Rapport de 1912*, p. 44.

3. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. I, p. 155.

4. A. Ballu, *Rapport de 1911*, p. 54.

PL. IV

FORUMS ET BASILIQUES



Djemila. — Arc de Caracalla.

Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

publique au temps de l'empire, et garde-t-il une originalité très particulière. Aujourd'hui, partout où la chose a été possible, les colonnes du *Forum novum* de Cuicul ont été remises en place, et ce travail des Monuments historiques aide singulièrement à l'intelligence de ses dispositions. Un vaste portique, d'une riche décoration, formait le côté nord, depuis la porte voûtée de l'ouest, où il était de plain pied avec le sol de la rue qui s'ouvre sur ce point, jusqu'à l'autre extrémité, à l'est, où il dominait le dallage de la place de plusieurs mètres. En son milieu, un large escalier, corrigeant la différence déjà très sensible des niveaux, accédait de la place au portique, qui continuait au-dessus de la porte d'une rue ouverte à l'est très en contre-bas de la rue de l'ouest, et revenait à angle aigu sur la face est du Forum, où il le dominait, ainsi que la rue qui le longeait à l'extérieur, le long du ravin, de la hauteur d'un véritable étage. Un escalier, dans l'angle nord-est, montait de la place au portique. Et l'on imagine sans peine le charme imprévu de cette haute galerie à colonnes qui sur une centaine de mètres offrait une promenade couverte d'où le regard dominait d'un côté le ravin profond qui sur ce flanc limite la ville, avec par delà tout un horizon de montagnes étagées tel qu'on l'admire aujourd'hui, et, de l'autre côté, développait l'*area* du Forum et son cadre d'édifices. La partie nord du Forum devait être la plus riche : 14 travées, en deux groupes, à droite et à gauche d'une grande travée centrale, au-dessus de l'escalier médian, le divisaient. La travée centrale était ornée d'une fontaine semi-circulaire de marbre à jeux

d'eau, et flanquée à droite et à gauche de renforcements symétriques de la muraille où se dressaient des statues votives avec leurs bases. Cette disposition toute spéciale explique d'ailleurs que, contrairement à ce qui se retrouve sur la plupart des Forums, à Timgad, par exemple, à Madaure, et même sur le premier Forum de Cuicul, comme on le verra tout à l'heure, l'*area* du *Forum novum* de cette ville offre assez peu de traces de bases honorifiques et de statues¹ : celles qui n'avaient pas trouvé place sur le premier Forum, fort encombré de ces preuves de l'orgueil romain, vinrent ensuite se grouper sous le portique du nouveau, et durent se limiter au côté nord ; car on ne relève sur l'*area* elle-même qu'une seule base, à quelques mètres de la travée médiane, en face de la fontaine, et dont il a été impossible de déterminer l'affectation ni la dédicace. On peut néanmoins imaginer aisément quel peuple de dieux était venu successivement occuper ce côté du portique : la série des empereurs, les Marc-Aurèle, les Commode, les Caracalla, les Gordien, les Arcadius, étalait certainement aux plus beaux emplacements les solennelles dédicaces que nous retrouvons partout dans les ruines, et dont malheureusement les places exactes nous échappent. Faut-il citer, parmi cent autres, analogues de ton, cette belle pierre trouvée justement dans notre Forum où la ville de Cuicul (*respublica Cuiculitanorum*) affirme sa dévotion à la divinité et à la majesté (*devota numini majestatique*) de l'empereur Marc-Antoine Gordien, *invictus, pius, felix, augustus, pontifex maximus, pater*

1. A. Ballu, *Rapport de 1912*, p. 31.

patriae, etc.¹. Près de ceux-ci, sans nul doute, et dans une aimable promiscuité où la flatterie envers les puissants empereurs trouvait son meilleur compte, devaient se grouper les grands dieux, unis par les citoyens et les magistrats aux empereurs dans une commune religion. On comptait ainsi sur le *Forum novum* de Cuicul une statue dédiée au dieu Mars et au Génie de la Colonie par les fils de l'épouse d'un certain *Quintus Gargilius, omnibus honoribus perfunctus*², une statue de la Victoire et une du dieu Mercure dédiées par le duumvir *L. Claudius Brullo* à l'occasion de son élévation à l'augurat³, une statue double élevée au Génie du Sénat de Cuicul par le président des augures *Lucius Pompeius*⁴, et reproduite sur l'autre Forum, devant la Curie : sans négliger la série non moins nombreuse des inscriptions relatives à des personnages moins importants, mais dont les noms, ici comme dans les autres cités antiques, suffisent à prêter une sorte de vie aux ruines en évoquant ceux qui l'habitèrent il y a tant de siècles : ce *Publius Caecionius Caecina*⁵, personnage consulaire, dont le nom reste attaché à la *basilica vestiaria*, les frères *C. Cosinius Primus* et *C. Cosinius Maximus*, l'un et l'autre questeur, préfet et duumvir, qui firent à leur ville la généreuse libéralité d'un charmant marché dont il constitue l'une des curiosités⁶, le procurateur de Mésie *Titianus Clodia-*

1. A. Ballu, *Rapport de 1910*, p. 49.

2. A. Ballu, *Rapport de 1912*, p. 36.

3. A. Ballu, *Rapport de 1910*, p. 45.

4. A. Ballu, *Rapport de 1912*, p. 37.

5. A. Ballu, *Rapport de 1911*, p. 50.

6. A. Ballu, *Rapport de 1911*, p. 55, et R. Cagnat, *Le marché des Cosinius*, Comptes-rendus de l'Acad. des insc., 1915.

nus¹, T. Flavius Breucus, décurion et flamme perpétuel², Julia Celsina, épouse du propréteur Aulus Julius Pompius, des gouverneurs de la Numidie, M. Aemilius Macer Saturninus³, Flavius Flavianus⁴, Subatianus Proculus, sous Septime Sévère, et ses filles Aquilina et Saturnina⁵; ce Marcus Papius Marcianus, chevalier, membre sans doute honoraire de ce collège romain des Lupercales qu'il est piquant de retrouver si loin de la Ville éternelle⁶; et, pour clore l'énumération, le Praefectus juventutis Sempronianus, d'après M. Cagnat chef d'une sorte de collège de jeunes gens organisé à Cuicul pour assurer la police...

A gauche du portique, un passage voûté, pareil à celui de son extrémité de droite dont les deux arcatures sont encore en place au-dessus de la rue de l'est, ouvrait sur la rue du nord.

C'est en ce point vraisemblablement que commençait le comptage des milles sur les routes impériales de la région qui rayonnaient vers *Igilgili* (Djijelli), *Milev* (Mila), *Lambèse*, *Sitifis* (Sétif) : on y a en effet trouvé, sur leurs emplacements anciens sans aucun doute, une série de bornes milliaires du modèle de celles qui jalonnaient les routes elles-mêmes, mais sans indication de chiffres. Chacun de ces bornes fixait le souvenir des réfections et améliorations qui avaient été successivement apportées aux routes, menacées comme aujourd'hui par les intem-

1. A. Ballu, *Rapport de 1910*, p. 30.

2. A. Ballu, *Rapport de 1910*, p. 50.

3. A. Ballu, *Rapport de 1914*, p. 60.

4. *Ibid.*, p. 53.

5. *Ibid.*, *Rapport de 1910*, p. 50.

6. Cagnat, *Revue africaine*, 1913, n° 229, p. 352.

péries et les cataclysmes. Ces bornes ainsi placées l'une à la suite de l'autre au point d'origine de la route en racontaient l'histoire; et, pour nous, c'est l'histoire même de l'occupation romaine dont elles précisent les dates et les étapes. A Djemila, l'une de ces bornes nous rapporte par exemple, après complète énumération des titres innombrables et magnifiques de l'empereur Marc-Aurèle-Sévère Antonin (Caracalla), la réfection générale de voies que les torrents avaient emportées : *Vias torrentibus exhaustas restituit ac novis munitioibus dilatavit*¹. Et leur succession, malheureusement incomplète, nous conduit de l'époque de Caracalla jusqu'à celle de Valentinien et d'Arcadius, c'est-à-dire pendant près de deux siècles, et non loin des derniers temps de l'empire romain.

Après la porte du Nord, dont les dimensions étaient suffisantes pour ouvrir une large perspective sur la rue à laquelle elle donnait accès, et en suivant les contours désormais fort irréguliers du Forum, on se trouve en présence d'un château d'eau fort abîmé, dont cependant on restitue assez aisément la belle ordonnance antique. En façade sur la place, il comportait des bassins, des citernes de grande dimension et des fontaines, et sa décoration architecturale devait être d'un bel effet, avec ses ordres superposés et son cortège de statues. Les matériaux et le travail portent d'ailleurs la marque d'une assez basse époque².

C'est tout à côté de ce château d'eau, et au point le

1. A. Ballu, *Rapport de 1910*, p. 40.

2. A. Ballu, *Rapport de 1911*, p. 34.

plus élevé de la place, que s'élève le célèbre arc de triomphe de Caracalla. Il donnait accès au Forum, de la partie ouest de la ville, par une voie dont les dalles n'ont pas trop souffert du temps. On connaît depuis fort longtemps la silhouette de cet édifice, presque aussi connu que celui de Thamugadi : une arcade centrale flanquée de piédroits ornés de colonnes encadrant des niches aujourd'hui vides de leurs statues, et surmontée d'un entablement et d'un attique sur lequel se lit encore l'inscription qui date le monument de l'an 216 en rappelant son édification par la ville de Cuicul en l'honneur de l'empereur, de sa mère *Julia Domna* et de son père le divin Sévère. Ce beau monument, qui a été remonté avec le plus intelligent scrupule par l'éminent M. Ballu, est aujourd'hui presque complet, abstraction faite des statues qui l'ornaient sur ses deux faces et qui n'ont pas été retrouvées : quatre colonnes corinthiennes, sur chaque face, montent en avant-corps soutenir l'entablement et se continuent à la hauteur de l'attique par de plus petites colonnes supportant de chaque côté de l'inscription des frontons triangulaires. L'ensemble est d'une belle harmonie, d'une riche décoration et d'une pierre que le temps a dorée d'une superbe patine ; et cette porte, qui domine toujours la place de sa vigoureuse ordonnance, conserve dignement à travers les temps et malgré leurs menaces le souvenir orgueilleux de la vieille cité loyaliste.

Il s'en est d'ailleurs fallu de peu que le *Forum novum* ne perdît son arc de triomphe : quand le duc d'Orléans, au cours de l'expédition des Portes de fer, en 1839, ar-

riva sur l'emplacement de Djemila, qui alors n'était qu'un vaste champ de broussailles impénétrables et de murailles enfouies, sur lesquelles s'élevait, encore plus significative sans nul doute, la ruine de ce fier témoin de la puissance romaine, l'enthousiasme du prince n'alla pas à moins qu'à s'approprier ce trophée d'un autre âge et à le rapporter à Paris pour sa propre gloire et celle de sa vaillante armée. Il ordonna de transporter le monument pierre à pierre. Et le témoin des splendeurs impériales et des tristesses vandales et byzantines faillit partir en servitude sous des cieus moins cléments. L'entreprise était heureusement difficile et dut être abandonnée. Paris n'en eût recueilli qu'un lustre bien modeste, et sur place on se demande quel serait maintenant l'aspect de ce Forum privé de sa porte triomphale et décapité du monument qui, dans la tradition romaine, représentait l'élément indispensable de sa grandeur, et, en somme, sa raison d'être.

Derrière l'arc de triomphe et le château d'eau, en dehors du forum, découvrant un édifice confus, mais portant visiblement les traces de l'abside qui le terminait, on a cru voir une basilique chrétienne jusqu'au jour où une inscription est venue préciser qu'il s'agissait d'un simple marché aux vêtements (*Basilica vestiaria*), construit entre 364 et 367, sous la surveillance du gouverneur de Numidie *Publius Caeionius Caecina*, par un généreux citoyen du nom de *Rulilius Saturninus*, *vir clarissimus*. Autour de ce marché, on a déblayé, le long d'une rue dirigée vers l'ouest, toute une série de constructions confuses qui furent vraisemblablement des

boutiques : il y avait donc là, près de l'arc de triomphe, un quartier commercial, peut-être de basse époque, mais qui dut empiéter sur le Forum lui-même, si l'on en croit la découverte dans ce coin de la place d'une table de mesure dont on peut voir encore les trois cavités inégales percées d'un trou d'écoulement à leur partie inférieure¹ et divers indices d'activité commerciale : têtes de bœufs en pierre pouvant avoir servi d'enseignes de boucheries, crochets de fer provenant évidemment de boutiques, etc.

Au delà de l'arc de triomphe, et s'appuyant même sur lui, se trouve ensuite un petit monument qui forme saillie sur la place : deux escaliers à droite et à gauche conduisent à une plate-forme dominant peut-être d'un mètre l'*area* et que flanquent deux colonnes en retrait. Il s'agit peut-être là de la tribune aux harangues² qu'avant les fouilles on avait cru voir dans l'angle opposé du portique.

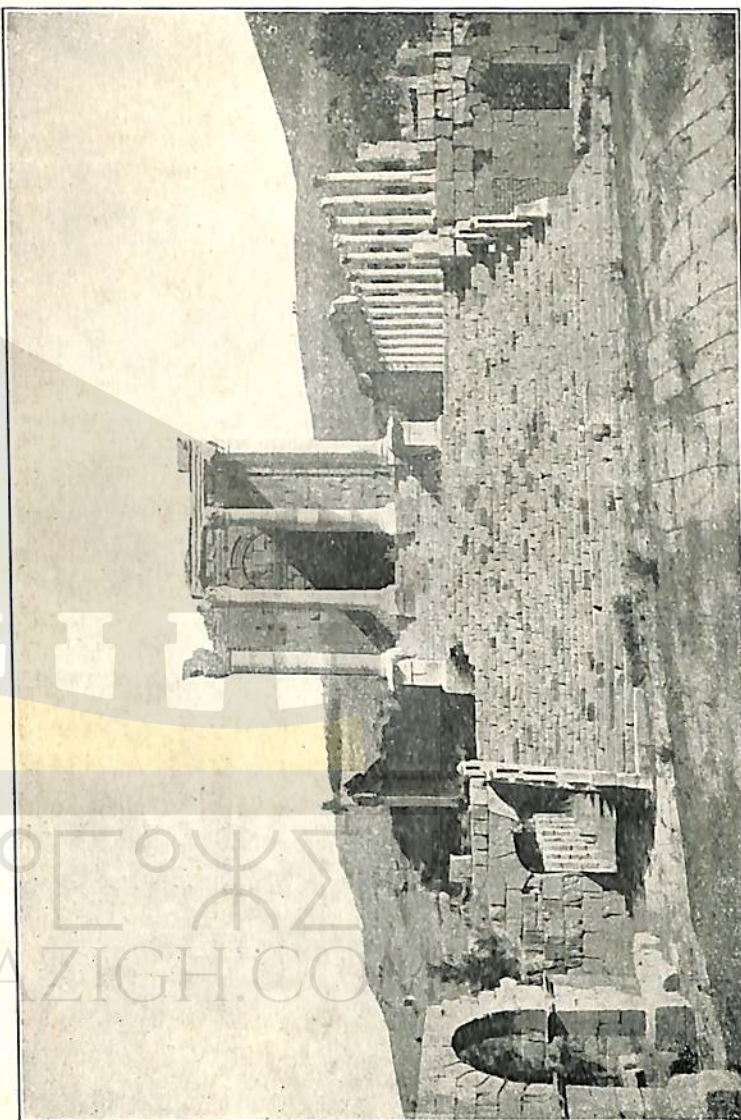
Le côté sud de la place est tout entier occupé par le Temple dont en arrivant on aperçoit de si loin l'harmonieuse masse au-dessus de Djemila, et qui domine de son double escalier le Forum et la ville elle-même étagée devant lui du sud au nord, entre ses deux ravins profonds. C'est un monument d'une rare beauté, et, tel qu'il a pu être fouillé, déblayé et remonté par les soins de M. Ballu, il présente un ensemble à peu près unique dans toute l'Afrique du Nord.

Du dallage même du Forum, par un immense escalier

1. A. Ballu, *Rapport de 1912*, p. 33.

2. A. Ballu, *Rapport de 1912*, p. 29.

P.L. V



FORUMS ET BASILIQUES

Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

Djemila. — Temple de Septime Sévère.

monumental entièrement remonté avec ses marches et ses balustrades latérales à moulures, on accède à un perron dominant la place de cinq mètres de hauteur, et conduisant à une enceinte sacrée grande comme une place publique. Les deux côtés de l'enceinte, perpendiculairement au Forum, sont bordés par deux portiques disposés symétriquement à droite et à gauche, supportés par des colonnes de marbre blanc et terminés par des niches stucquées élégamment ornées, qui abritaient des statues. Le portique de gauche se trouve par ailleurs de plain pied avec l'angle du portique surélevé qui entoure le Forum sur sa face de l'est, et devait continuer celui-ci.

Au milieu du perron et des deux portiques, un second escalier monumental presque aussi haut que le premier monte ensuite entre deux murs d'appui couronnés d'une sorte d'entablement formant le piédestal du Temple lui-même, jusqu'au *Pronaos*, qui dresse vers le ciel les quatre énormes colonnes corinthiennes, l'entablement et le fronton triangulaire de sa haute façade, presque entièrement rétablie aujourd'hui, les quatre faces de sa vaste *cella* et sa porte d'entrée à plein cintre mouluré. Ainsi restitué avec une fidélité dont il serait difficile de trouver meilleur exemple, ce Temple et ses dépendances, de quelque côté qu'on l'examine, offre aux regards la patine dont le soleil et les siècles dans ce pays font resplendir les vieilles pierres, et l'on ne peut imaginer spectacle plus magnifique que celui qu'il devait offrir les jours de grandes fêtes religieuses aux Cuiculitains assemblés... Il suffirait désormais de peu de chose pour

achever l'évocation et la vivifier : d'abord la remise en place, au milieu du fronton, de l'inscription dédicatoire du temple, précisant la divinité à laquelle il avait été consacré par la *Respublica Cuiculitanorum*. M. Cagnat l'a reconstituée, cette inscription dont les débris étaient épars dans les ruines de l'édifice : elle occupait sur toute la largeur de la frise d'entablement deux assises de pierres, et comportait, sur ce développement, quatre lignes de hauteurs égales deux à deux. La dédicace était à la *Gens Septimia*, c'est-à-dire à la famille impériale des Sévères, « pour le salut, l'éternité et les victoires » de l'empereur Alexandre Sévère, ce qui date le monument de 229¹. Il faudrait aussi restituer, au moins par l'imagination, les revêtements de stuc et de marbre des portiques et de l'intérieur du temple, ainsi que les statues gigantesques qui en ornaient le fond, et dont nous n'avons que d'assez grossiers fragments, notamment, près du musée, la tête de Septime Sévère. Il faudrait surtout reconstituer le luxe et le rythme des cérémonies sacrées d'après les documents contemporains, certaines relations chrétiennes entre autres, qui permettent de s'imaginer des temples tels que celui-ci avec « ses décorations des jours de fête, ses guirlandes de lauriers « aux murailles, les branches de myrte et de peuplier « autour des colonnes, les roseaux sur les portes, les « tentures dans les vestibules, les tapisseries dans la « cella, l'encens qui fume sur les autels, et ces prêtres « aux robes somptueuses, ces danses et ces chants lascifs avec accompagnement de trompettes, de luths et

1. A. Ballu, *Rapport de 1912*, p. 44.

« de cithares...¹. » Et, dans le cadre si particulier de notre temple de Cuicul, il faudrait ajouter à ce tableau la foule des toges blanches et rouges entassées sur le Forum, sur les escaliers, sous les portiques, aux balustrades, pour suivre et acclamer les cortèges développés autour de l'autel du sacrifice, au seuil du temple, les fleurs, les chants et les prières, sans oublier le magicien de tous les enchantements de ce pays admirable, le grand soleil qui depuis si longtemps transfigure, illumine, ressuscite ces ruines et leur prête si largement le prestige de son éternité...

La rue que nous appellerons avec M. Ballu rue de l'Ouest² part du *Forum Novum* en face du Temple des Sévères pour traverser, du sud-est au nord-ouest, toute la longueur de la ville, en reliant l'un à l'autre ses principaux monuments, et débouche, après une et même deux portes monumentales, sur le confluent des deux torrents, à la pointe extrême de l'espèce de presqu'île sur laquelle était bâtie Cuicul entre ses deux ravins.

Son aspect rappelle assez bien celui des Cardos de Timgad et d'autres villes romaines : elle a conservé ses fontaines qui semblent prêtes à chanter leur chanson de fraîcheur, l'une à l'entrée, tout près du Forum neuf, l'autre au carrefour de la première rue perpendiculaire, à droite. Elle est bordée de maisons privées et de portiques, des couloirs y donnent accès à des Temples enclavés dans des demeures particulières. On rencontre des

1. P. Monceaux, *His. litt. de l'Afrique chrétienne*, t. III, p. 167.
2. A. Ballu, *Rapport de 1910*, p. 31.

bases honorifiques avec leurs inscriptions. Les pavements, comme à Timgad, portent les marques d'usure qu'y firent jadis les roues des chars, et sous les dalles se devine l'égoût de desserte, par endroits visible à travers ses regards béants, qui, du Forum, devait aller se déverser tout au nord dans le ravin. Passé la seconde porte, elle accédait à la Basilique judiciaire, au vieux Forum, au marché contigu des *Cosinius*, longeait de grands thermes et traversait enfin l'enceinte pour gagner le faubourg et le ravin.

C'est dans la rue de l'Ouest que se visitent d'ailleurs les plus intéressantes des maisons privées qui aient été découvertes. C'est d'abord, directement appuyée sur le portique du *Forum novum*, celle que l'on appelle la maison de *Castorius* : une vaste habitation, très compliquée, qui couvre au moins 1.600 mètres carrés, et où l'on a compté deux atriums, deux thermes, vingt-sept pièces mal définies, quatre vestibules, une grande cour irrégulière et un portique le long de la rue¹. Il s'agit évidemment là d'un ensemble de constructions qui ont été remaniées à plusieurs reprises et il semble difficile de s'en faire aujourd'hui une idée d'ensemble un peu exacte d'après le chaos de ses vestiges. Mais elle était certainement, à la belle époque, des plus luxueuses, et l'on en a la preuve par les mosaïques qu'elle a livrées aux recherches, et dont l'intérêt est très vif. Il a d'ailleurs fallu, pour assurer la conservation de ces mosaïques, les transporter au musée, et c'est là qu'on doit les examiner, car elles donnent à cette maison de *Cas-*

1. A. Ballu, *Rapport de 1911*, p. 38.

torius une physionomie bien curieuse : l'une d'elles nous livre le nom du propriétaire : sous le portique de l'un des atriums, un médaillon dans le dallage portait l'inscription suivante : *Viribus e nostris factu et quotcumque potimur, ut domus dicatur Castorius feci*¹, ce qui indique avec précision, mais non sans quelque vanité naïve, celui qui se construisit la demeure et désira éterniser le souvenir de ses efforts pour l'embellir.

La seconde mosaïque, trouvée sur un autre point du même atrium, complétait la pensée de ce *Castorius*, en fixant pour la postérité la noblesse et la célébrité de sa famille, qui avait essaimé toute une jeunesse « destinée « aux honneurs dans les tribunaux de la Libye, heureux « d'accueillir des sujets si remarquables, étonnement « et gloire de leurs familles, fières de les voir ainsi passer à la postérité². »

Regagnant la rue de l'Ouest le long du portique qui longe la maison de *Castorius*, on passe derrière un Temple dont la façade est à l'opposé, et, au delà d'une petite rue perpendiculaire se trouve une autre maison dont la visite n'est pas sans intérêt : deux vestibules, commandant chacun son atrium, y donnaient accès ; l'un des atriums était orné d'une mosaïque figurant un lacis de cercles autour de motifs géométriques et encadrée d'une bordure de feuilles de laurier. Une autre mosaïque également importante ornait la grande salle qui séparait les deux atriums. Ce n'étaient d'ailleurs pas les seules

1. A. Ballu, *Rapport de 1911*, p. 41.
2. A. Ballu, *Rapport de 1912*, p. 44.

dont cette riche maison fût décorée. On en a retrouvé d'autres encore, notamment dans l'*Oecus* et dans les thermes, et elles font aujourd'hui la richesse du musée de Djemila où le souci de leur conservation les fit transporter dès leur découverte.

C'est là qu'il faut les étudier, si l'on veut se faire une idée de cet art un peu spécial dans l'Afrique du Nord. Sans se comparer pour la richesse et le fini aux belles pièces de certains autres musées tels que par exemple le Musée Alaoui de Tunis, elles en rappellent néanmoins à beaucoup d'égards la vie, le pittoresque et la vérité. La grande mosaïque de l'*Oecus* représente Neptune et les Néréides au milieu de poissons et de monstres marins, au fond de l'Océan, strié et dentelé pour en imiter l'aspect ; elle est encadrée d'une très grande bordure à sujets tirés de la vie romaine. La mosaïque du tepidarium figure avec une franchise d'accent et une vérité surprenantes un brave âne gris, au-dessus duquel on lit : « *Asinus Nica* ». Celle qui a été tirée du frigidarium constitue une pièce de première importance et de dimensions remarquables ; elle comprenait soixante-treize médaillons, en cinq rangées, qu'encadraient des verdure, et qui figuraient une série de bêtes et de gens saisis dans leurs attitudes familières : un tapir, une oie, une girafe, un paon, un éléphant, un taureau, et, pour finir, symbolique et familière, la bonne figure de notre « victorieux » ami l'*Asinus* !

L'interprétation de cette mosaïque est malaisée. On a peine à croire qu'elle aît été posée en l'honneur d'un

aussi débonnaire animal que cet âne, comme on le fit à la même époque pour certains animaux de prix, tels que des chevaux de course, et l'on préfère croire, avec M. Cagnat, que cette mosaïque, qui ornait un lieu de réunion dans la riche demeure où elle a été trouvée, devait servir à quelque jeu dont la tradition n'est pas venue jusqu'à nous, un de ces jeux analogues à notre Jeu de l'oie « renouvelé des Grecs », selon Molière, qui pouvait se jouer comme notre jeu de marelle, à cloche-pied, avec des palets ou des jetons, selon des règles inconnues aujourd'hui, et dont le but était naturellement l'âne de la maison.

En suivant encore la rue de l'Ouest, quelques mètres plus loin, on trouve, ouverte directement sur la rue, et dans une cour dallée entourée jadis d'un portique couvert, l'enceinte sacrée d'un Temple, dont la *cella* s'enclavait curieusement dans la maison de l'*Asinus*, entre l'*Oecus* et les thermes. On y pénétrait également par des portes latérales dont deux ont été remontées, et montrent avec quelle richesse ornementale avait été construit ce Temple, tout revêtu de marbre et sculpté d'oves, de rinceaux, de perles et de feuillages¹. Au fond de l'enceinte, un perron de douze marches montait au *Pronaos*, qui comportait six belles colonnes corinthiennes, dont deux en retour, aujourd'hui remontées, une frise portant une inscription, et une corniche garnie de têtes de béliers dans sa partie supérieure. La *cella*, qui pénétrait comme un coin dans la maison voisine, était entièrement revêtue et dallée de marbre. Ce beau

1. A. Ballu, *Guide de Djemila*, p. 76.

monument n'a d'ailleurs dit son secret qu'assez tardivement, par la découverte en 1910 d'une pierre ayant fait partie de sa frise, et qui portait les restes du mot *GENITRICI*, ce qui a permis d'identifier le Temple avec l'édifice dédié à *Venus* ou *Tellus Genitrix* dont on savait l'existence à Cuicul par d'autres inscriptions. Il est historiquement des plus curieux, en raison de la rareté des temples consacrés à cette divinité symbolique dans l'Afrique du Nord¹.

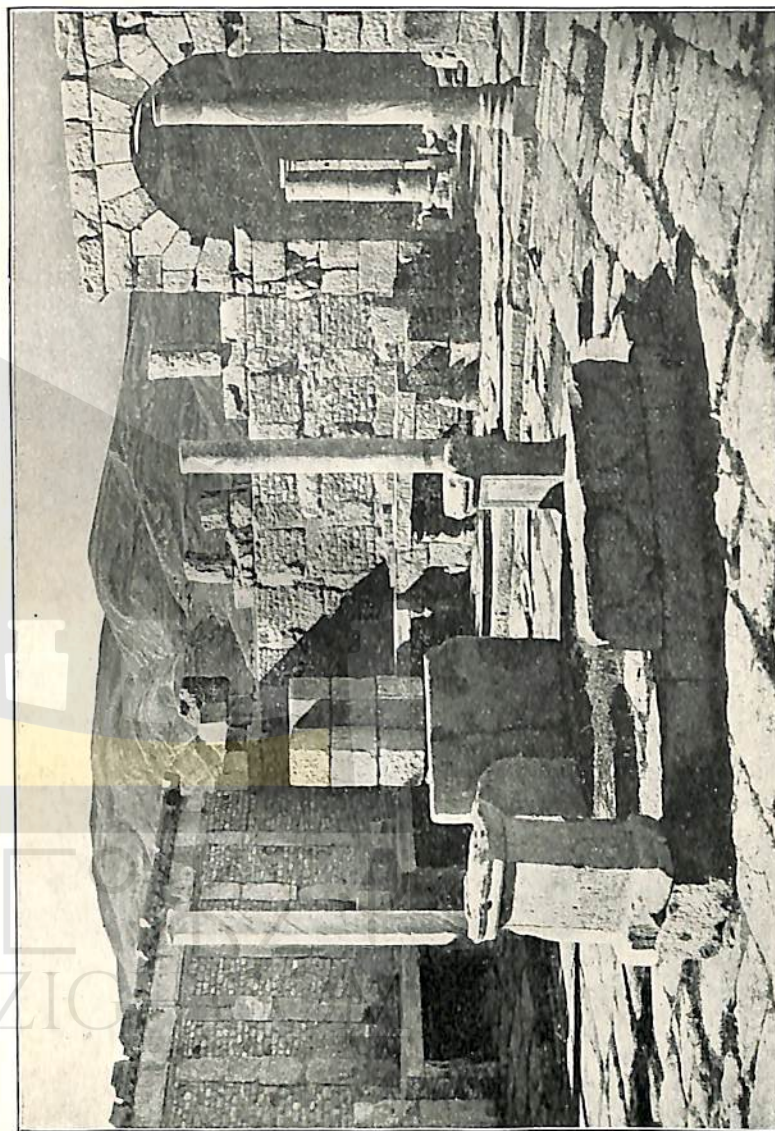
Le quartier de Cuicul où il se trouve devait d'ailleurs être spécialement consacré aux cultes païens, et il donne une idée avantageuse de la prospérité de ces cultes et de la piété des Cuiculitains des premiers siècles impériaux : au delà de la porte qui ornait la rue de l'Ouest à cette hauteur, le vieux Forum ouvre tout de suite ses portiques sur la majesté du Capitole qui le domine au nord ; et la haute et puissante façade s'affronte à distance, au-dessus des plus beaux édifices de la ville romaine, avec le Temple des Sévères, sur le nouveau Forum, conception monumentale qui ne pouvait manquer d'une certaine magnificence.

Le *Vieux Forum* n'a été mis au jour et reconnu que postérieurement au *Forum novum*, en 1913. Il est d'un intérêt extrêmement vif, et, bien que plus petit que celui de Timgad, supporte avec lui la comparaison. On y pénètre par le portique sud, qui communiquait directement avec le Temple de la Genitrix et dominait de l'autre côté l'*area* du Forum de sa galerie soutenue par dix colonnes dressées au-dessus d'un escalier de six marches

1. E. Albertini, *Bulletin du Comité*, 1920, p. CCXVI.

PL. VI

FORUMS ET BASILIQUES



Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

Djemila. — Marché de Cosinius.

qui descendait sur la place. Ces Propylées devaient être du plus bel effet. La place elle-même est dans un état de conservation remarquable et la netteté des très nombreuses inscriptions dont elle est encore ornée jusqu'à l'encombrement lui prête une vie incomparable. D'ailleurs son cadre d'édifices officiels s'y organise de lui-même, et il n'est besoin d'aucun effort d'imagination pour le reconstituer.

A droite, dans l'angle nord, la Curie s'indique par une sorte de porche avancé surélevé de deux marches, suivi d'un vestibule orné de bases honorifiques par lequel on pénétrait dans la vaste salle des séances du « *splendidissimus ordo* ». Elle était contiguë et perpendiculaire aux marches du vaste perron de dix-huit degrés qui montait au *Pronaos* du Capitole. De l'autre côté du perron, un marché s'appuyait à l'enceinte sacrée. La face en retour, du côté de la rue de l'Ouest, est occupée dans toute sa longueur par une Basilique judiciaire. La place elle-même, dont les dalles sont intactes, partagées en deux dans le sens de leur longueur par une arête médiane, a conservé les vestiges très nombreux des monuments honorifiques qui l'encombraient aux temps impériaux, et qui même, on l'a vu, durent à une époque indéterminée aller encombrer à son tour la nouvelle place et jusqu'aux rues avoisinantes, tant l'orgueil, la ferveur et la générosité des donateurs se donnaient carrière à couvrir la ville de ces monuments où se satisfaisait leur désir d'immortalité. Le premier Forum de Cuicul compte ainsi neuf grandes bases, dont la plus importante occupe sensiblement le milieu de l'*area* de sa

masse quadrangulaire ornée encore de ses angles de soutien moulurés et encadrés, ainsi que des huit petites bases qui la flanquaient deux à deux aux angles, mais dont l'affectation nous échappe, faute d'inscriptions. On compte en outre une série de monuments du même genre, certains carrés, il y en a deux à droite des Propylées, dont l'un est dédié à l'empereur Antonin, père de Marc-Aurèle, un autre près du Capitole, et un dernier sous le vestibule de la Curie, avec une dédicace à la « Fortune qui ramènera » (*Fortunae reduci*) l'empereur Septime-Sévère, le victorieux « arabe adiabénique, parthique », et l'empereur Caracalla ; d'autres monuments, rectangulaires, s'appuient à la Basilique, sur les deux marches mêmes qui descendent de cet édifice sur le Forum, où ils occupent des longueurs de six et huit mètres. Quant aux petites bases, il s'en alignait partout une infinité, avec des inscriptions immortalisant les donateurs : on en compte une au pied de chacune des colonnes des Propylées, posée à même les marches de l'escalier. Il en était de même pour chacun des piliers de la galerie de l'est, entre celles-ci et la Curie, une au pied de chacune des deux colonnes du porche de la Curie, sur l'*area*, et dans le vestibule ; quatre autres, dont une subsiste avec son inscription au Génie de la Colonie par le préfet *L. Flavius Celsus* : tous ces noms formaient pour les visiteurs un véritable répertoire des citoyens et des magistrats, le calendrier des empereurs et des gouverneurs, le catéchisme des grands dieux et des dieux de la Cité ; et la collection des inscriptions que nous avons retrouvées, telle qu'on la parcourt sur place,

évoque d'une façon très curieuse la vieille cité Cuicul-taine¹.

C'est devant la Curie, sur l'*area* du Forum, et dans l'axe du Capitole, que l'on trouve, toujours à sa place, l'autel des sacrifices. Ce qu'il en reste, le socle, les montants et trois des parties latérales, ornées de bas-reliefs d'un travail fruste, représentant l'immolation d'un bœuf et un génie ailé, n'est pas d'une bien haute époque. Les débris du Temple lui-même, surtout les restes des grandes colonnes du *Pronaos*, sont malheureusement dans un état qui en interdit le remontage. Elles étaient recouvertes d'une cannelure torse faite d'un stuc qui n'a pas résisté aux gelées, et dont il ne subsiste que des traces rares, et nombre de fragments des fûts manquent. On le regrette d'autant plus que les grandes dimensions du Temple devaient lui donner un aspect particulièrement impressionnant, et qu'on ne peut plus le réédifier qu'en imagination.

Les sous-sols de l'édifice, déblayés assez récemment, ont ménagé des surprises. On y a trouvé, correspondant à la distribution supérieure du *Pronaos* et de la *cella*, de vastes salles voûtées en plein cintre et soutenues par de forts piliers et, dans ces salles, outre les restes d'une statue assez grossière de Jupiter qui devait orner la *cella* du Temple, toute une série d'inscriptions dédiées à Vénus, Pluton, Diane, Marc-Aurèle, Lucius Verus, Valérien². Enfin, ces mêmes fouilles ont démontré que le

1. Elle se retrouve dans les rapports de M. Ballu sur ses campagnes successives de fouilles des années 1913, 1914 et 1915.

2. A. Ballu, *Rapport de 1914*, p. 33.

Capitole avait été construit après le Forum lui-même, et elles ont exhumé, au nord du Capitole, et au niveau de ses salles basses, un établissement de thermes à plusieurs reprises remanié et muni de deux séries de latrines...

Le dernier côté du *Forum vetus* était occupé par la Basilique judiciaire dite *Basilique Julia*. Le vaste emplacement de cet édifice est aujourd'hui bien vide ; c'est tout juste s'il permet d'en reconstituer le plan. Elle comportait onze travées, que soutenaient des pilastres intérieurs et des contreforts extérieurs, surélevés au-dessus du Forum ; quatre portes la mettaient en communication avec celui-ci, dont trois sur la place et une sur la galerie des Propylées. De ce côté se trouvait le prétoire ; à l'autre extrémité, des salles voûtées en sous-sol et communiquant intérieurement avec la Basilique nous représentent la prison¹. Une inscription trouvée longtemps avant la découverte de l'édifice, en avait déjà fait connaître la construction aux frais d'un certain *C. Julius Crescens*, sous le règne de Marc-Aurèle.

L'angle formé au nord-ouest du Forum par le Capitole à droite et la Basilique, le long de la rue de l'Ouest, est occupé par un marché, assez récemment fouillé, et qui n'est pas le monument le moins curieux du Cuicul ; ce marché, d'une construction très soignée, s'ornait, soit à l'extérieur sur sa façade le long de la rue, soit à l'intérieur, d'une grande et belle inscription qui a été presque entièrement retrouvée dans les ruines et par laquelle nous savons que ce marché fut construit « avec

1. A. Ballu, *Guide de Djemila*, p. 66.

« des colonnes, des statues, un *ponderarium* et une coupe (*tholus*) », en raison de son élévation au flaminat perpétuel, par *L. Cosinius Primus*, sous la surveillance de son frère *L. Cosinius Maximus*. L'un de ces deux frères, contemporains d'Antonin le Pieux, *Primus*, avait été siéger à Carthage en qualité d'augure et d'édile, ce qui explique l'intervention de son frère dans l'emploi des fonds qu'il avait fournis et sa surveillance des travaux du marché dont il gratifiait sa ville. D'ailleurs le souvenir de leur libéralité n'était pas confié à cette seule inscription, quelque lisible qu'elle fût : une seconde inscription était placée bien en évidence dans le fond de l'édifice, et par surcroît les statues des deux frères gardaient l'entrée du marché sur des bases dont les dédicaces n'étaient pas moins explicites¹.

Les deux frères avaient sujet de se montrer fiers de leur marché, car son cadre de pierre jadis rehaussé de bronze charme aujourd'hui encore. On y retrouve le portique carré qui abritait les boutiques partiellement visibles et comprenant chacune une large table de pierre moulurée en façade et soutenue par des cariatides sommairement sculptées de femmes, de lions, de bœufs. Au milieu de la cour de cette sorte d'atrium alimentaire, une fontaine polygonale surmontée jadis d'un dôme, le *tholus* de l'inscription, abritait peut-être une statue, et répandait en été la fraîcheur nécessaire de ses eaux vives.

Plus loin encore dans la même rue de l'Ouest, au delà

1. Voir dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1915, p. 316, la note si vivante de M. R. Cagnat sur le Marché des *Cosinius* à Djemila.

du marché, une autre maison a également été mise au jour ; elle n'était pas moins importante que celles de *Castorius* et de l'Ane. On y a compté trois atriums, dont le premier offrait en son centre d'assez curieux bassins. Un autre a donné une mosaïque importante, représentant Amphitrite sur sa vache, entre deux génies ailés, et entourée de poissons.

Parallèle assez sensiblement à la rue de l'Ouest, la rue de l'Est part de l'axe même du Vieux Forum et remonte comme elle vers le Forum Neuf. Mais elle n'offre pas à beaucoup près le même état de conservation ; et de plus, ayant été au début des fouilles recouverte de déblais où il a fallu, postérieurement creuser de véritables tranchées pour retrouver le dallage, fort malmené par des soulèvements et des affaissements du sol, ce n'est qu'à travers maints accidents de terrain qu'elle gagne la porte à double arcade qui lui donne accès sur le Forum Neuf.

Sur ce parcours, on y rencontre d'abord le Temple nord, puis l'exèdre de l'*Oecus* qui orne la maison des mosaïques de l'Ane, une fontaine un peu plus loin, et enfin l'entrée d'un nouveau Temple, le dernier découvert à Djemila, enclavé entre trois rues et la maison de *Castorius*, et en façade sur notre rue. De la porte, un escalier de cinq marches encore en place conduisait à une cour dallée de disposition assez semblable à celle du temple de la Genitrix : portique couvert sur trois côtés, soutenu par des colonnes cannelées de grès stuqué délabrées maintenant et qui n'ont pas pu non plus être remontées. Face à l'entrée, un perron surélevé condui-

sant au *Pronaos* jadis constitué par quatre colonnes de façade. L'autel n'a pas été retrouvé ; on le suppose au pied du perron, dans la cour, et l'exiguïté de ce cadre religieux permet de croire, à défaut de précision épigraphique, qu'il devait servir à des cérémonies réservées soit à des iniliés, soit aux seuls dignitaires de la ville. Le seul renseignement dont on puisse faire état sur ce point, mais avec bien des réserves, est donné par une inscription trouvée il est vrai dans son enceinte et qui permettrait peut-être de supposer qu'il s'agit d'un temple élevé à la Victoire Auguste par *L. Claudius Brutto*, édile, duumvir et augure¹.

Après la double porte voûtée qui traversait la rue de l'Est avant d'atteindre extérieurement et de longer le portique à un étage du Forum novum, elle longeait le portique en contre-bas jusqu'à l'entrée du Forum et, de là, tournant brusquement à gauche, aboutissait à une sorte d'arc de triomphe dont il ne reste pas grand-chose, et qui commandait l'accès du Théâtre, que l'on trouve en contre-bas à une centaine de mètres sur la gauche. L'arc de triomphe, transformé à une époque postérieure en simple porte, avait une origine qui nous est connue grâce aux débris de son inscription votive, trouvée sur place : à cet endroit il a été érigé, en 161 de notre ère, un arc dédié à la Fortune de l'empereur Antonin le Pieux, à Mars et au Génie de la Colonie, avec trois statues, dont une à Antonin, par *C. Julius Crescens* et *C. Julius Didius Crescens Crescensianus*. Après l'arc de Crescens, la rue descendait assez

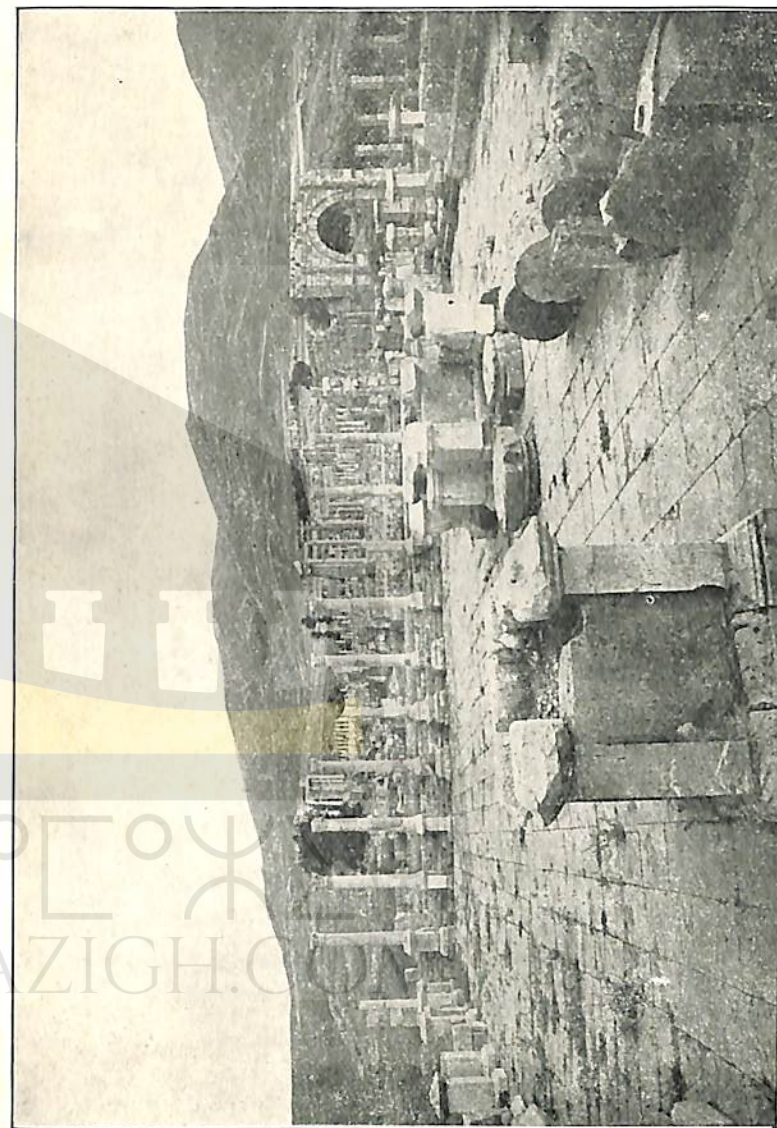
1. A. Ballu, *Rapport de 1911*, p. 48.

rapidement, peut-être même par un escalier¹, pour arriver exactement derrière le Théâtre. Celui-ci, longtemps envahi par une épaisse végétation qui le protégeait bien aussi quelque peu, n'a été finalement déblayé et remis au jour dans toutes ses parties qu'au cours des campagnes de fouilles 1921-1924 ; et le résultat de ces travaux, rendus difficiles par les quantités de terres qu'il a fallu déplacer et la végétation qui les entravait font le plus grand honneur à M. Ballu et à M^{me} de Crésolles. Plus heureux même que tous les édifices de même nature de nos autres villes ressuscitées, le théâtre de Cuicul, à peine fouillé, a pu faire l'objet d'une sorte de nouvelle inauguration, et a vu succéder aux mimes et acteurs du bas Empire qui l'avaient pour la dernière fois empli de leurs voix et de leurs attitudes, une troupe de notre Comédie-Française qui en a particulièrement goûté l'acoustique, devant un public accouru de toute la région, au cours de l'automne 1925.

Ce théâtre n'était pas parmi les plus grands ; il dépassait cependant ceux de Timgad et de Madaure. Son état de conservation est satisfaisant. Les gradins, notamment, adossés à la pente assez rapide de la colline à cet endroit, ont été retrouvés à peu près entiers, avec leurs divisions et leurs accès ; ils comptaient environ 2.500 places. Malheureusement, en raison de la pente du terrain et de l'insuffisance de leurs fondations, que ne compense plus l'appui qu'ils recevaient des murs extérieurs de l'édifice, leur assise est, au moins sur les côtés, assez instable, et ces derniers temps une partie

1. A. Ballu, *Guide de Djemila*, p. 47.

PL. VII



FORUMS ET BASILIQUES

Djemila. — Vue d'ensemble. Forum Nord.
Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

des gradins de droite s'est affaïssée, nécessitant une réfection dispendieuse. La pente du terrain a obligé les constructeurs à resserrer plus que de tradition la *cavea*, en rapprochant les gradins de la scène, ce qui diminue les dimensions de l'ensemble, sans nuire d'ailleurs, bien au contraire, à ses conditions optiques et acoustiques. L'orchestre en est bien conservé, ainsi que le *pulpitum*, avec ses deux escaliers montant à la scène et sa décoration de pilastres et de niches moulurées alternées. Le mur de scène s'élève encore presque à la hauteur des hauts gradins, montrant les trois portes de rigueur, aujourd'hui béantes sur un horizon de montagnes. Celle du milieu occupe le fond d'un hémicycle, autrefois orné de deux pilastres et de riches colonnes. Un escalier descendait de la porte à la scène, favorable aux belles attitudes des personnages et aux cortèges. Les deux autres portes étaient munies des mêmes escaliers, mais dans des renforcements rectangulaires plus modestes¹.

Derrière le mur de scène, un vaste *proscenium* élevait sur une galerie basse un haut portique d'où la vue s'étendait, comme à Timgad et à Guelma, sur l'horizon de montagnes étagées au delà du ravin qui limite la ville de ce côté, et n'était pas le moindre attrait du Théâtre, aux heures où les entr'actes réunissaient dans cette sorte de foyer accessible à la fois aux acteurs et au public une foule heureuse de se détendre et de se reposer l'esprit et la vue sur l'harmonie d'un de ces paysages auxquels jamais les anciens ne devaient rester insensibles, à en juger par leur souci de toujours choisir les horizons

1. S. Gsell, *Mon. antiques de l'Alg.* I, p. 186.

de leurs villes, de leurs sanctuaires et de leurs Théâtres.

Non sans quelque peine, car ils sont escarpés, il faut maintenant, pour jouir une fois encore de la vue d'ensemble du monument et du site, gravir les degrés de la *cavea* jusqu'aux derniers gradins. Puis, après un dernier regard au charmant Théâtre de Cuicul, dont la beauté s'harmonise si heureusement au cadre de nature que lui avaient ménagé les contemporains de Marc-Aurèle, on escalade les pentes de la colline, à travers champs, en tournant le dos au ravin, et brusquement, voici qu'on change de civilisation et d'ambiance. Un nouvel horizon de ruines s'est subitement ouvert sous nos yeux, tout au sommet du plateau par lequel on aborde Cuicul, et c'est une autre ville qui brusquement se dévoile : la Cuicul chrétienne du temps de saint Augustin, la seule d'ailleurs sur laquelle nous ayons des renseignements en dehors de l'épigraphie, comme sur Thamugadi, grâce aux listes des évêques qui assistèrent au conciles successivement tenus pendant les III^e et IV^e siècles. Cette source de renseignements est d'ailleurs, il faut bien l'avouer, des plus restreintes, et il n'est pas interdit d'en chercher l'explication dans les ruines mêmes de la cité.

Comment ne pas remarquer, en effet, que la visite des ruines romaines de Cuicul telle que nous venons de la faire ne nous a pas livré un seul vestige d'origine chrétienne ? Il y a là une situation certainement très particulière, et qui ne se retrouve peut-être à ce degré nulle part ailleurs. Il semble bien qu'à Cuicul les civilisations se soient juxtaposées au lieu de se superposer comme à Timgad par exemple et à Tipasa. Il est possible

qu'il y ait eu, jusqu'aux dernières années de l'empire, des quartiers exclusivement chrétiens, pendant que la ville romaine restait étroitement attachée à ses anciens cultes demeurés florissants. Comme à Madaure et dans certaines autres villes de Numidie, l'apostolat des évêques se serait heurté plus longtemps que dans l'ensemble de la Numidie, assez vite christianisée, à la résistance ou à l'indifférence des habitants : l'époque où furent construits un certain nombre des édifices de Cuicul, le Nouveau Forum avec son Temple et son arc de triomphe (milieu du III^e siècle), n'est-elle pas aussi celle de saint Cyprien¹, où le christianisme a partie gagnée presque partout dans l'Afrique du Nord, et la République de Cuicul ne choisissait-elle pas exactement, pour se vouer « à la divinité et à la majesté des empereurs »², l'année même (256) où l'évêque de Cuicul, *Pudentianus*, partait pour le grand concile de Carthage ?

Quoi qu'il en soit, ce quartier chrétien de Cuicul, longtemps réduit à une seule Basilique dont la situation isolée surprenait, s'est récemment dévoilé comme l'ensemble de vestiges de l'époque chrétienne peut-être le plus important et le plus curieux de toute l'Algérie, même auprès des ensembles analogues découverts soit anciennement à Tébessa, soit plus récemment à Timgad et que nous visitons précédemment. Il comprend aujourd'hui, en effet, trois églises contiguës, un Baptistère avec ses thermes, une vaste et luxueuse habitation à laquelle accédait une sorte d'avenue avec des

1. P. Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique du Nord*, t. II, p. 18.

2. *Corpus*, VIII, suppl. 20155.

portiques et une série de bâtiments encore contus, mais où l'on s'accorde dès maintenant à voir des locaux affectés au logement des fidèles attirés périodiquement par des cérémonies dont nous ignorons malheureusement le détail.

La première Basilique, fouillée en 1840 par l'architecte Ravoisié, comportait trois nefs, un chœur surélevé en abside sur une crypte à laquelle accédait un escalier extérieur. Elle était entièrement dallée d'une mosaïque dont les restes sont au musée, et qui, assez malmenée à l'origine, a perdu une partie de sa décoration et des médaillons qui l'ornaient, perte d'autant plus regrettable que ces médaillons rappelaient par des inscriptions des noms de fidèles tels que ceux des tribuns *Paulus*, *Veglus* et *Pomponius Rusticus*, et celui du personnage « sacerdotal » *Tullius Adeodatus*. Il ne subsiste aujourd'hui de ces médaillons que ceux de deux autres tribuns, *Rusticianus* et *Uranus*.

Mais cette église, avec ses vingt-sept mètres de longueur, semble petite à côté de sa voisine, la grande Basilique qui lui est contiguë sur le côté droit : celle-ci en effet la dominait en hauteur d'une dizaine de mètres, et mesurait en longueur, avec ses cinq nefs, plus de trente mètres. En contre-bas de trois mètres par rapport à sa voisine, elle était revêtue de mosaïques sur quatre de ses nefs, le dernier bas-côté de droite simplement bétonné. Elle aussi était pourvue d'une crypte, et les deux églises basses communiquaient par une sorte de large couloir. Les mosaïques de la grande église ont été trouvées en assez mauvais état. Elles étaient dans leur ensemble sur-

tout décoratives, avec des motifs géométriques, des figures d'animaux, des feuillages. Dans le chœur, surélevé par rapport à la nef, une première mosaïque en mauvais état recouvrait une décoration plus ancienne, dont la découverte nous a donné un document des plus instructifs : il s'agit d'une grande inscription en vers qui se trouve être la reproduction littérale, les noms seuls changés, d'une inscription antérieurement retrouvée dans l'église de l'évêque *Alexandre* à Tipasa et aujourd'hui conservée au musée d'Alger. Ici, seulement, l'évêque s'appelle *Cresconius*, personnage connu comme ayant représenté la communauté catholique de Cuicul au concile de Carthage en 411, alors que la communauté donatiste de la même ville avait perdu son évêque¹. Contrairement à ce qui s'est passé à Tipasa, comme nous le verrons, les *Justi priores* de Cuicul ont jusqu'à présent échappé aux recherches. Peut-être d'ailleurs l'imitation par *Cresconius* de la belle inscription qu'il avait sans doute admirée et relevée à Tipasa l'a-t-elle entraîné, pour n'en pas déranger l'ordonnance, à laisser subsister dans son inscription des *Justi priores* imaginaires...².

Un troisième sanctuaire existe encore tout auprès des deux églises, mais il n'a guère que les dimensions d'une chapelle adossée à la façade de la plus grande, avec laquelle elle communiquait par deux sacristies annexes. Il est malaisé de se rendre compte de la disposition et de l'utilisation des constructions qui entourent cette chapelle, aussi voisine de la partie des ruines qui semble

1. E. Albertini, *Bulletin du Comité*, 1922, p. XXVI.

2. P. Monceaux, *Comptes rendus de l'Académie des inscr.* 1922, p. 96.

avoir fait partie d'une habitation que des églises. Peut-être, s'il faut voir dans la grande habitation le palais de l'évêque, cette chapelle lui était-elle réservée.

Dans tous les cas, elle était également très voisine d'un édifice dont l'affectation ne soulève aucun problème, et dont la visite est du plus vif intérêt : il s'agit du baptistère et de son annexe, les bains. Ce baptistère se compose d'une galerie circulaire assez étroite et ornée de niches, et communiquant par deux portes avec une rotonde qui lui est intérieure, au milieu de laquelle, sous une voûte en coupole, se trouve la cuve baptismale où l'on descendait par deux degrés. Des colonnes corinthiennes supportent en carré la coupole centrale ; les voûtes de la galerie comme celle du dôme ont été remontées ; les mosaïques ornant la galerie et le radier de la cuve ont pu être laissées en place grâce à la protection des voûtes. Elles portent certaines inscriptions, au seuil des portes et sur le radier lui-même. L'ensemble de ce petit édifice, tel qu'il se présente après sa remise en état, est très touchant et très recueilli. On imagine sans peine, dans cette pénombre grave, au jour des cérémonies, l'évêque assis sur le siège ménagé dans la muraille de la galerie circulaire, face à la porte par laquelle pénétraient les catéchumènes au sortir des bains contigus et dont il sera question bientôt, les néophytes attendant, sur les petits sièges également ménagés dans la muraille de la galerie, leur tour de descendre dans la cuve de salut, le murmure des prières, les feux des cierges et l'écho des aspersions dans la cuve, puis les actions de grâces dans la chapelle voisine ou dans l'une des

grandes Basiliques où se presse la foule attirée par une cérémonie qui touchait de si près tous les siens.

Le petit établissement de bains contigu communique directement avec le Baptistère, et sa spécialisation est d'autant moins douteuse qu'on l'a retrouvée dans d'autres baptistères analogues, notamment à Timgad, comme nous l'avons vu, et qu'il se justifie tout naturellement au point de vue liturgique.

Tel qu'il se présente aujourd'hui, cet ensemble de constructions chrétiennes fait donc honneur au Service des Monuments historiques. On le visite avec d'autant plus d'intérêt qu'il permet de saisir sur le vif ce qu'étaient, aux III^e et IV^e siècles, ces ensembles d'édifices que nous connaissions par les descriptions que nous en a laissées la littérature du temps. Nous savions déjà, en effet, que les églises s'entouraient dans ces temps-là de vastes annexes, destinées à assurer la vie matérielle et le service des communautés, de magasins de vêtements pour les aumônes, de ressers avec des jarres à huile et à vin, de magasins à provisions, de bibliothèques consacrées à la liturgie et aux auteurs sacrés et profanes, et aussi de salles de banquets pour les agapes, ces festins rituels encore en usage dans les églises, au IV^e siècle, et qui se donnèrent d'abord dans les églises mêmes jusqu'au jour où certains abus conduisirent les conciles à les reléguer dans les locaux voisins des sanctuaires¹. Evêchés comme ici, monastères comme à Thamugadi, pèlerinages comme à Tipasa, ces grands

1. P. Monceaux, *Hist. litt.*, t. III, p. 15, et *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.* 1922, p. 407.

centres religieux de nos villes antiques évoqueront toujours avec éloquence les temps héroïques de ce premier christianisme, et leur visite, quelque ruinés qu'ils nous apparaissent, remuera toujours en nous certaines fibres.

Le musée de Djemila, par lequel se termine en général la visite de la vieille cité Cuiculitaine, est surtout un musée de mosaïques, et ne contient guère en outre que des pièces de sculpture d'assez basse époque, peu dignes de retenir l'attention, et des inscriptions en assez grand nombre, mais d'un intérêt un peu spécial. Les mosaïques, dressées presque toutes verticalement le long des larges murailles, sont celles qui ornaient les maisons, les temples et les églises, et nous les avons vues dans le cadre même où elles ont été trouvées. Il serait superflu d'y revenir.

Cette journée d'évocations s'achève, d'ailleurs ; le moment est venu de s'arracher à l'érudite et charmante hospitalité de notre aimable guide et de redescendre vers les villes. Mais ce n'est pas sans regret, ni surtout sans esprit de retour que, tout en remontant par les méandres de la route, on jette un dernier regard derrière soi, sous les rayons du soleil descendant, à ces belles ruines qui s'accusent dans une lumière plus riche, plus dorée, plus nonchalante que le matin. Le Temple des Sévères, sur le fronton duquel un corbeau familier semble railler notre départ, les colonnes des portiques, accusées par leurs ombres, l'arc de triomphe plus net dans la chaude lumière du soir, les rues et les maisons, tout cela s'éteindra bientôt derrière nous, déjà repris de son grand som-

PL. VIII

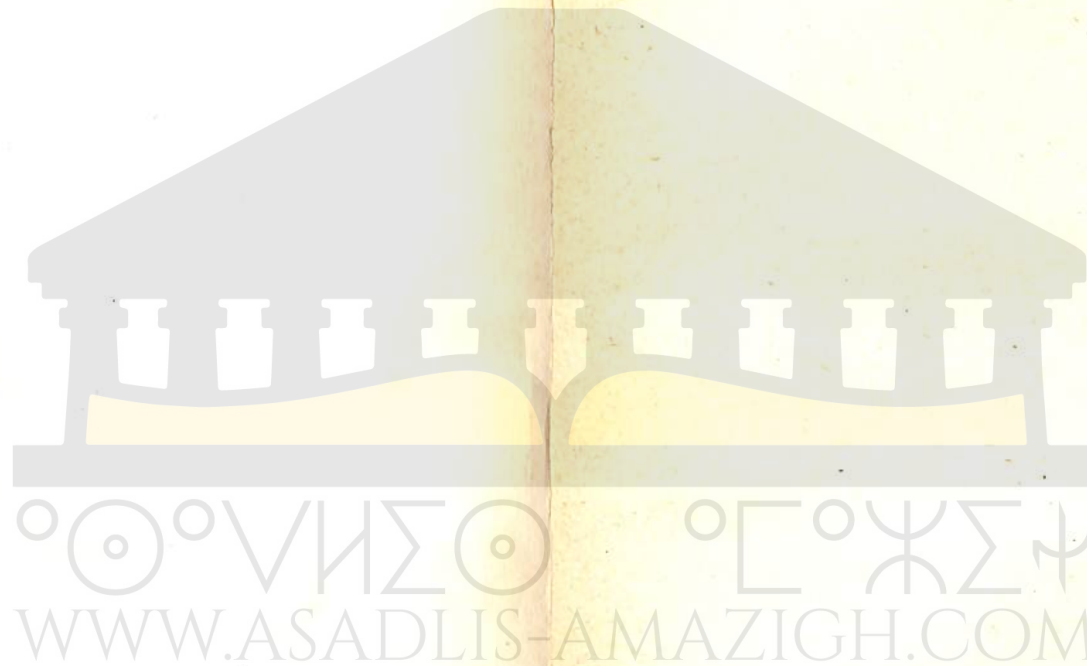
FORUMS ET BASILIQUES



Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

Djemila. — Quartier chrétien.

meil millénaire. Et l'on se surprend à regretter de ne pouvoir, loin des agitations présentes, demeurer à son gré au milieu de ces témoins silencieux, devenir ombre entre les ombres, et, dans l'accablement des canicules et la paix infinie des nuits évocatrices, rêver longuement au passé de ces Cités mortes...



TIPASA DE NUMIDIE
KHEMISSA, MADAURE

⊙ ⊙ ∇ ∑ ⊙ ⊙ ⊙ ∩ ∑ ∪
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

TIPASA DE NUMIDIE, KHEMISSA et MADAURE

C'est de Guelma, ou préférablement de Souk-Ahras, qu'il est le plus aisé d'atteindre par la route la cité numide de Khemissa, que les Romains appelaient *Thurburicum Numidarum*, et qui demeure en effet la plus indigène des villes antiques dont les ruines aient été ressuscitées dans notre Afrique du Nord. Une belle route en lacets, à travers des régions prospères où les cultures de céréales alternent avec des pentes boisées, coupées de douars à demi cachés et de bordjs primitifs, monte pendant un temps infini de collines en collines ; un vaste horizon s'ouvre brusquement sur un amphithéâtre de lointaines montagnes perdues dans les brumes du matin, au pied desquelles un océan de vagues alternativement brunes et claires se succèdent sans imprévu, et seraient mornes si la lumière du soleil qui monte n'animaient leur monotonie d'une éblouissante vibration, et si la brise matinale ne semblait les secouer d'un frémissement voluptueux !

Une première halte conduit, tout au bord de cette

plaine, à un chaos de murailles énormes, où l'on ne tarde pas à distinguer, à peine sorties du sol où elles sont encore enterrées, les robustes arcades de thermes antiques ; et c'est le tableau classique de la terre africaine : les ruines abritent de leur masse imposante les tentes d'un douar, craintives et soupçonneuses ; les burnous nous observent au passage ; et leur grouillement, hommes, femmes et enfants mêlés, prête aux vieilles pierres une passagère animation dont on ne songe pas à s'étonner... La vie continue.

Ces thermes marquent le souvenir de la ville numide, romaine, puis byzantine de *Tipasa de Numidie*, aujourd'hui *Tifech*, dont nous ne savons pas grand'chose, car elle n'a pas encore été fouillée. Il existe encore dans les diverses régions de l'Afrique romaine nombre de ces ruines vierges, réservées aux archéologues de l'avenir. Simple étape au carrefour des grandes routes entre Thagaste et Sicca Veneria, Thubursicum et Hippo Regius (Hippône), au centre d'une région fertile où se trouvent les vestiges de nombreuses exploitations rurales antiques¹, *Tipasa* fut cependant le siège d'un évêché, et plus tard, les Byzantins la surmontèrent d'un fort qui commandait le passage, et dont la masse domine la plaine, sur le flanc d'une hauteur assez escarpée.

La ville romaine est encore ensevelie, morte attendant patiemment sa résurrection, sous le linceul de terres et de broussailles où les indigènes sont venus abriter leur pauvreté. Quelques énormes pans de murs suspendus dans le vide, quelques chambranles moulurés qui

1. S. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 18, n° 391, p. 31.

bornent aujourd'hui des propriétés, de chaotiques amas de pierrailles au milieu de champs assez pauvres, marquent seuls la vieille cité ensevelie à quelques mètres, et tout ce que l'on en sait se résume à un fragment d'inscription qui relate l'existence de quelque temple, et à des mentions d'évêques des époques vandales et byzantines, dont l'un semble même avoir été honoré du titre de Primat de Numidie¹.

En face, le rude appareillage de la vieille forteresse byzantine témoigne de l'importance stratégique que dut avoir jadis cette bourgade ; l'arête vive des murailles élance par endroits vers le ciel la netteté de leurs angles, cependant que, tout auprès, des éboulis de blocs protègent leurs bases contre l'effort conjugué des hommes et des années. Sans aucun doute, à *Tipasa* comme ailleurs, ce fut la ville plus ou moins ruinée qui fournit les matériaux de la forteresse destinée à la tenir en respect. Et ce parallélisme de la ville numide romaine ou vandale affrontée à un fort byzantin, l'une après l'autre témoins de deux périodes successives, résume non sans éloquence le passé de ce pays.

Le fort et la ville de *Tipasa de Numidie* commandaient jadis un défilé par lequel passait la route romaine et qui suit aujourd'hui encore le chemin qu'il faut prendre dans la direction de *Khemissa* : chemin vraiment rural, cahoteux et encombré, qui traverse à maintes reprises les restes de la route antique, dont on distingue les dalles obliges sillonnés par les roues des chars² ; on es-

1. *Ibid.*...

2. S. Gsell, *Atlas Arch.*, feuille 18, p. 25.

calade ainsi, entre les deux murailles de verdure qui enserrèrent le défilé, les pentes de la montagne ; puis, d'un col assez étroit, le chemin amorce une longue descente sur le revers de la hauteur ; et le dernier tournant découvre brusquement, perdues dans les brumes lumineuses de la matinée, les cinq ou six collines sur lesquelles ressuscite aujourd'hui la ville de *Thubursicum Numidarum*, la Khemissa des indigènes. Indigène, Thubursicum le fut sans aucun doute à l'origine : son nom même prouve que les conquérants romains la trouvèrent à leur arrivée dans la région, s'en emparèrent, puis la couvrirent de monuments dignes de leur puissance, en attendant qu'elle perdît de son caractère impérial, pour devenir chrétienne, byzantine et vandale. Les ruines de Thubursicum, telles qu'elles se présentent aujourd'hui, malgré leur désordre apparent et la difficulté de les embrasser d'un regard d'ensemble sur la série de hauteurs où elles s'étalent, sont d'ailleurs pleines de noblesse, et, malgré leur quasi abandon actuel, donnent une impression de grandeur mélancolique à laquelle il est malaisé d'échapper.

Par la route que nous avons suivie, depuis Tipasa, on entrait à Thubursicum, après avoir traversé des cimetières, sous un arc de triomphe assez nu mais d'une certaine majesté : porte de banlieue, que les Arabes appellent *El Gaoussa*, elle surgit encore au centre d'une région de nécropoles, vestiges de sépultures disparates, débris de caveaux anonymes¹ et jusqu'aux restes d'un hypogée d'époque indéterminée, bien que vraisemblablement

1. S. Gsell, *Atlas arch.* 1. cit., p. 24.

blement romaine¹, mais significatif avec son sarcophage et ses niches funéraires défendues par une porte basse fermée jadis d'une herse de fer.

De là, il faut entrer dans la ville par un sentier mal précisé, à travers des pierrailles envahies par une végétation galeuse ; une descente conduit à des substructions qui durent être des Thermes, et plus loin au *vieux Forum*, où les fouilles de M. Ch.-A. Joly ont exhumé tout un ensemble de vestiges du plus vif intérêt. Il y avait là une place de dimension restreinte taillée dans le flanc de la colline à laquelle s'adossent les constructions dont elle est bordée au sud, et qui lui prêtent une vie touchante. Sans analogie par les dimensions et l'aspect avec le Forum de Tingad, elle le rappelle cependant à bien des égards ; comme lui, en particulier, elle a conservé l'appareil intact de son pavement à larges dalles, dont l'usure par endroits évoque nettement le souvenir de ses antiques habitants. L'âge de ces dalles nous est d'ailleurs précisé par une inscription² qui les date des années 326-333. Mais les détails de la construction, et cette situation à flanc de coteau lui prêtent une physionomie très pittoresque et fort peu classique ; bordée au fond et sur les flancs de portiques, elle vient s'appuyer du côté opposé sur une série de voûtes qui servirent de boutiques et de magasins et dont les aménagements se retrouvent encore.

Un temple s'élevait sur la moitié de son côté droit ; il n'en subsiste que des colonnes en marbre jaune, d'un

1. S. Gsell, *Monuments hist. de l'Algérie*, t. II, p. 67.

2. S. Gsell, *Atlas arch.* 1. cit. p. 24.

galbe massif qui peut faire croire à leur origine punique, d'ailleurs sans autre motif que l'ancienneté même de la ville, fondée bien avant la conquête romaine. M. Gsell suppose, avec plus de raison, que ce petit sanctuaire fut postérieurement utilisé par les chrétiens et flanqué en arrière d'une basilique avec baptistère dont les vestiges sont fort confus¹ et ce sera presque le seul vestige chrétien exhumé jusqu'à ce jour Thubursicum, qui fut pourtant un évêché dont il est souvent question dans les fastes de l'Eglise d'Afrique, comme on le verra bientôt.

A côté du temple, et surélevé comme lui, mais un peu de biais par rapport à ce côté du Forum, un portique à quatre colonnes ioniques, dont une seule a été relevée, précède un édifice sensiblement carré, d'assez petites dimensions, mais qui conserve les traces d'une décoration luxueuse : sans aucun doute ce fut la *Curie*, obligatoire en ce lieu consacré à la vie publique de la cité et d'où les graves décurions présidaient aux assemblées, aux affaires et aux jeux de leurs concitoyens assemblés sur la place.

Par le portique dont il a déjà été question, et en longeant une sorte de soubassement en saillie sur la place, tribune aux harangues, assez indiquée ici, ou base honorifique, on arrive, sur le côté est, à une grande Basilique, ouverte sur le Forum par deux portes, et disposée intérieurement à la manière d'un atrium, avec une colonnade rectangulaire qui en soutenait le toit. Ces ruines sont frustes et abîmées, mais elles frappent par leur su-

1. S. Gsell, Atlas arch. 1. cit. p. 22.

perficie, qui dépasse celle du Forum ; et ce grand palais de justice donne à penser sur l'activité commerciale et économique d'une ville et d'une région dont l'importance commanda la construction d'un aussi vaste édifice.

C'est d'ailleurs presque exclusivement aux ruines elles-mêmes de Khemissa qu'il faut demander des précisions sur l'importance de Thubursicum, ses origines, son développement et les circonstances de sa disparition. De rares inscriptions, des allusions plus rares encore, dont une de Tacite à propos de la révolte de Tacfarinas, constituent les sources de cette histoire, dont la part la plus importante doit être demandée aux documents religieux du christianisme nord-africain, en particulier aux *Lettres de saint Augustin* qui ne sauraient renseigner sur les périodes romaines ni pré-romaines.

M. Gsell a résumé en quelques lignes les apports de l'épigraphie à l'histoire de Thubursicum. Plusieurs textes contemporains de Trajan, l'un en particulier daté de l'an 100, accordent à la ville le titre de *Civitas* et donnent les noms des deux *principes gentis Numidarum* qui devaient l'administrer. C'est Trajan qui l'érige en municipes et plusieurs inscriptions, trouvées en 1916, permettent d'affirmer un renouveau de la ville au temps de l'empereur Julien¹ au iv^e siècle. Les inscriptions de ces trois siècles précisent d'ailleurs les détails de son organisation civile et religieuse ; elles nous rendent ainsi les uns après les autres les Curies, des édiles, des duumvirs, un questeur, un *curator reipublicæ*, des décurions, des Flamines et Flaminiques annuels ou per-

1. A. Ballu, Rapport de 1916-1917, p. 74-77.

pétuels ; elles nous rappellent même, comme dans maintes autres cités de la région, la vénalité de ces diverses charges, et chiffrent leurs « sommes honoraires », qui vont à 4.000 sesterces pour les édiles, à 6.000 sesterces pour les flamines perpétuels, etc.

Pour ce qui est des événements et des personnages notables, ces textes sont fort succincts. C'est à peine si, avant la période chrétienne, on peut citer le lexicographe *Nonius Marcellus*, au titre d'une inscription du iv^e siècle. D'autres noms se lisent sur les pierres de Thubursicum, notamment sur les stèles funéraires ; la nomenclature en serait facile à établir. On peut citer toute une série de *Mustiolus*¹ ; la famille de *L. Æmilius Proculus*, dont un certain nombre de funéraires permettrait de rétablir l'arbre généalogique ; *Rogatus*, *Barigbalis filius*, un indigène, celui-là ; puis *Honorata*, l'épouse du beau *Macrinus*, enlevée à la fleur de l'âge ; *Quintus Julius* et *Quintus Saturninus*, prêtres de Liber, dont le culte était particulièrement suivi dans la région ; *Laeta Rufi filia* et *Fabia Laeta*, prêtresses du même Bacchus romanisé.

Ce n'est qu'à l'époque chrétienne, et non plus d'après les inscriptions, mais d'après ce qu'on a appelé les « dossiers du Donatisme » et dont M. Paul Monceaux a fait une étude si complète², que l'histoire de Thubursicum peut être enfin suivie avec quelques détails. Elle se perd d'ailleurs un peu dans le vaste tableau qu'a tracé du schisme donatiste l'éminent historien ; mais on y re-

1. S. Gsell, *Atlas arch.*, p. 293 et suiv.

2. P. Monceaux, *Le Donatisme*, 1912.

trouve néanmoins ses lignes particulières : une population profondément divisée par les questions de foi, l'opposition entre païens, pratiquants sceptiques des anciens cultes, profondément dilettantes, que seules retiennent dans leur foi les persécutions en somme assez anodines, mais périodiques dont les autorités impériales, sur les ordres de Rome, pourchassent les disciples du Christ dans leurs Basiliques et leurs cimetières, et chrétiens, aussi bien les orthodoxes, rangés avec leurs évêques sous l'obédience du primat de Carthage, que les dissidents rebellés contre ces pasteurs « corrompus » et se proclamant les seuls « purs » ; puis la lutte entre ces dernières dont chacune, à mesure que chancelle davantage le paganisme, s'efforce d'attirer à elle les faveurs du pouvoir impérial ; sans parler de ces controverses indéfinies entre les deux obédiences sur la doctrine et sur la discipline, qui prêtent leur âpreté à l'œuvre de l'ardent Augustin, en particulier, vivent sous sa plume devant nos yeux, et ne s'évoquent nulle part plus intenses que dans les ruines de la ville qui nous en répercute les échos.

Est-ce le fait de son origine indigène, qui put la laisser plus accueillante aux divinités successives de l'Orient et de l'Occident et moins fanatique que d'autres ? Il est certain que la lutte fratricide des donatistes et des catholiques semble s'y être moins accentuée qu'à Thamugadi par exemple, et que, du moins jusqu'à saint Augustin, les adversaires y vécurent en assez bonne intelligence, prenant peut-être plus de divertissement que d'humeur à ces discussions dont le souvenir emplit toute la correspondance du grand évêque ; et l'apôtre

rend justice en ces termes aux donatistes de Thubursicum : « Gens pacifiques, assez conciliants et sincères, « qui condamnaient franchement les attentats des cir-
« concellions ou les fantaisies tyranniques d'*Optatus* de
« Thamugadi¹. »

Ce qui prouve d'ailleurs cette particulière aménité des Thubursicitains, ce sont les conférences qui permirent à saint Augustin de venir en personne à Thuburvicum tenter de ramener dans la voie droite l'évêque *Fortunius* et son troupeau donatiste par une explication en règle, qui semble avoir été sans grand effet, sur toutes leurs divergences de théologie, de morale et de discipline.

Le saint nous a tracé le tableau de ces conférences : Augustin, en voyage, eut d'abord des conversations fortuites avec les chefs laïques du Donatisme à Thubursicum, les *Glorius*, les *Eleusius Felix*, les *Grammaticus*, et des discussions de textes sur la légitimité du schisme donatiste. Mis en goût par ces préliminaires, on convint alors de part et d'autre de reprendre la conversation, et ce fut, quelque temps après, une longue entrevue entre Augustin et *Fortunius*, en présence de nombreux auditeurs malheureusement trop bruyants pour laisser leurs pasteurs argumenter paisiblement, ce qui amena ceux-ci, en désespoir de se convaincre l'un l'autre au milieu d'un tel vacarme, à décider une nouvelle conférence plus solennelle encore et non publique, dans une villa isolée... Ces belles choses se passaient vers 397 ou 398 ; elles eurent alors un retentissement considérable dans l'histoire de l'Eglise d'Afrique, et il est très vraisemblable

1. P. Monceaux, op. cit., p. 185.

qu'elles marquent l'apogée de la prospérité de Thubursicum.

Ce sont, en tout cas, les dernières précisions qui purent parvenir jusqu'à nous sur son passé. La suite des événements n'est sans doute pas très difficile à reconstituer jusqu'à la destruction ; mais rien ne l'appuie plus, et il faudra imaginer la malheureuse ville, prise désormais dans les tourbillons et les calamités qui éprouvèrent depuis lors simultanément toutes les cités numides, et subissant son anonyme part des désastres communs : occupation vandale, conquête par les soldats de Byzance, qui s'y retranchèrent plus fortement peut-être encore que dans d'autres villes, au détriment de ses monuments déjà compromis, et y fondèrent un établissement d'importance et de durée. Comment disparut-elle ? Ici, toute hypothèse un peu précise serait imprudente, car on n'y a retrouvé ni traces d'incendie, comme à Thamugadi, ni preuve des tremblements de terre, qui ont certes eu leur part dans bien des destructions de villes romaines de ces régions ; sans doute, comme les autres, fut-elle à plusieurs reprises pillée, ruinée et restaurée par les Vandales, par les Grecs, par les Berbères avant une destruction définitive qu'on placerait volontiers, faute de certitudes, aux premières heures de l'invasion arabe.

Le sentier qui conduit au *vieux Forum* se dirige ensuite vers la colline opposée, directement au nord et vers le plus grand des deux forts construits par les Byzantins à Thubursicum, celui que les Arabes appellent encore aujourd'hui le *Mers-el-Kebir*, le grand fort. C'est une énorme construction carrée, sans aucun souci d'ar-

chitecture, une sorte de donjon dominant toute la ville, et d'où l'on prend sur elle une très belle vue d'ensemble ; une porte basse y donne accès du côté sud sur un couloir étroit ; des murailles vagues, de profondes citernes, des escaliers tortueux, et l'on accède à la plate-forme inférieure, d'où il faut s'attarder à contempler la ville et son vaste horizon perdu dans la brume.

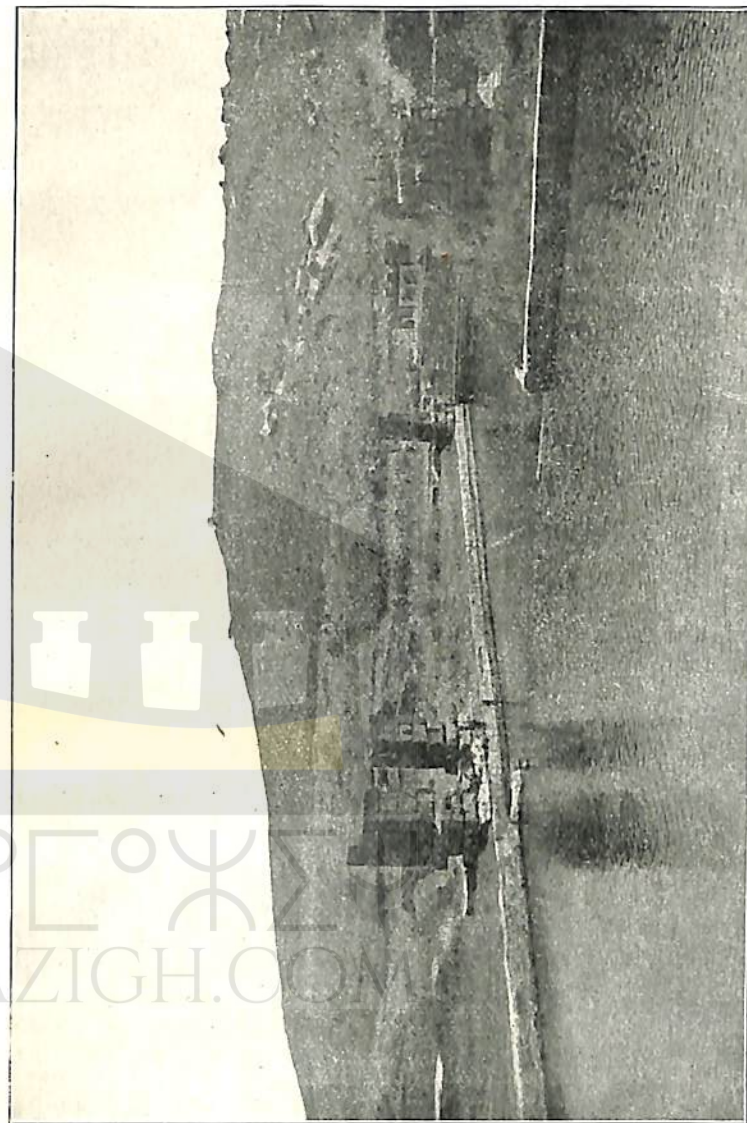
Cinq ou six collines, dont on ignore les noms, gardent encore sous la terre broussailleuse le secret de bien des constructions ; il ne faut pas un effort d'imagination excessif pour reconstituer l'aspect de la ville sur ces pentes aujourd'hui abruptes et nues ; et la configuration de ce terrain accidenté lui prête un tracé pittoresque qui rappellerait dans une certaine mesure celui de Cuicul, mais contraste singulièrement avec la géométrie urbaine d'une Thamugadi par exemple.

Juste au-dessous de ce fort, dans le flanc même de la colline qu'il surmonte, le Théâtre creuse les gradins de sa cavea ; du côté opposé, sur la gauche, la colline la plus rapprochée vers l'ouest découvre les substructions d'un second forum, le *Forum Novum*, avec trois arcades encore debout, et les restes d'un marché où l'on a trouvé en 1921¹ une cour intérieure ornée d'un bassin, entourée d'un portique et terminée en hémicycle.

L'autre fort byzantin, en partie construit sur des thermes et assez mal conservé, domine ce Forum. Et, si l'on revient vers la droite, au delà du Théâtre, les eaux paisibles de deux grands bassins brillent tout à coup au soleil, des verdurees inattendues surgissent de l'aridité des

1. A. Ballu, *Rapport de 1921*, p. 20.

PL. IX



Pl. IX du Gouvernement Général de l'Algérie.

Kremissa. — Les Réservoirs.

FORUMS ET BASILIQUES

ruines, et, au creux d'un petit vallon qui fuit à travers l'immense plaine, un ruisseau serpente : ruisseau qui va rejoindre la Medjerda, l'antique *Bagrada*, le grand cours d'eau tunisien qui naît à quelque distance pour aller se jeter dans la Méditerranée, après des centaines de kilomètres de détours, non loin de Tunis et de Carthage.

Le Théâtre de Khemissa est certainement parmi les Théâtres romains de l'Afrique du Nord l'un de ceux qui laissent la plus forte impression, et il n'est nullement exagéré d'affirmer qu'il soutient la comparaison avec le célèbre Mur d'Orange, s'il n'est pas même à la fois plus complet et plus éloquent.

Cette ruine magnifique se présente en effet dans un état de conservation à peu près sans exemple : scène, orchestre, dégagements, mur de fond, gradins, et jusqu'aux loges ; nulle restauration ; elle a été simplement déblayée et consolidée avec une discrétion exemplaire. Qu'on lui rende par la pensée les éléments d'une décoration à peu près disparue, qu'on replace le plancher de la scène, qu'on garnisse ses gradins, dont dix-huit rangées sont encore intactes, du public hiérarchisé qui s'y entassait aux grands jours, et il ne restera plus qu'à y attendre le spectacle : un de ces spectacles de la décadence, à la fois magnifiques et puérils, tels que nous permettent de les reconstituer les documents du temps, tenant fort de ceux de nos grands music-halls d'aujourd'hui, avec leurs « numéros » de danses, de bateleurs, de phénomènes gymniques et autres, et surtout ces sortes de pantomimes fastueuses et comiques dont l'un des fils du

pays, le célèbre Apulée de Madaure, nous a laissé une description, sans doute un peu romancée mais curieuse à relire ici, dans ses « *Métamorphoses* » :

« Des jeunes filles et des jeunes gens dans toute la fraîcheur de l'adolescence dansaient la pyrrhique des Grecs. Après qu'ils eurent exécuté avec de souples évolutions les figures les plus variées, une trompette annonça la fin du divertissement. Bientôt après, les tentures se replièrent, le rideau se leva et l'on vit la décoration de la scène. Le Théâtre représentait une gigantesque montagne en bois, couverte jusqu'à son sommet de plantes et d'arbres verts. L'art du machiniste y avait fait couler une source, qui jaillissait de ses flancs en onde limpide. Quelques chèvres y brouaient un tendre gazon. »

Dans ce décor défilent successivement, avec de voluptueuses attitudes, toute la mythologie : Minerve, Junon, Mercure, suivis de groupes allégoriques dansant sur des airs de flûtes libyennes, Castor et Pollux, le Trouble et l'Effroi, les Heures, les Amours, les Grâces, Vénus enfin, qui gagnait par ses danses la pomme du beau Pâris : « Alors, du sommet de la montagne, par un conduit invisible, s'élançait une gerbe liquide : c'était du vin dans lequel on avait délayé du safran, qui retombait en pluie odoriférante sur les chèvres paissant alentour ; en sorte que par une curieuse métamorphose, la blancheur de leur toison se trouvait transformée en une belle couleur d'or... Et quand toute la salle eut été embaumée, la montagne de bois s'en-gloutit sous terre par une vaste ouverture... Alors un

« soldat s'avance au milieu de l'orchestre pour demander, sur la requête du peuple, qu'on amène de la prison publique la femme qui avait été condamnée aux bêtes¹... »

On se demande d'ailleurs de quelle manière pouvaient s'équiper de tels spectacles sur des scènes pareilles à celle-ci, dépourvue de dessous, toute en largeur, avec ses 43 mètres, sur une profondeur de 8 seulement, et de plus encombrée par la décoration sculptée du mur sur le fond, qui dresse encore, à plus de 7 mètres de hauteur, ses trois hémicycles percés chacun d'une porte haute, et séparés par des colonnes dont les soubassements sont toujours en place. Dans un cadre aussi classique, on imaginerait plus volontiers quelque tragédie de Sophocle ou d'Euripide, voire de Sénèque, ou à la rigueur les grimaces, encore stylisées, des personnages de Plaute et de Térence que les spectacles bâtards dont le romancier madaurien nous décrit ainsi la magnificence enfantine et corrompue. Force est cependant bien d'admettre cette décadence du goût dramatique — avec tant d'autres — à mesure que les siècles passent, et surtout dans ces régions numides et maurétaniennes où les populations, en majorité d'origine indigène et barbare, devaient d'autant plus se porter à des spectacles d'une richesse et d'un intérêt purement extérieurs et obliger les directeurs de ces Théâtres dont l'orgueilleuse Rome ornait chacune des villes qu'elle fondait, au même titre que d'un Forum et d'un Capitole, à plier tant bien que mal leurs classiques monuments aux exigences d'un

1. Apulée, *Métamorphoses*, livre X.

certain répertoire qui ne pouvait que se corrompre davantage à mesure que s'éloignait la culture gréco-latine.

Des gradins de la Cavea, non seulement les voix sonnent avec une netteté parfaite, et mieux encore de la scène, où leurs timbres se renforcent curieusement, mais on jouit d'un admirable spectacle quand le soleil, tombant droit sur les trois hémicycles du mur de fond, souligne les détails de l'édifice et en accuse le rythme puissant. Juste en face, par delà le mur, les lointains étagent leurs ondulations dorées, cependant que, sur les dalles de l'orchestre, quelques visiteurs, évoquant une scène des *Choéphores* ou de l'*Alceste*, s'attardent à goûter la forte splendeur de ce monument incomparable et trop peu connu.

Mais ce n'est pas encore la fin des surprises. À peine sorti du Théâtre, le visiteur se trouve en présence de ces deux pièces d'eau qu'il entrevoyait du fort byzantin ; et c'est un spectacle tout à fait prenant, sur ces hauts plateaux, et dans la désolation de ces ruines, que de voir surgir tout à coup ces vastes surfaces d'eau vive, à peine ridée par la brise, où se reflètent si paisiblement le bleu du ciel, la pierre dorée des quais, les vestiges de constructions qui çà et là se dressent encore sur leurs rives, sans parler des visiteurs attirés par leur transparente fraîcheur.

La plus petite est rectangulaire ; creusée au pied d'une colline, elle était commandée sur toute sa largeur, quoique sensiblement de biais, par un grand Temple de Neptune, orné d'une fort belle statue de ce dieu des

Sources, dégagée en 1915¹. Les hautes colonnes du temple dominaient un escalier de onze marches descendant au mur de quai ; tout auprès, du côté sud, ouvraient sur un portique deux chambres d'eau symétriques, séparées par un mur de pierre que terminait un gros pilastre et ornées chacune en leur fond par une niche en abside, destinée à recevoir une statue et certainement autrefois couvertes de riches enduits dont les vestiges accusent encore un certain raffinement.

Là se trouvent les sources qui, silencieusement, comme il y a quinze siècles, bouillonnent sur le fond des deux moitiés de ce nymphée², roulent à travers les débris dont elles sont encombrées, et gagnent en murmurant la pièce d'eau dont la surface polie se ride à peine sur leur parcours. Puis, par une sorte de digue faite de neuf gradins étagés au milieu desquels une vanne les retient ou les active, les eaux descendent dans la seconde pièce d'eau, en contre-bas ; celle-ci, beaucoup plus large, se termine par un vaste bassin en demi-cercle outrepassé, entre des quais moulurés intacts, au milieu desquels une seconde vanne livre passage au trop-plein des eaux, qui s'échappe joyeusement vers le lit d'un ruisseau, entre des arbres, dans la plaine ; cet humble ruisseau grossit bientôt le *Bagrada*, le plus important des fleuves de l'Afrique du Nord ; et le charmant ensemble, constitué par le nymphée, les bassins, les

1. A. Ballu, *Rapport de 1919*, p. 68 et S. Gsell et Ch.-A. Joly, *Mdaourouch 1922*, p. 133.

2. M. Gsell ne croit pas que la source ait été au I^{er} siècle, dans ces chambres, mais accorde qu'elle y jaillissait avant les fouilles (S. Gsell et Joly, *Khamissa 1914*, p. 90.)

portiques et le Temple a été édifié, probablement sous Trajan¹, autour de l'humble source, à la Nymphé de ses Fontaines et au Génie du fleuve.

Il fallait l'âme romaine, si naturellement portée à la solennité des vastes ensembles décoratifs où s'affirmait partout la force et la solidité de son occupation, pour s'annexer d'une manière aussi solennelle la nature elle-même et demander à cette source l'hommage de ses Divinités à la gloire et à la puissance des Conquêteurs !

Rien d'analogue ne se retrouve d'ailleurs nulle part dans toute l'Afrique du Nord ; nulle cité ne partageait avec Thubursicum le privilège de ces deux coupes toujours pleines de l'onde la plus pure, toujours fraîche aux lèvres de la ville altérée qui la retient ainsi longuement avant de lui permettre de suivre sa destinée fertilisatrice à travers les moissons de la Numidie et de la Proconsulaire jusqu'à l'estuaire limoneux où la Méditerranée l'engloutira sous les murs de Carthage.

Et il faut rendre également justice à l'auteur des fouilles de Khemissa, M. Ch.-A. Joly, dont l'archéologie déplore depuis de si longues années la regrettable défection, et qui n'a sans doute jamais eu de plus heureuse inspiration que le jour où l'idée lui vint de remettre en eau les bassins de l'*Aïn el Youdi*, depuis longtemps disjointes et comblées, et de rendre à la source, qui se glissait alors honteusement à travers les ruines, le cadre dont l'avaient jadis entourée les architectes de Rome ; les restes de la ville numide y ont retrouvé du coup une

1. S. Gsell et Ch.-A. Joly, *op. cit.* p. 97.

vie sans exemple, et il semble que, au bord de ces eaux vives et chantantes, du coup ressuscitée, elle reprenne son animation d'autrefois pour mieux écouter la chanson millénaire de ses belles fontaines !

Le long du bassin rectangulaire, en face du Nymphée, et de la même largeur que le bassin¹, une vaste place dallée s'entourait d'un portique continu dont les deux extrémités subsistent au bord même de l'eau ; ce devait être un emplacement de jeux athlétiques, qui, avec le bassin lui-même, constituait un cadre parfaitement adapté aux grandes manifestations sportives que les populations nord-africaines ont toujours recherchées. Soit que, aux grands jours, la foule des gens de Thubursicum et des villes de la région, Madaure et Thagaste en particulier, entassée sur les marches du Temple de Neptune, sur les bords des deux pièces d'eau et jusque sur les gradins étagés qui les séparent l'un de l'autre, applaudisse aux naumachies longtemps à l'avance préparées, luttes d'embarcations, courses de nageurs, peut-être même joutes à la lance comme aujourd'hui encore sur certains de nos fleuves ; soit que, entre temps, la foule des curieux envahisse la ville et y promène d'une place à l'autre, dans les auberges et dans les Thermes publics, l'animation bruyante des fêtes attendues ; soit que, le lendemain peut-être, les curieux s'entassent sous les portiques du stade, pour suivre sur la place embrasée de soleil les jeux d'usage, courses à pied, exercices équestres, évolutions d'athlètes, dont les applaudissements soulignent et séparent les temps et les reprises,

1. S. Gsell et Ch.-A. Joly, *op. cit.* p. 9

c'est un spectacle haut en couleur qui s'évoque de lui-même dans ces ruines.

Il n'est pas jusqu'à la chute du jour sur la ville déserte et silencieuse qui n'évoque à l'imagination les soirs de ces jours de fêtes, quand la nuit jetait sur la cité bourdonnante son voile de fraîcheur et de paix, et que de toutes parts s'allumaient les lumières des festins où la foule se groupait avec nonchalance ; peu à peu les rues et les portiques se vidaient et se recueillaient ; à peine si l'on pouvait entendre l'écho assourdi des propos de tables dans les *triclinia* où les esclaves versaient les vins épais ; les fleurs agonisaient aux guirlandes qui paraient encore le fronton des temples, et, tout au loin, dans le fond de la plaine numide, où montait le léger brouillard du Bagrada, les collines mouraient dans les violets pâles et veloutés du dernier rayon de soleil...

L'étape suivante, par Sedrata, suit une route sinueuse, à travers des plateaux dénudés aux horizons constamment étendus, où le regard peut errer sur d'immenses espaces sans arbres, où les plans s'estompent et se perdent dans la lumière, où les douars se cachent aux replis du terrain, où les relais se jalonnent de fermes, d'« henchirs » installés aux mêmes lieux sans nul doute que les « villas » romaines, rappelées par des ruines où l'on doit voir les témoins de la fertilité de ces régions qui firent partie du « grenier de Rome », et dont les noms arabes sonnent successivement aux oreilles, *Henchir el Aria*, *Henchir ben Dib*, *Henchir el Guessal*, etc.

A Dréa, où l'on rejoint la voie ferrée qui monte de

Souk-Ahras à Tébessa, deux lieues encore séparent des ruines de Madaure, plus rapprochées d'ailleurs de la gare de Mdaourouch ; mais ce n'est qu'un jeu pour les voitures, qu'une dernière escalade a bientôt amenées à la limite de la vieille cité, largement étalée sur les pentes d'une colline ; et l'on ne sait de quel côté aborder cette Madaure, dont le premier aspect semble moins pittoresque que celui de Thubursicum, faute des verdurees qui en faisaient le premier charme et du cadre de montagnes qui l'entourent si harmonieusement.

La masse énorme du fort dont les Byzantins ont couronné le sommet de la colline attire naturellement d'abord le regard, mais ne laisse guère soupçonner la surprise, d'ailleurs relativement récente — car les découvertes les plus importantes, dues à M. Joly, datent de 1918 — qui attend le visiteur lorsque, montant par le grand *Cardo* qui longeait de vastes Thermes, et tournant à droite au premier carrefour dallé, il aborde le Forum, quelques centaines de mètres plus loin, par une porte à laquelle accède un escalier de cinq marches¹. On se trouve, là, dans l'axe même du fort, dont l'énorme porte en avant-corps, avec sa lourde arcade plein cintre encore traversée d'un bandeau de pierre, et la longue voûte d'accès ouvrent en face de vous sur le lointain éclat de l'intérieur ensoleillé. Et, du premier regard, on comprend : sans rien détruire du Forum, dont les dalles et les portiques furent respectés, les Byzantins ont assis respectueusement la masse de leur édifice militaire sur la place romaine ; et la moitié environ de

1. A. Ballu, *Rapport de 1917*.

celle-ci demeure en dehors de l'énorme muraille, qui vient longer extérieurement, à droite, le portique du Forum, tandis que, sur la gauche, l'aile du fort se développe librement à l'extérieur.

On retrouve ainsi les quatre angles du portique romain, dont trois restaient en dehors de l'enceinte, ceux du S.-O., du S.-E. et celui du N.-E., tandis que celui du N.-O., encore marqué de son fût de colonne en place et respecté par les siècles, se trouvait à l'intérieur.

Disposition jusqu'à présent unique, et qui montre sous un jour absolument nouveau les conditions de la conquête et de l'établissement des Byzantins dans cette région de la Numidie. Ce n'est pas la conquête brutale, l'édification hâtive, à même les décombres d'une ville saccagée, d'une forteresse qu'il faut finir vite et à tout prix, c'est l'établissement réfléchi, le plan médité, la construction soignée, un parti pris de durée, l'adaptation du conquérant sûr de lui, qui s'installe sans abîmer, qui même, ayant posé sur l'*area* de ce joli Forum son puissant édifice, met tout son soin à effacer les traces de sa violence, et replace minutieusement les dallages qu'il lui a fallu enlever, comme si, forcé de couper en deux la place vénérable, il avait cherché à pallier lui-même cette fâcheuse nécessité en mariant de son mieux l'œuvre soignée de sa forteresse au cadre de l'édifice qu'elle a envahi. Et, tel quel, cet ensemble architectural excite l'admiration.

Et comment ne pas saluer avec émotion l'étonnante relique de ce Forum enfin retrouvé, où surgissent devant nous tant de personnages non plus hypothétiques

et anonymes, comme dans les autres villes ressuscitées de notre Afrique du Nord, mais bien réels, historiques et vivants ? N'est-ce pas, cette fois, l'âme de ces temps qui s'évoque dans une réalité puissante, et ne s'émerveillera-t-on pas de visiter un Forum tel que celui-ci, guidé par Apulée, qui y vécut et y eut sa statue, par saint Augustin lui-même, dont l'adolescence a plus d'une fois rêvé sous ces portiques qu'il nous a décrits, et qui, grand évêque, a dû y développer plus tard l'ardeur et l'onction de son prosélytisme!... Histoire, littérature, piété, ne se donnent-elles pas rendez-vous sur cette *area* frais exhumée, pour saisir au cœur le touriste pèlerin que sa bonne étoile conduisit en ces lieux de légitime célébrité, et lui faire jeter le cri de Chateaubriand devant le Forum de la Ville éternelle : « Cette vie recommencée en silence dans les ténèbres, autour des tombeaux, a l'air de la vie et de la promenade des ombres qui descendent à l'Erèbe aux approches du jour !¹ »

Descendant les cinq marches de l'entrée sud, on pénètre sous le portique dont la place, comme de coutume, était encadrée sur ses quatre côtés. Les bases des colonnes sont pour la plupart en place, un fût de marbre se dresse encore près de l'angle sud-ouest, et les chapiteaux corinthiens épars, d'un assez bon travail, attestent le soin avec lequel l'édifice avait été construit. Suivant le côté ouest du portique, afin de mesurer du pas la grandeur véritable de la place, on arrive au pied de l'avant-corps formidable qui donnait accès à l'intérieur du fort de Solomon, et l'on y pénètre par une double

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, III, xiv, p. 223.

porte en plein cintre et un obscur couloir de 9 mètres, que défendaient en outre deux portes intérieures¹. Puis, dans la vaste enceinte, on suit encore le portique jusqu'à son angle nord-ouest que marque nettement le fût brisé à mi-hauteur d'une colonne demeurée sur sa base et respectée par les hommes et les siècles. C'est un quart peut-être du Forum qui subsiste ainsi dans cette cour intérieure beaucoup plus vaste.

L'*area* garde sur toute la surface de son quadrilatère, comme d'ailleurs le portique lui-même, son dallage presque partout intact. Et le passé s'y révèle d'une manière singulièrement directe : devant le fort, dans le dallage même, en lettres de 17 centimètres de haut, sur toute la largeur de la place, une inscription a subsisté, gravée en creux et jadis inscristée d'un métal, plomb ou bronze, dont les tenons percent chaque lettre de deux trous. Il en manque malheureusement une partie, mais on y lit tout de même sans trop de difficultés qu'un personnage du nom d'Aurelius² a reconstruit à ses frais et dédié le Forum avec son portique, moyennant 200.000 sesterces³. Non loin de là, sur les dalles, se retrouvent une série de bases, qui sont celles de monuments honorifiques et religieux élevés à la mémoire ou à l'honneur des personnages importants, généreux ou célèbres de Madaure, ou des Divinités qui s'y virent jusqu'aux derniers temps de l'empire vénérées et célébrées, pour la plus grande indignation de l'évêque Augustin⁴. En voici

1. Ballu, *Rapport*, 1917, p. 41.

2. S. Gsell et Ch.-A. Joly, *Mdaourouch*, 1922, p. 58

3. Ballu, *loc. cit.*, p. 40.

4. P. Monceaux, *op. cit.* III, p. 442.

deux, de dimensions assez petites, à quelques mètres au pied de la façade sud du fort. Une autre, de dimensions plus importantes, se retrouve juste en face de la porte byzantine, et deux encore presque aussi grandes, dans l'angle est à l'intérieur de la forteresse, c'est-à-dire dans la partie sud-est du Forum.

Quelles statues elles portaient, quelles dédicaces, il n'est guère possible de le préciser. Mais les éléments ne manquent pas pour le conjecturer, et l'imagination aura bien quelque droit à faire le reste. Les inscriptions d'abord nous donnent une série de noms : les empereurs *Septime Sévère*, *Caracalla*, et *Julia Domna*¹, l'empereur *Hadrien*², *Gratien*³; puis la série des Divinités : *Vénus*⁴, *Mercur*⁵, la *Foi publique*⁶, dont la dédicace au pied de la muraille byzantine, dans un cartouche, frappe les yeux du visiteur dès son arrivée. Et surtout, protecteur de la Cité, le *Génie de la Colonie*⁷ invoqué à plusieurs reprises. Tout cela, d'ailleurs, n'a rien de spécial à notre ville et se retrouve à peu près partout. Mais voici qui va individualiser la ruine, et la faire entrer dans l'histoire : deux fragments d'inscriptions trouvés l'un en 1917 au sud-ouest du fort byzantin, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat du Forum, l'autre en 1918 au nord-est du Forum, dont il provenait à peu près sûrement, portaient dédicace d'une statue par les citoyens

1. Ballu, *loc. cit.*, p. 51.

2. *Ibid.*, p. 57.

3. *Ibid.*, p. 53.

4. Ballu, *loc. cit.*, p. 54.

5. *Ibid.*, p. 59.

6. *Ibid.*, p. 51.

7. *Ibid.*, p. 59.

de Madaure (*Cives [Ma]daurenses*) au « Philosophe platonicien » (*[Phi]losopho [pla]tonico*), ornement de leur ville (*ornamento suo*). Ce philosophe platonicien n'est rien moins que le célèbre Apulée lui-même, tel qu'il s'est qualifié et que ses concitoyens, fiers de sa grande renommée, le désignaient¹, ce qui permet de restituer sur notre Forum la statue du romancier-philosophe-magicien dont les gens de Madaure s'enorgueillirent si légitimement. Ainsi se vérifie l'hypothèse si naturelle et si poétique de M. Louis Bertrand². Où se trouvaient d'autre part les statues dont l'évêque d'Hippone fait mention dans ses lettres, et qu'après lui son dernier hagiographe nous décrivait il y a seize ans ? Sur laquelle des bases anonymes rétablir le Mars nu, le Mars armé³ (*Unum Martem nudum, alterum armatum*) et cette statue d'homme dressée en face d'eux, trois doigts tendus en avant, pour conjurer le péril que suspendait sur la ville, aux yeux de l'évêque, la double présence de cette néfaste (*infestissimum*) divinité païenne ? Aucune trouvaille épigraphique n'est encore venue appuyer le témoignage des textes, mais, dans le cadre éloquent de la résurrection à laquelle on assiste ici, pareille lacune est vite comblée ; sur le côté nord ou sur le côté sud du portique, vers le centre de l'*area*, qu'importe ? Sur ces dalles, polies par tant de générations, ont passé, se sont arrêtés, reposés à l'ombre des portiques, au pied des statues votives, ont échangé les propos graves de la philosophie

1. Cf. J. Carcopino, dans le *Bulletin arch. du Comité*, 1918, p. xiii, et Gsell, *Bull.* de février 1919, p. xi.

2. L. Bertrand, *Saint Augustin*, 1913, p. 45.

3. Saint Augustin, *Lettre 17 au grammairien Maxime de Madaure*.

ou de la théologie, ont poussé les cris joyeux des jours de fête ou de triomphe, et le brillant rhéteur madaurien, d'abord étudiant, puis maître, puis lentement revêtu de la gloire sans cesse accrue d'une réputation méditerranéenne, et le jeune étudiant de Thagaste, encore semi-païen, aux mois brefs où il cueillait à l'université de Madaure le fruit des Lettres profanes, et forgeait les armes de dialectique et de rhétorique avec lesquelles l'ardeur de sa piété allait faire peu d'années après si magnifiquement triompher la foi catholique ! Ici cent fois opéra le charme de la parole fleurie, si chère aux Africains, dans le cadre aimable de cette place, sur un auditoire d'étudiants en belles-lettres et de riches oisifs... Et, après tant de siècles, le charme africain opère encore sur les visiteurs, et nul d'entre eux ne songe à s'en défendre...

Le Forum est aujourd'hui complètement déblayé ; au pied du bastion S.-O. du fort, et dans la partie plus au sud, son portique est libre, et ce n'est pas le coin le moins éloquent de la ruine, car on y retrouve, du premier coup d'œil, trois des édifices qui encadraient jadis normalement les places centrales de nos villes romaines : au milieu, précédant un large escalier de sept marches, le *Pronaos* d'un petit Temple dont la *Cella* se terminait au fond par une niche unique dont on discerne encore l'emplacement. N'était-ce pas le Capitole ? L'hypothèse est combattue par M. S. Gsell¹. A gauche de ce Temple, de mêmes dimensions, ouvrant sur quatre colonnes dont les bases s'alignent sensiblement au droit du portique,

1. S. Gsell et Ch.-A. Joly, *Mdaourouch*, 1922, p. 66.

et présentant une sorte d'abside carrée surélevée d'une marche formant une tribune sur toute la largeur, la *Curie*, encore garnie de ses dalles d'onix et portant les traces d'un riche placage translucide de cette même pierre, comme dans certaines salles des grands Thermes de Cherchell; elle semble avoir communiqué directement avec le Temple contigu. A droite, d'une disposition plus étroite et d'une signification plus incertaine encore, un autre édifice plus petit, au vestibule dallé du même onix, pouvait être un petit Temple, auquel s'adossait la rue qui accédait au grand *Cardo* vers le Forum, d'ouest en est, jusqu'aux cinq marches de sa porte sud. Nous devons être ici au centre religieux de la païenne Madaure, et n'est-ce pas le lieu de relire cette lettre 17° de l'évêque Augustin au Madaurien Maxime, où le saint pontife évoque, ainsi qu'on est d'ailleurs amené à le faire dans les ruines de la plupart de nos Cités de l'Afrique ancienne, les fêtes et les cérémonies des multiples divinités, pour les vitupérer d'ailleurs comme de criminelles orgies et en faire honte aux graves magistrats, décurions et primates, qui ne craignaient guère, semble-t-il, en plein iv° siècle, d'y célébrer de tels dieux, ou, pis encore, d'y feindre, dans le délire de rites bachiques, une menteuse piété¹ ?...

Revenant à l'intérieur du fort de Solomon, et, cette fois, dépassant le portique du Forum de quelques pas, nouvelle révélation, et combien charmante ! Complètement déblayé, d'une conservation parfaite, scène, orchestre, gradins, tribunes, vomitoires, c'est, frais

1. L. Bertrand, *Saint Augustin*, p. 68. *Saint Augustin, Epist., 17, 4.*

PL. X

FORUMS ET BASILIQUES



Madaure. — Intérieur du Théâtre.

Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

exhumé, en quelque sorte tout neuf, le théâtre de Madaure, absolument contigu, comme dans plusieurs de nos villes, au Forum lui-même, contre lequel s'adossait son mur de fond. Du coup s'explique l'anomalie qui avait à plusieurs reprises frappé les archéologues lorsqu'ils relevaient le plan du fort de Solomon : ils ne parvenaient pas à s'expliquer la disposition bizarre de la façade nord de cette forteresse, si soigneusement construite par ailleurs sur sa façade principale, avec son puissant avant-corps central et ses deux bastions d'angle, et de l'autre côté présentant une sorte d'hémicycle de basse époque accolé à une partie droite, et qui n'était même pas dans l'axe de l'édifice ! On supposait une destruction partielle de la façade sud, suivie d'une reconstruction grossière sur un plan barbare¹. La vérité apparaît aujourd'hui très différente, et toute à l'honneur des Byzantins, dont l'évidente préoccupation, lorsque, pour des raisons d'ordre local ou militaire qui nous échappent, ils décidèrent d'asseoir l'instrument de leur domination définitive au cœur même de la ville, fut de sauvegarder tout ce qui pouvait l'être des édifices qu'ils englobaient, et qui, tout en utilisant, pour achever l'enceinte de leur fort, le gros mur extérieur de la cavea du théâtre, s'efforcèrent de n'abîmer en rien le théâtre lui-même, et nous l'ont transmis dans un si bel état de conservation !

Escaladons, comme firent plus d'une fois, après les contemporains d'Apulée le jeune Augustinus et ses disciples, les gradins de ce théâtre, et montons jusqu'aux degrés supérieurs ; là, des restes de murailles grossières

¹ Ballu, *Rapport de 1917*, p. 38.

montrent que les Grecs de Solomon remontèrent un peu la maçonnerie romaine pour les besoins de leur défense ; comme de leur temps, comme du temps des Romains, le regard porte alternativement sur la scène et l'orchestre et sur la partie nord de la ville, du côté des Thermes. Puis, attirés par les cris des acteurs tragiques ou le discours redondant de quelque orateur municipal discourant devant les autorités, et que fêtent, acclament ou conspuent les auditeurs entassés autour de l'orchestre où les togas mettent la gaieté de leurs bordures pourpres, imaginons un instant la vie de ce bel édifice : il parle de lui-même, d'ailleurs ; la scène y est en place, dépourvue seulement de son plancher, avec ses moulures et les marches de son double escalier ; le mur de fond y a conservé, jusqu'à plusieurs mètres de hauteur, avec les bases des colonnes qui les décoraient, ses trois « portes », qu'on dirait, à la teinte cuivrée de ses assises de pierre craquelées, avoir subi l'outrage de quelque incendie ; à droite et à gauche, on restitue sans difficultés les tribunes qui surmontaient les entrées latérales de l'orchestre, dont le dallage brille au soleil, admirablement conservé ; et, tout autour, coupés par le vomitoire central, que ferme aujourd'hui à l'extérieur la muraille byzantine, les gradins se superposent en huit rangées, presque intégralement conservées, avec leurs arêtes vives, et les trois rangées inférieures, plus larges et moins hautes, où s'installaient aux places d'honneurs ces décurions et ces primates qui composaient le « Splendidissimus Ordo » de Madaure.

Et c'est un ensemble charmant de vestiges, encombré

de chapiteaux, de fûts de colonnes, de moulures, de bases et d'inscriptions plus ou moins complètes dont le rapide examen va forcer davantage encore l'éloquence : car voici, tout de suite, sur l'épaisseur de larges dalles d'entablement qui devaient former une série complète au sommet du mur de scène dont elles suivaient le profil, les restes d'une grande inscription dont la parfaite gravure semble d'hier, tant elle a conservé dans leur nouveauté le vif de ses arêtes et le grain de sa matière : c'est, en lettres de 16 centimètres de hauteur, et sur divers fragments, d'abord un nom : *M. Gabinius Sabinus*, puis un prix : 375.000 (sesterces), et l'indication qui éclaire ce prix : *Perfecit* (acheva)¹. Nul besoin d'une science épigraphique approfondie pour comprendre le sens d'une pareille inscription, visible de tout l'orchestre de ce joli théâtre : l'achèvement en est dû à la générosité de ce riche Gabinius qui consacra la forte somme à l'ornementation du théâtre de Madaure, et, sans plus de modestie que certains de ses contemporains dans d'autres villes (les *Cosinius* à Cuicul par exemple²) immortalisa ses libéralités. Le personnage tenait à bien marquer de son empreinte le monument dont il gratifiait ses concitoyens, et se préoccupait avant tout de sa gloire : on retrouve sur la scène, d'ailleurs en désordre, et sûrement pas aux emplacements qu'elles y occupèrent, les bases dédicacées d'une série de statues élevées par lui à tous les membres de sa famille ; les statues elles-mêmes nous manquent,

1. Gsell, *Bull. arch. du Comité des travaux historiques*, février 1919, p. XIII.

2. Cf. R. Cagnat, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1915, p. 316.

et sans doute ne les retrouvera-t-on pas, fût-ce dans les débris assez abîmés qu'ont rendus jusqu'ici les fouilles : quelques torsos drapés, et des fragments d'assez basse époque ; et on les regrette d'autant plus qu'elles devaient constituer un ensemble de famille assez touchant : voici en effet le grand-père (avus), *C. Gabinius Fortunatus*, le père et la mère, *M. Gabinius Sabinus*, notre fastueux donateur lui-même, et son épouse *Secundia Victoria*, ses cousins, le frère et la sœur, enfants d'une tante paternelle (amitæ filius et filia), *M. Cornelius Fronto Gabinianus*, et *Cornelia Gabinilla*, et son propre neveu (nepos), *M. Flavius Fortunatus Gabinianus* : six personnages qui, par la libéralité du plus riche d'entre eux, présidèrent sans doute plusieurs siècles, en effigie, aux divertissements des Madauriens, et dont le nom ressuscite aujourd'hui !...

Quel malheur seulement que les fouilles n'aient livré aucune autre précision sur ces *Gabinius*, qui ont assurément dû tenir aux plus beaux temps de Madaure une place prépondérante dans la Cité, et n'aient pas encore donné leur maison ! Les centaines d'hectares vierges encore qui dorment au soleil, près de là, gardent ce secret. En attendant, il n'est pas interdit, parcourant les deux ou trois maisons particulières jusqu'ici déblayées, de rattacher provisoirement à l'une ou à l'autre la pensée de ces fastueux *Gabinius*, dont la demeure devait attirer l'admiration et susciter l'envie de leurs concitoyens.

Voici, dans le *Cardo* qui accédait au Forum par la porte sud, et à une centaine de mètres de cette porte, élevée sur trois marches qui lui donnent un faux air

de temple, la « maison du Magistrat ». Nulle inscription n'a permis de l'identifier, mais une statue de magistrat, retrouvée dans son vestibule, et depuis transportée à Guelma, permet de la désigner. Somptueuse, mais assez petite, la maison n'attire la curiosité que par les restes de son atrium, élevé sur une citerne encore munie d'une sorte de cuve supérieure ornée de mosaïques et d'un puits profond, et les dimensions relativement vastes de son tablinum. A une centaine de mètres plus vers l'ouest, une autre maison moins riche que la précédente a été probablement remaniée, car une partie de ses murailles sont d'assez basse époque ; elle ouvre sur la rue, encombrée aujourd'hui de fûts de colonnes provenant de son atrium, un vestibule assez grand, qui accède à l'atrium par une porte étroite ; le tablinum est derrière, et, à part deux petites salles à droite de l'atrium, le reste n'a pas été déblayé.

Plus fastueuse, plus expressive aussi est la maison complètement dégagée que l'on visite immédiatement au sud des Grands Thermes. Celle-là, jadis ornée partout de mosaïques monumentales dont il subsiste des vestiges dans nombre de pièces, se présente de la façon la plus heureuse, et la clarté de son plan en fait comprendre du premier coup les dispositions, avec l'atrium central et le tablinum reliés par deux grands vestibules aux deux rues entre lesquelles elle était construite, la double série de pièces latérales et les dépendances qui ouvraient sur les pièces de réception ; ici encore, des citernes sous le tablinum assuraient des réserves d'eau ; un bassin orné encore d'une partie de mosaïque repré-

sentant des poissons et des enfants devait offrir des eaux jaillissantes aux heures chaudes ; et, au nord, il semble qu'il y ait eu en outre une vaste piscine, avec peut-être une organisation de Thermes privés. Cette demeure était l'une des plus belles de la ville, avec ses 700 mètres carrés de constructions, et, jusqu'à nouvel ordre, c'est là que l'on peut se divertir à placer, faute de tout indice épigraphique, la demeure des *Gabinus*, à l'ombre de laquelle a été retrouvé un petit sanctuaire de Mercure avec une statue du dieu, jadis peinte, qui fait aujourd'hui l'ornement du Musée de Guelma.

Non loin de là se trouvent les deux seuls établissements de Thermes publics qu'on ait jusqu'ici retrouvés à Madaure ; M. Gsell, sur les documents épigraphiques, suppose qu'il devait s'agir de deux édifices, dont l'un servait en hiver et l'autre en été¹. Ils sont, l'un comme l'autre, fort bien construits et d'un vif intérêt ; leur distribution intérieure est au surplus tout à fait classique ; les thermes d'été, plus vastes, offrent cependant, outre leurs nombreuses dépendances, vestiaires, salles de promenade et de repos, salles de natation avec piscines, etc., d'importantes latrines un peu analogues à celles qu'on admire à Tingad : en hémicycle, abritées sous un portique semi-circulaire de six colonnes et de deux pilastres, on y retrouve les sièges de pierre symétriques au-dessus d'un courant d'eau sans cesse renouvelée, disposés autour d'un espace également semi-circulaire au fond duquel chantait l'eau jaillissante d'une fontaine aux ablutions. Nous n'avons pas l'équivalent

1. S. Gsell et Ch.-A. Joly, *Mdaourouch*, p. 106.

hygiénique de pareilles commodités, et les architectes de nos régions du Midi pourraient encore demander des leçons aux civilisations antiques.

C'est à travers champs, parmi les blés verts qui lèvent entre les pierres sur les débris de ce qui fut Madaure, qu'on gagne vers le nord les restes, déjà fouillés depuis plusieurs années (1913-1914) de la Basilique chrétienne, curieux d'y retrouver le souvenir du saint évêque Augustin, dont la jeunesse, préoccupée de belles-lettres païennes et de distractions profanes, ne dut pas beaucoup en fréquenter le parvis, mais qui, plus tard, ne put manquer d'y revenir au cours de ses voyages apostoliques.

La ruine est fort abîmée, et ce qu'il en reste paraît d'assez basse époque, et de construction bien grossière ; s'agit-il de la Basilique que mentionne l'éloquent fils de Thagaste (lettre 232, 2) ? Et les fouilles ultérieures ne livreront-elles pas quelque autre édifice qui répondrait mieux à l'idée qu'on peut avoir d'une église du IV^e siècle dans une ville de l'importance de celle-ci ? Mais, d'une part, nous savons que Madaure, cité d'intellectuels, résista longtemps à l'apostolat chrétien, et par conséquent ne dut pas offrir de grandes ressources pour l'édification de sa première église ; et, d'autre part, la ruine elle-même a parlé et, en présence des inscriptions qu'on y a trouvées, on ne peut guère hésiter : cette pauvre basilique, fruste et ruinée, construite jadis avec des matériaux de réemploi empruntés à quelque cimetière du voisinage, loin du centre de la ville, et où l'on a exhumé toute une série de stèle funéraires païennes

aujourd'hui relevées côte à côte dans le bas-côté gauche de l'édifice, cette ruine défoncée, demi-enterrée dans un champ, date du temps d'Augustin ; et la pauvreté de ses trois nefs sans dallage, précédées d'un petit porche qui accédait à l'intérieur par deux escaliers grossiers, la simplicité de son abside carrée où la trace de l'autel même a disparu, rendent témoignage des premiers enthousiasmes chrétiens dans la ville des rhéteurs et des mages numides¹. Elle nous livre les noms de quelques-uns de ses prêtres, de ses fidèles, et, qui sait ? des saints qui y confessèrent leur foi devant la communauté : on y a retrouvé en effet toute une série d'épithètes : l'évêque *Placentinus* qui assista à la conférence de Carthage en 411, mort à quatre-vingt-six ans², des prêtres, *Peregrinus* (inscription dans la basilique, bas-côté de droite), *Donatianus* et *Liberatus*, exilés à Madaure pour leur foi catholique au temps des Vandales, des fidèles, *Asterius*, *Flavius Petronianus*, *Julius Donatus*, *Emilianus*, des femmes, *Fortunata*, *Julia Afrodite*, morte à dix-huit ans, et cette *Mauricia Galla* dont l'épithète, d'un si belle gravure, s'étale au plein milieu de la grande nef ; enfin, pour clore l'incomplète énumération, ces *Corpora sanctorum* dont une moitié d'inscription rappelle l'existence, en nous livrant en même temps le nom de *Lepidianus* qui fut lui aussi évêque de Madaure³.

Pas une tombe n'a d'ailleurs été retrouvée dans la basilique même, et ces diverses inscriptions doivent pro-

1. Cf. Gsell, *La Basilique chrétienne de Mdaourouch*, dans le *Bull. du Comité*, 1915, p. 222.

2. P. Monceaux, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1915.

3. E. Albertini, *Bull. de la Société des Antiquaires*, 1927.

venir du cimetière voisin. Elles prêtent cependant à cette vénérable église primitive un accent d'historique piété, auquel on ne saurait demeurer insensible, pour ce qu'elle évoque de souvenirs augustiniens et pour ce qu'elle promet de surprises évocatrices aux recherches de l'avenir.

Tel se présente aujourd'hui ce qui reste de la ville universitaire dont l'activité intellectuelle s'est poursuivie au moins pendant deux siècles, et dont Apulée, contemporain d'Hadrien, comme le grand évêque du iv^e siècle, ne nous ont parlé qu'avec force épithètes laudatives..

Aussi ancienne que Thubursicum, et comme elle en pleine prospérité aux temps de l'indépendance numide, Madaure nous offre, encore plus que sa voisine, l'aspect d'une ville demeurée plus nettement païenne et plus romanisée ; on doit en croire d'ailleurs tout à la fois Apulée et Augustin quand, à deux siècles d'intervalle, ils insistent sur son caractère romain, dont le romancier gréco-africain se montre très fier¹ et sur son obstination dans le paganisme, qui tint encore victorieusement au iv^e siècle contre le prosélytisme des évêques² et contre l'exemple des cités voisines, Cirta, Thamagadi, Thagaste, Theveste, dont les églises étaient florissantes.

Apulée nous donne sur ses origines des précisions dans l'*Apologie* : « Non pourtant que j'aie jamais eu la pensée de rougir de mon pays, dût-il appartenir encore à la domination de Syphax ; mais on sait que, quand ce prince fut vaincu, le peuple romain fit présent de

1. Apulée, *Apologie*.

2. Saint Augustin, *Epist.* 232,2.

« notre province au roi Massinissa. Plus tard, une émigration de vétérans la repeupla, et elle devint une colonie des plus florissantes. »

Ce qu'elle était à cette époque, sous les Antonins, Apulée le rappelle : ville florissante, *splendidissima colonia*, écrit-il non sans fierté en songeant que son propre père y fut *duumvir, cunctis honoribus perfunctus*, Madaure fut et demeura longtemps une ville d'université, un de ces centres provinciaux où les étudiants, rhéteurs, grammairiens et juristes se préparaient aux études plus fortes de Carthage ou, comme pour saint Augustin lui-même¹, de la capitale de l'Empire.

Ville de religion officielle, d'autre part, vouée aux grands et aux petits cultes païens, aux initiatives secrètes et à ce scepticisme tolérant auquel aboutissait peu à peu le prolytéisme formel de l'Empire romain, elle ne vint que tard, nous venons de le dire, à la nouvelle foi orientale. Il y eut bien à Madaure, dès le fin du second siècle et au temps même d'Apulée, certains martyrs du nom de *Namphamo* et de *Miggin*, suppliciés en 180, sous le règne de Commode ; mais *Namphamo* n'était qu'un esclave, et la nouvelle religion ne fit guère de progrès par la suite, puisqu'on voit, en 348, des évêques s'y disputer par-devant concile de trop rares ouailles et saint Augustin se déclarer heureux de rencontrer dans la ville de sa jeunesse un païen capable de lui concéder, au moins théoriquement, l'existence d' « un Dieu unique, souverain, sans commencement...² »

1. Saint Augustin, *Confessions*, v. ch. viii.

2. Saint Augustin, *Epist.* 16,1.

Il est d'ailleurs à penser que, pendant les deux ou trois cents ans qui préparèrent le triomphe officiel du christianisme, et au cours desquels la vieille religion d'Etat n'eût pas mieux demandé que d'offrir dans son Panthéon l'asile de ses autels au Christ hébreu entre le Jupiter romain, le Bacchus hellénique et l'Isis égyptienne, les nouveaux chrétiens n'y virent pas trop clair entre tant de divinités ; certaines inscriptions funéraires et poétiques montreraient facilement en effet ce chaos de bien des âmes dans lesquelles, en ces époques de transition, « à l'expression des sentiments profanes se mêlèrent des préoccupations chrétiennes : la vie éternelle, l'*in pace*, des réminiscences du Cantique des Anges, où un chrisme voisine avec des symboles de banquets funéraires¹. »

La vraie physionomie de Madaure doit donc moins être cherchée au iv^e siècle qu'au second, et c'est encore son brillant enfant, le « philosophe » Apulée, qui nous en montrera le mieux la vie facile et l'agréable corruption. Adeptes de tous les cultes secrets, toujours en mal d'initiatives nouvelles, le romancier de l'*Ane d'Or*, dont les Pères de l'Eglise feront au moyen âge un nécromant, demeure lui, en effet, toujours préoccupé de cultes et de religions. Sa piété trouvait à qui s'adresser dans une ville où les inscriptions rappellent à tout instant les dieux les plus variés : *Saturne*, *Jupiter*, *Caelestis*, *Pluton*, le joyeux *Priape*, et ce *Liber Pater*, dont le culte orgiaque se continuait jusque dans l'autre monde :

1. P. Monceaux, *op. cit.* III, p 442.

*Quaere piam sedem : hic enim sepulti decumbunt*¹.

Et c'est bien à lui qu'il faut demander la vision de ce que pouvait apparaître une ville telle que Madaure, sous les Antonins ; il n'est pour cela que d'ouvrir les *Métamorphoses*, là-bas, dans les ruines mêmes, à la page où, au cours des aventures de l'*Ane d'or*, le héros du roman, Lucius, arrive au bourg d'Hypate et se renseigne auprès des passants sur la demeure de l'avare Milon, dont la femme est sorcière, et dont la servante Photis, trop rapidement accueillante, perce la cause de cette transformation du voyageur en âne qui est le point de départ du roman :

— « Est-ce bien Hypate ? lui dis-je.

— « Oui, répondit-elle.

— « Connaissez-vous Milon, un des premiers de la ville ?

« Elle se mit à rire :

— « Au fait, il est bien le premier, car il demeure tout à l'entrée, avant le *pomarium* (boulevard exté-rieur).

— « Sans plaisanterie, la bonne mère, lui dis-je, prenez-moi, je vous prie, quel homme c'est, et où il loge.

— « Voyez-vous, me dit-elle, ces fenêtres qui donnent sur la rue, tandis que la porte est de l'autre côté, dans la première ruelle ? C'est là que demeure votre homme...² »

1. F. Cumont, *Acad. des Inscriptions*, 3 mai 1912.

2. Apulée, *Métamorphoses*, I, II, 1

Lucius arrive chez son hôte ; et l'Harpagon antique, après les compliments d'usage, lui fait donner par la servante l'huile et les linges, et le fait conduire — à ses propres frais, bien entendu — aux Thermes les plus proches. Quand il revient, il faut le suivre au marché où le jeune homme veut faire à son hôte la surprise intéressée d'un plat de poissons qui assurera leur commun dîner, et se querelle avec des marchands sans scrupule. Il faut ensuite le suivre à la table somptueuse de la belle Byrrhène, où le grand dîner qu'offre la dame donne vraiment, part faite à la littérature, l'impression de la vie facile qui devait être celle de son temps dans ces heu-reuses contrées :

« Les lits... étaient de citronnier incrusté d'ivoire, et
« les couvertures brodées d'or. Il y avait de grands vases
« aussi variés par l'élégance de leurs formes qu'uniques
« par leur prix... Il y avait plusieurs esclaves magnifi-
« quement vêtus ; les mets sans nombre étaient servis
« de la manière la plus gracieuse par des jeunes filles ;
« de jeunes garçons... offraient à chaque instant du vin
« vieux dans des coupes de pierres précieuses. Quand
« on eut apporté les lumières, les propos de table s'ani-
« mèrent ; les rires, les bonnes plaisanteries, les épi-
« grammes allèrent leur train...¹ »

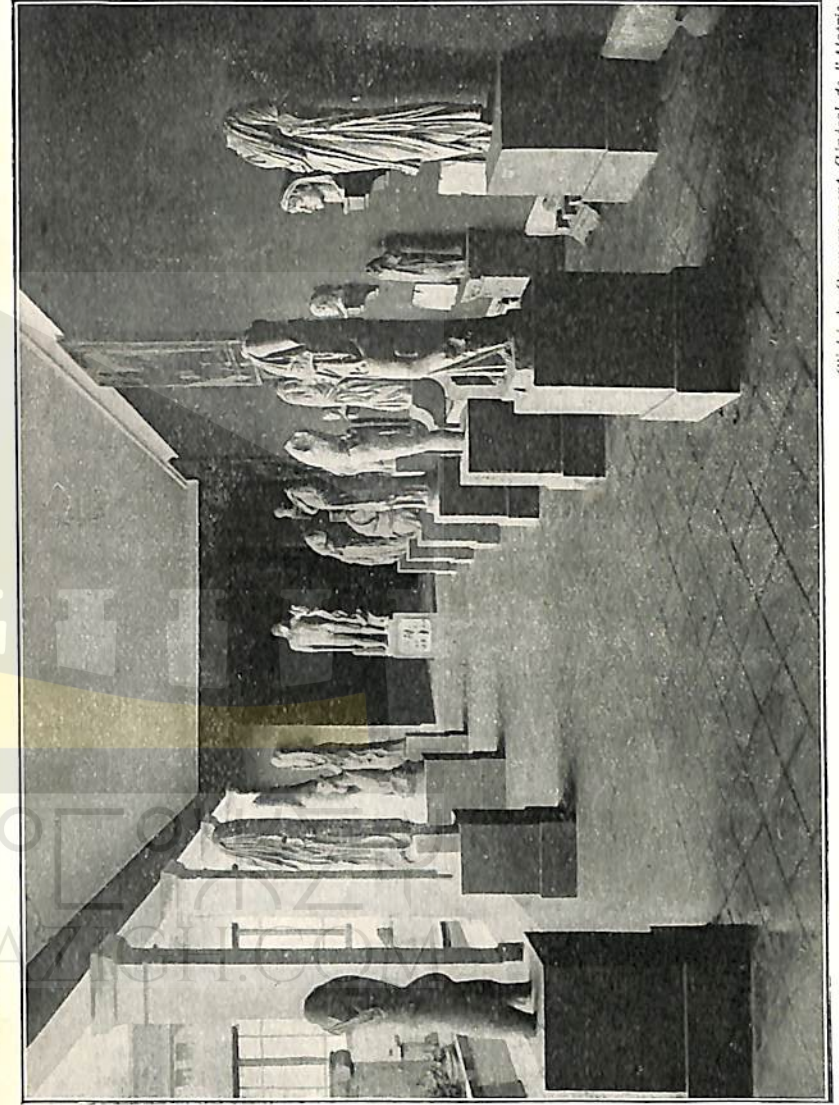
1. Apulée, *Ibid.*, livre II.

CHERCHELL

⊙°∇∩Σ⊙ ⊙°∩°∗Σ∩
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

FORUMS ET BASILIQUES

P. L. XI



Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

Musée de Cherchell.

CHERCHELL

La petite ville moderne de Cherchiell, endormie sur les bords de la côte méditerranéenne, aux pieds de la puissante croupe du Chenoua, n'est pas l'une de ces bourgades anonymes et banales qu'on rencontre dans toutes les régions de notre Afrique septentrionale, avec leurs maisons basses en damier autour d'une place nue ou d'un jardin poussiéreux ; un je ne sais quoi la distingue, dont on s'étonne dès qu'on l'aborde, et qu'il n'est pas d'abord aisé d'analyser : sorte d'attrait nostalgique dont les éléments se dérobent au regard, beauté d'un cadre de verdure digne d'une plus luxueuse cité, et cette place brûlée de lumière, enclose de ses bellombras suppliciés par les vents du large, aveuglée des mille reflets du soleil dont l'inondent les courtes vagues brisant sur une ligne de rochers acérés, et ce port étroit que protège l'îlot d'un phare massif, et, partout, dans les carrefours, le long des maisons, sur la place, ces vestiges antiques dont elle a fait sa parure : fûts cannelés de colonnes gisant à terre, bases, chapi-

teaux de marbre blanc finement ciselés, particulièrement cette haute colonne dressant, au milieu de la place sur une base moulurée, les deux tronçons d'un fût galbé que couronne le plus pur des chapiteaux corinthiens doré par les siècles !

C'est qu'ici se cachent de grands souvenirs ; l'humble Cherchell d'aujourd'hui s'est appelée pendant toute l'antiquité *Césarée* ; elle a été la capitale d'un royaume, l'alliée de Rome, puis le chef-lieu d'une de ses provinces africaines, la Maurétanie, et son rayonnement n'est pas encore tellement éteint qu'il ne lui en reste une auréole...

Il n'est pour s'en convaincre que de pénétrer dans le musée où elle conserve les plus belles des œuvres d'art qui firent jadis sa parure : petit bâtiment aux toits rouges, d'allure officielle, il ouvre à droite de l'Esplanade ses quatre galeries peuplées de statues sur une cour intérieure également pleine de sculptures. La vieille Césarée y trahit ses secrets ; la capitale de cette province grande jadis comme la moitié de l'Algérie, cette ville, amoureusement fondée et ornée par un roi barbare cultivé comme un patricien du temps de César, qui, ayant choisi la vieille bourgade d'Iol pour sa capitale, la couvrit de temples et de palais vraiment royaux, et, pour l'ornier dignement, ne crut pouvoir mieux faire que de la peupler des chefs-d'œuvre les plus renommés de la plus belle statuaire grecque, la ville des splendeurs helléniques livre à nos regards ses joyaux ; les quatre galeries de son musée sont peuplées d'un ensemble de pièces grecques de la plus belle époque qui ne les rendent nullement indignes des plus grands musées de l'Europe ; elles ont

même sur les collections de ces capitales la supériorité subtile et pourtant fort sensible d'offrir à un ensemble d'œuvres dont quelques-unes sont de tout premier ordre, un cadre d'une intimité singulière : c'est que ce peuple de statues, réunies jadis par le caprice éclairé d'un monarque curieux de chefs-d'œuvres, et toutes retrouvées dans les ruines mêmes de la ville qu'elles ont longtemps illuminées de leur beauté, semble heureux de se trouver à nouveau réuni après tant de siècles de disparition et raconterait volontiers aux visiteurs qui les admirent les splendeurs antiques de leur ville et les vicissitudes de son histoire, depuis sa fondation au 1^{er} siècle jusqu'au dernières heures de son agonie, sous les coups des barbares.

Il faut faire d'abord le tour des œuvres groupées avec un soin diligent par l'actif conservateur du Musée de Cherchell et l'animateur éclairé des fouilles de Césarée qui s'appelle M. Jean Glénat ; il faut s'abandonner à l'impression d'harmonie, de volupté, de perfection que donnent les radieuses divinités nées, sinon du ciseau des Calamis, des Praxitèle, des Phidias et de leurs élèves, du moins de la main de continuateurs habiles ; répliques du temps ou postérieures, magnifiques ou moins réussies, d'œuvres célèbres dans toute l'antiquité, cette puissante collection de statues forma, sans aucun doute, le goût de la jeune Césarée, et lui inculqua ce sens de la perfection plastique, ce besoin des harmonieux aspects et des belles attitudes qui, parmi toutes les villes ressuscitées de l'antiquité africaine, font sa grandeur et lui valent cette juste célébrité. Non qu'elles soient toutes

d'égale valeur, ces statues qui ont été trouvées dans tous les coins de l'antique cité et regroupées au Musée. Elles permettraient d'ailleurs, à elles seules, une histoire de la ville et en fixeraient les dates successives, depuis le temps fastueux de Juba et de Ptolémée son successeur, jusqu'à la fin de l'époque romaine ; et il n'est certes point de commune mesure entre certaines pièces du temps d'Auguste et de Juba, peut-être même antérieures, choisies sans nul doute par le roi en personne, la majestueuse *Athena* d'Alcamènes¹, de la salle Berbrugger, le *Dionysos* de Praxitèle², de la salle Waille, ou l'*Auguste cuirassé* découvert en 1916 non loin du Théâtre qui attire les regards du milieu de la cour centrale où il domine le Musée³ et toute une série de pièces moins heureuses, où la main des artistes a trahi leur pensée, et où se marque progressivement la décadence des arts aux temps impériaux.

Voici d'abord, au centre du patio fleuri qu'entourent les quatre galeries du Musée, cet *Auguste cuirassé* qui occupait peut-être la niche médiane du mur de scène au théâtre ; il est d'un travail magnifique, malheureusement assez mutilé, privé de la tête, d'une jambe, d'un bras et de l'autre avant bras. Sa cuirasse surtout mérite un examen particulier, à cause des bas reliefs dont elle est ciselée et où l'on reconnaît l'empereur lui-même et sa femme Livie entre l'Amour et la Victoire. Il est ici le dernier venu, mais doit être compté parmi les premiers

1. Wierzejski, *Catalogue du Musée de Cherchell* 1902, p. 13.

2. *Ibid.*, p. 17.

3. A. Ballu, *Rapport de 1916*. Héron de Villefosse, *Bulletin du Comité des Monuments historiques*, 1916.

pour sa valeur artistique et le document incomparable qu'il apporte sur la sculpture du 1^{er} siècle à Rome même.

Autour de l'empereur divinisé se groupent en un désordre heureux toute une série de morceaux épars de sculptures, chapiteaux, moulures, fûts de colonnes, funéraires et stèles votives. De même, autour des quatre galeries qui l'encadrent, une double rangée de divinités, d'empereurs et de personnages variés s'organise dans les meilleures conditions d'éclairage, de présentation et de recul, faisant honneur aux créateurs du Musée de Cherchell, les Berbrugger et les Waille, et à leurs continuateurs, l'éminent M. Cagnat, auquel l'archéologie et l'épigraphie africaines doivent tant, et Jonnart, qui prouva maintes fois, de la manière la plus personnelle, l'intérêt qu'il portait à l'œuvre de résurrection de notre antiquité nord-africaine.

Il n'est guère, dans cette collection unique, de pièce à peu près intacte ; maintes d'entre elles ont été systématiquement profanées et mutilées, au cours des siècles, par les Vandales, par les Chrétiens, par ceux-là mêmes quelquefois qui les trouvèrent de nos jours, surtout au début de l'occupation française, alors qu'on n'en soupçonnait pas encore l'intérêt artistique ni la valeur marchande. Mais la plupart ont gardé à travers les mutilations le reflet de beauté qui décèle leur origine et leur époque, et leur présence en ce coin de la terre d'Afrique la marque d'un caractère inoubliable.

Citera-t-on, entre les autres, — car il serait malaisé d'établir en quelques pages le catalogue d'une aussi importante collection, — l'*Hercule archaïque*, puissant et

fruste encore, réplique d'un bronze grec du v^e siècle vraisemblablement faite au temps de Juba ; ou ces deux torsos d'adolescents si expressifs et juvéniles, l'un réplique vraisemblable d'un *Dionysos* de Praxitèle, l'autre répétant quelque fragment d'un groupe de l'École d'Argos. Ici sourit un autre *Dionysos* tout bouclé, ceint de pampres, de Praxitèle sans doute également. Là un torse d'*Hermès*, robuste et majestueux, se rattache par la pureté de sa ligne à quelque original du iv^e siècle. Plus loin, l'*Esculape* assis, le buste nu, les jambes drapées d'un manteau dont le pan est rejeté sur l'épaule gauche, se rattache à un original de Scopas, d'un faire plus lâché sans doute, mais tout de même d'une ligne heureuse et d'une expression majestueuse tempérée d'une assez particulière bienveillance.

Salle Cagnat, une statue drapée archaïque, la corbeille d'offrande ou l'urne d'un sacrifice sur la tête, reproduit un original attique du début du v^e siècle. Les plis fins et droits d'une tunique l'enveloppent ; un manteau drapé de deux épaisseurs successives son buste plein, dont il ne dénude qu'une épaule et le sein droit ; elle date, selon toute vraisemblance, au plus tard du ii^e siècle, et elle orna peut-être le propre palais de Juba. Salle Berbrugger, deux prêtresses, également drapées, rappellent trop la majesté sereine et le charme des œuvres de Phidias pour n'en pas reproduire des originaux ; les bras tendus en avant, elles touchent autant par la piété de leur geste que par la grâce de leur attitude. Les unes et les autres ont à coup sûr fait partie des achats de Juba II.

Non loin de là, une *Athéna*, d'après le bronze d'Alca-

mènes, digne de la plus belle époque hellénistique, se pare de l'égide à tête de Méduse. Voici la sœur de la célèbre *Vénus de Cherchell*, du Musée d'Alger, copiée d'un chef-d'œuvre de Praxitèle, encore, *Vénus marine* dont la belle nudité se dresse devant un fût de colonne enroulé d'un dauphin dévorant une poulpe. Ici, une autre *Aphrodite*, drapée, procède directement de l'art de Phidias, dont elle rappelle, bien que d'une époque sans doute tardive, la ligne immatérielle, la ferme souplesse, la grâce et la pureté.

Dans la galerie opposée, un *tireur d'épine* réplique le célèbre modèle du Musée du Capitole ; un *prêtre de Cybèle* surprend par l'étrangeté de sa tenue, coiffé d'un chignon, ceint de laurier, hiératique et solennel ; *Ganymède* lutte en vain contre l'aigle agrippé à son flanc. Voici toute une série de bustes, notamment les effigies expressives des rois de Césarée : *Juba II* jeune, visage clair, traits fortement marqués d'africanisme, assurément très vrai d'expression ; un autre à l'âge mûr, désenchanté et vieilli ; son fils *Ptolémée* à la barbe fleurie ; les restes d'une *Livie* ; une *Agrippine* plus grande que nature ; puis ces quatre masques de dimensions gigantesques, si connus, un vieillard et trois jeunes femmes, ornement de la corniche de quelque édifice, qui ont, plusieurs années, décoré les faces de la fontaine moderne construite sur l'Esplanade de Cherchell, et sont d'un bel art simple et pur.

Et voici enfin le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de ce Musée, sorti à peine depuis dix-huit ans de la vieille terre royale de Césarée, qui doit encore recéler dans ses

entraîlles si malaisées à fouiller plus d'une œuvre de cet ordre¹, l'*Apollon de Cherchell*.

C'est vraiment une pièce incomparable, frémissante de vie, belle d'une beauté divine que ce marbre translucide, d'un grain doré, veiné comme s'il était de chair vive, et dont le modelé, dans sa fleur, paraît aussi vierge que s'il sortait de la main du sculpteur ; on douterait même presque que vingt et un siècles se sont écoulés depuis, et que le jeune dieu réduit en pièces a passé au moins seize cents ans sous le linceul de terre qui nous l'a conservé.

Plus grande que nature, cette statue d'éphèbe divin est nue, debout, la jambe droite en avant, la tête inclinée à gauche vers le sommet d'un tronc d'arbre qui lui soutient la main et le long duquel, au-dessous d'un épervier, un énorme serpent, blessé d'une flèche, détend ses anneaux et glisse vers la terre. Le groupe serait intact s'il n'avait souffert des bras, dont l'un est brisé au coude et l'autre a perdu la main. L'ensemble est d'une harmonie et d'une puissance vraiment admirables ; la poitrine respire, le visage, grave et serein, s'infléchit sur l'épaule avec une inimitable dignité. Visage de pâtre ou d'aède, il est l'expression même de la plus pure beauté grecque ; mais l'intimité de sa vie lui prête un modernisme si extraordinaire, que l'on a peine à croire qu'il s'agit là d'un chef-d'œuvre parfaitement connu et classé dont l'original peut être rapporté à Phidias et dont il existe au moins une réplique, gloire du Musée des Thermes

1. Voir Michon, *Monuments et Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXII, 1^{er} fascicule.

de Dioclétien à Rome. Car volontiers on aimerait croire ce dieu sorti du ciseau d'un sculpteur anonyme et génial, pour illuminer la capitale des Juba, et rayonner sur l'antique Césarée et sur ce qui en reste dans notre moderne Cherchell ; même n'est-il pas défendu d'imaginer que la radieuse divinité solaire pouvait être érigée sur ce *Promontorium Apollinis* dont Pline (V. 2, 20) fixe l'emplacement à Césarée même¹ et qu'ainsi la magnifique cité de Juba n'était autre, par la grâce de son chef-d'œuvre, que la ville d'Apollon !...

Malheureusement, la cité royale gardera longtemps encore, si ce n'est définitivement, le secret de la plupart de ses monuments ! Ici, la terre est encore plus jalouse que féconde, et ne se livre plus.

La capitale de Juba est bien là, gisante, à quelques mètres sous nos pieds ; mais comment aller la rechercher sous les maisons habitées, sous les rues actuelles, dans le sous-sol des jardins fertiles et des champs verdoyants, que leurs actuels propriétaires défendent âprement contre des curiosités qu'ils n'entendent guère ; il les faudrait racheter les uns après les autres, et à prix d'or, pour interroger à loisir un sous-sol inaccessible ; et force est de n'attendre que du hasard, de la complaisance de quelques-uns, ou de la diplomatie convaincue mais malheureusement limitée du représentant des Monuments

1. S. Gsell, *Atlas arch.*, f. 4, n° 16, p. 8.

historiques à Cherchell, des découvertes fragmentaires et de trop brèves lueurs sur le passé de la ville romaine.

Aussi la visite des antiquités de Cherchell, éparses et fragmentaires par la force même des choses, impose-t-elle un effort particulier d'imagination au touriste curieux de relier entre eux les vestiges qui en subsistent, et de se faire une idée suffisante de l'ensemble de la ville et du caractère, unique dans toute l'Afrique du Nord, qu'elle a gardé malgré tout et sur lequel il faudra bien insister chemin faisant.

C'est dans cette pensée que, une belle matinée lumineuse, odorante et tiède, nous montons, par un sentier de campagne entre des haies vives, vers le lieu où l'Apollon fut trouvé en 1910, dans le dessein de retrouver un peu de l'âme césarienne à l'endroit même, palais ou villa, ou rayonna d'abord sa divine nudité sous le ciel africain.

Contournant extérieurement, sous les mûriers du Champ de Manœuvres, le rempart moderne de Cherchell, nous avons abordé les pentes qui la dominent vers le sud ; autour de nous, le paysage est latin par l'aspect, par la ligne, par la lumière ; on pourrait se croire en Italie, en Basse-Provence, en Corse même, devant ce sol fortement modelé, largement fécondé, qui organise pour la joie du regard les lignes rythmées d'un vaste paysage où s'appellent et se balancent, autour du rideau de pins et de cyprès derrière lequel s'abrite la ville, les plans successifs d'une amphithéâtre de collines, leurs reliefs verdoyants et leurs creux d'ombre, jusqu'à la mer silencieuse et miroitante.

Au-dessus de nous, sur les crêtes mêmes de ces collines, à côté des petits blockhaus qui rappellent les difficultés de l'occupation française, des amas de vieilles pierres jalonnent l'emplacement de l'enceinte romaine qui, de la mer au sommet des hauteurs environnantes, enserrait alors une superficie de 370 hectares, où la ville pouvait étaler à son aise une importante population, et qui d'ailleurs ne fut certainement jamais entièrement bâtie. Mais il est établi avec certitude que la bourgade actuelle ne couvre qu'une partie infime de la ville antique, et que sa vaste ceinture de champs, de vignes, de vergers, de pâturages a peu à peu reconquis l'emplacement des plus beaux quartiers de Césarée, recouverts aujourd'hui de petites villas, de cabanons et de cultures.

C'est de cette façon que, parvenus à l'endroit où gisait l'Apollon, nous éprouvons une singulière déception de ne plus rien retrouver des habitations luxueuses, du palais peut-être qui s'éleva jadis à cet emplacement ; et il faut faire appel à d'autres sources pour ressusciter un instant ce lointain passé qui semble définitivement mort, et faire surgir dans ces champs prosaïques et banals toute la civilisation raffinée de la capitale romaine.

Sur ces hauteurs, à mi-pente, devaient s'élever les plus riches villas, celles des hauts dignitaires, des riches propriétaires, de ceux à qui la fortune permettait, par les chaleurs de l'été, de fuir la ville d'en bas bruyante et torride ; à droite, aux limites de la plaine vers le cap Tenès, se dressaient les massives arcades du Cirque. A l'ouest de la ville, où des fouilles ont révélé les vestiges

de quelques habitations somptueuses, l'une d'elles près du Cirque¹, d'autres plus près du rivage², et tout récemment un peu plus au nord³ un temple dressait au-dessus des maisons la majesté de son fronton et la richesse de ses sculptures : c'est le seul dont nous ayons pu déterminer l'exact emplacement, dans des jardins où il est maintenant abandonné. M. Waille suppose qu'il s'agit de celui qu'avait élevé à Auguste divinisé la piété du roi Juba⁴. C'est dans ce même quartier que devaient surgir, deux ou trois siècles plus tard, nombre d'édifices chrétiens, en particulier sans doute la Basilique où prêcha saint Augustin, qui n'a pas été retrouvée, des chapelles⁵, et enfin les cimetières, au bord de la route de Tenès où se retrouvent leurs mausolées, leurs stèles funéraires, sur le rivage même où les berce encore le murmure éternel du flot.

A nos pieds, sur l'emplacement des casernes actuelles, on trouvait d'abord les citernes, où venaient aboutir ces énormes aqueducs qui traversent encore aujourd'hui les vallées de l'Oued el Hachem et de l'Oued Bellah et amenaient à la ville les eaux des montagnes, bouillonnant dans une sorte de *Nymphée* semi-circulaire⁶, d'où la pente de terrain amenait à la ville basse.

Juste au-dessous des citernes, un grand portique couronnait les gradins du théâtre, creusés à même la colline ; plus bas encore, s'élevaient les puissantes construc-

1. Propriété Marcadal. *Gsell, Atlas arch.* feuille 4, n° 41.

2. Propriété Grégory. *Ibid.*, nos 43 et 44.

3. Propriété Kebylen.

4. Waille, *Rapport sur les fouilles de Cherchell*, 1903.

5. Propriété Selkisch, *Gsell l. cit.*, p. 9, n° 43.

6. A. Ballu, *Rapport de 1918*, p. 10.

tions d'un établissement de Thermes, qui n'était d'ailleurs ni le seul ni même le plus important : au champ de manœuvres, il en subsiste d'autres, et les plus importants de Césarée se trouvaient du côté opposé, à l'ouest, sur le bord de la mer ; ils marquaient dans cette direction la limite de la ville. La Cherchell moderne, qui va des Thermes de l'ouest jusqu'à l'Esplanade, occupe vraisemblablement les emplacements mêmes du centre de Césarée. Là, peut-être, — car cette topographie rétrospective, faute de documents, est restée jusqu'ici conjecturale, — entre la porte actuelle d'Alger et l'Esplanade, s'élevait le Palais de Juba, et les temples qui devaient lui faire cortège, du temple de Neptune, qui dominait le port¹, jusqu'aux sanctuaires dont les inscriptions ou certains auteurs révèlent l'existence, sans parler de moindres édifices ni des statues votives dont s'ornaient les carrefours et le Forum. A la porte de Tipasa s'élevait enfin une place ornée d'une vasque et d'une statue de Diane, ainsi que nous l'apprend la « *Passio* » de *Marciana*, la martyre césaréenne qui s'attaqua justement à cette idole². Et ce groupe d'édifices, qui luttaient d'importance et de splendeur, devait constituer un ensemble dont la bourgade moderne, avec ses modestes maisons et ses pauvres édifices municipaux, ne donnent guère idée.

Il vaut mieux, assurément, revenir à son magnifique passé et, du seuil de l'imaginaire Palais où nous nous sommes arrêtés, interroger ce vaste horizon historique, chercher à nous figurer, dans son cadre, sa physionomie

1. De Verneuil et Bugnot, *V. Revue Africaine* 1870, n° 80, p. 138.

2. S. Gsell, *Atl. arch. l. c.*, p. 7.

antique, les péripéties de son passé, l'aspect successif qu'elle dut offrir aux contemporains de Tibère, aux sujets de Septime Sévère, de Marc-Aurèle, de Constantin, en attendant les Vandales de Genséric, les Grecs de Bélisaire et les Goths d'Espagne.

L'origine de Cherchell se perd dans la nuit des temps. Comptoir phénicien, bourgade perdue sur une côte inhospitalière, Césarée s'appela d'abord Iol, et fut, après la chute de Carthage, la résidence des chefs numides.

Une inscription punique y nomme le roi *Micipsa*¹. Dès le temps de César, on y trouve les traces du roi *Bocchus* ; et c'est à la mort de celui-ci que le royaume de Maurétanie advint, par un bienfait d'Auguste, à l'un des descendants de l'implacable ennemi de Rome *Massinissa*, au propre fils de *Juba I^{er}*, dont la destinée s'était achevée à Thapsus, entraînée par le désastre de Pompée. L'enfant avait figuré au triomphe de César, qui l'avait ensuite recueilli chez lui et élevé avec Auguste, dont il devait recevoir, avec ce royaume, une épouse, victime comme lui de la politique, et comme lui élevée dans l'ombre du Palais de Rome, la reine *Cléopâtre Séléné*, fille de la reine d'Égypte et du triumvir Antoine.

Le don impérial n'était pas de pure générosité. Auguste comptait sur son condisciple pour préparer les Numides de Maurétanie, encore frémissants d'indépendance, au joug romain, leur faire accepter la civilisa-

1. S. Gsell. *Atlas arch.*, I. cit., p. 3.

tion des conquérants, les convaincre de sa supériorité et les amener par degrés à une soumission volontaire. Il connaissait Juba ; il savait la forte empreinte sur le jeune barbare de la sévère éducation gréco-romaine qu'il avait reçue dans la maison des Césars et ses intentions ne furent point trahies.

Le premier soin du nouveau monarque fut de prouver sa gratitude en donnant à sa capitale le nom même de son bienfaiteur : *Iol* devint *Caesarea*. Puis, la voulant digne de lui, tout son effort et toutes ses ressources s'appliquèrent désormais à la reconstruire sur le modèle de Rome, à l'enrichir et à l'orner autant qu'il pourrait. Ce règne de cinquante ans, parfaitement tranquille et florissant, devait lui permettre de réaliser pleinement ses intentions. Nous n'avons rien des monuments dont il couvrit sa capitale, mais ce qui nous reste des œuvres d'art réunies et collectionnées avec amour par Juba nous permet de supposer quels pouvaient être la richesse, l'éclat et la beauté de la ville à cette époque, et quels raffinements de goût et de culture hellénique avaient présidé aux commandes et aux achats du roi. Il reste d'ailleurs comme une des plus curieuses figures de son siècle, ce Barbare romanisé, ce roi esthète, historien, naturaliste, géographe, critique d'art, philosophe, et nullement incapable d'appliquer avec succès aux affaires la subtilité et la vivacité d'esprit qu'il tenait de ses ancêtres numides.

Césarée, à ses débuts de capitale, ne fut pas seulement, entre les mains de son roi, le centre politique d'une région insubordonnée, difficile, dont l'humeur

devait singulièrement s'apaiser par la suite ; elle devint rapidement une des plus riches cités de la Méditerranée, un centre de culture intellectuelle, un lieu de raffinements artistiques ; les riches particuliers, entraînés par leur roi, ne tardèrent pas à l'imiter servilement, et un courant d'affaires s'établit, entre Césarée et les ports de Grèce, qui essaima bientôt vers la Maurétanie nombre des plus belles œuvres en répliques de la patrie de Phidias¹. La culture semi-égyptienne de la compagne de Juba, la belle Cléopâtre, ne fut pas, de son côté, sans exercer une influence sur les idées de son époux. C'est peut-être elle qui lui inspira ce goût du mystère, cet esprit initiatique qui, joints à son amour naturel du grandiose, devaient amener Juba II vieillissant à ériger, sur la hauteur, entre la plaine et la mer d'où elle domine encore toute la Mitidja, cette sépulture du *Tombeau de la Chrétienne* dont l'énigme a résisté aux efforts de chercheurs comme Berbrugger et récemment M. Marcel Christophe², mais où l'on ne peut guère voir qu'un de ces mausolées dont l'aïeul de Juba, le vieux chef numide Massinissa, lui avait fourni le modèle³ et qui rappelaient en outre les fameuses sépultures royales d'Égypte.

Ptolémée, après ce règne de cinquante ans, succéda enfin à son père ; mais, d'une génération à l'autre, le sang numide s'était corrompu. Le petit-fils de Juba I^{er}, d'Antoine et de la grande Cléopâtre devait finir victime

1. Wierzijcky. *Catalogue etc.*, p. 25.

2. S. Gsell. *Mélanges de l'École de Rome*, 1894, p. 426 et A. Ballu, *Rapport de déc.* 1923.

3. S. Gsell, *Guide arch.*, p. 178.

de son goût pour le faste et les plaisirs. Invité à Rome par son impérial cousin Caligula, ce fut sa vanité qui le perdit ; il trouva moyen de susciter si fort par son luxe la jalousie de l'empereur que celui-ci le fit jeter en prison, et qu'il y mourut presque aussitôt. Césarée perdit du même coup son roi et son indépendance.

Elle ne fut plus désormais, la Maurétanie rattachée à l'empire, que le chef-lieu d'une de ses provinces, reçut le titre de Colonie des mains de l'Empereur Claude, et devint ainsi *Colonia Claudia Caesarea* ; les Procurateurs impériaux remplacèrent dans le Palais de Juba la dynastie des Ptolémées ; la cité royale devint une ville de fonctionnaires et de garnison, un port militaire et, par conséquence, le centre d'activité intellectuelle, militaire et commerciale le plus important de toute l'Afrique du Nord. Elle ne comptait ainsi, sous les Flaviens et les Antonins, pas moins de 150.000 âmes¹, qui pouvaient d'ailleurs tenir à l'aise dans la vaste enceinte de ses remparts, construits au cours du II^e siècle.

On peut s'imaginer Césarée, à cette époque, vers les temps de Septime Sévère et de Caracalla, comme une sorte d'Alger romaine, aussi active et vivante que la capitale actuelle de notre Algérie, mais infiniment plus somptueuse et artistique : les deux siècles écoulés ont ajouté aux édifices déjà magnifiques du roi Juba nombre de monuments qui ne leur cédaient en rien, et que nous connaissons mieux, car ce sont eux qui sont venus jusqu'à nous et qui vont nous fournir les éléments d'un bref essai de résurrection. Aussi bien la richesse

1. S. Gsell, *Guide arch.*, p. 21.

de leur construction et de leur décoration dépassait-elle non seulement celle de toutes les villes africaines de l'antiquité, mais, faut-il l'avouer ? celle aussi de nos plus riches villes modernes.

Le christianisme dut pénétrer de bonne heure à Césarée ; de bonne heure, elle dut avoir ses communautés, ses cimetières chrétiens, ses *Cellae* et ses Basiliques, car elle eut ses martyrs, dont la mémoire ne s'effaça point et que nous connaissons ; elle souffrit plus tard autant qu'aucune autre de la longue et terrible crise du Donatisme, crise ethnique encore plus que religieuse, et d'autant plus profonde, nous l'avons déjà vu, que la décadence du pouvoir impérial diminuait de plus en plus la sécurité de l'antique *pax romana* ; et Césarée dut bientôt regretter les beaux jours de sa prospérité disparue.

Déjà, sous le règne des empereurs Valens et Valentinien, à la fin du iv^e siècle, elle subit les horreurs d'un premier siège et fut ravagée de fond en comble par les hordes du chef maure *Firmus*, révolté contre la tyrannie des gouverneurs romains et soutenu par les Donatistes. *Firmus* put l'arracher aux troupes impériales, la livra à un sac en règle¹ et l'incendia. Il semble même probable qu'elle ne se releva jamais complètement de cette épreuve ; car nombre de vestiges mis à jour par les fouilles d'aujourd'hui présentent des traces certaines d'incendie, débris de marbre calcinés et souvent mêlés à des cendres, et se retrouvent vraisemblablement dans l'état où les laissèrent les soldats de *Firmus* ; et l'historien Ammien Marcellin raconte que, l'année même

1. De Verneuil et Bugnot, *Revue Africaine*, 1870, n^o 79, p. 65.

de ce siège, l'an 372, lorsque Théodose, ayant réprimé l'insurrection du chef maure, voulut entrer à Césarée, jadis opulente cité, il n'y trouva que destructions et cendres, et que déjà les décombres en étaient couverts de mousse. Il ne put qu'y laisser deux de ses légions pour la déblayer et la préserver d'un retour offensif des Barbares¹.

L'arrivée des Vandales de Genséric, un peu plus tard, lui valut un nouveau siège, avant qu'elle n'eût eu le temps de panser complètement les blessures du premier. Mais ce qui restait de sa splendeur disparue ne valait pas tant de regrets, et les nouveaux dommages étaient plus réparables. Elle surgit une seconde fois de ses cendres, pour un siècle au moins de paix relative et de prospérité commerciale ; au vi^e siècle, en 533, lors de la conquête byzantine, elle tenta la cupidité des troupes de Bélisaire qui la fit aborder par mer et y entra sans résistance. Il en fit le siège d'un arrondissement militaire et elle devait rester sous la domination de Byzance jusqu'à l'arrivée des Goths d'Espagne qui la pillèrent une dernière fois².

Dès lors, vaste champ de ruines envahi par les végétations qui l'ont peu à peu ensevelie, secouée par des tremblements de terre qui achevaient l'œuvre de destruction des Barbares successifs, Césarée ne fut plus qu'une pauvre bourgade indigène où les Français à leur tour vinrent installer un modeste centre dans les ruines de ses édifices qui, après avoir cinq siècles durant étonné

1. Waille, *Fouilles de Cherchell, rapport de 1887*.

2. De Verneuil et Bugnot, *l. cit.* p. 155.

le monde de leur splendeur, n'étaient plus qu'une immense carrière de marbre ouverte à leurs derniers occupants !

*
**

Avant de redescendre de ces pentes où nous amenait la curiosité du lieu où l'Apollon avait revu le jour, et d'où nous venions de jeter sur l'horizon césaréen et sur son passé un rapide coup d'œil, il restait à visiter le tombeau du dieu et à interroger rapidement ce coin aujourd'hui désert de ce qui avait dû être le plus beau quartier de la capitale des Ptolémées. A dire le vrai, ces pentes déjà éloignées de la ville actuelle ne sauraient rien dire aux touristes non prévenus. Le sous-sol en est évidemment riche de vestiges et d'œuvres d'art antiques, la trouvaille de 1910 en fait foi ; mais, dans l'impossibilité de la soumettre à des fouilles méthodiques, force est bien de s'en remettre au hasard du soin des trouvailles, et les seules fouilles sont celles de la bêche et de la pioche des jardiniers. Ici même, le dieu gisait en morceaux à la limite d'une vaste salle pavée de mosaïque et qui est encore enterrée à quelques décimètres dans la terre ; et c'est la recherche de l'un de ces fragments qui amena sa découverte. Il y avait là un ensemble de riches constructions qui furent une villa dont les fouilles exécutées ultérieurement par M. Jean Glénat, auquel les propriétaires de Cherchell ont ainsi plus d'une fois permis ce qu'ils avaient précédemment refusé au Service des Monuments historiques, ont fixé les vastes dimensions — elle cou-

vrait plus de 1.500 mètres de superficie — et ont même nommé les possesseurs, sur une mosaïque ainsi libellée : « *Thybridianorum Basilianorum* [domus]¹. Un peu au-dessous, à la place qu'occupent aujourd'hui deux modestes maisons de campagne coiffées de tuile rouge, des fouilles déjà anciennes et maintenant comblées avaient mis au jour une autre villa non moins luxueuse, avec ses thermes, tout recouverte de marbres et pavée de mosaïques ; Waille en a donné la description détaillée dans plusieurs de ses curieux mémoires, et cherchait à établir que cette superbe demeure, qui a livré au Musée plusieurs mosaïques, les *Trois Grâces*, une *Chasse au Lion* et des fragments importants de sculpture (tête d'Apollon, bustes de Juba II, d'Auguste, etc.), pouvait bien avoir été le palais d'été des rois de Césarée et de leurs successeurs les gouverneurs de la province².

Plus bas encore, une nouvelle habitation a également été fouillée et a donné la mosaïque du cheval de course *Muccosus* qui orne maintenant la salle des fêtes de l'hôtel Saint-Georges d'Alger, une inscription de quatre vers décrivant un nymphée de marbre, orné de statues de Paros et de colonnes soutenant des berceaux de vignes³ et, non loin de là, un beau torse de Vénus.

C'est de ces seuls vestiges, réenterrés aujourd'hui, qu'il faut reconstituer par la seule imagination l'ensemble de ces villas magnifiques étagées les uns sur les autres au-dessus de la Césarée d'en bas, avec leurs por-

1. Ballu, *Rapport de 1915*, p. 35.

2. Waille. *Note sur un portrait de Juba II*, p. 11.

3. Gsell. *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 22.

tiques, leurs atriums, leurs Thermes, ornés de marbres, de stucs et de mosaïques, peuplés de chefs-d'œuvre grecs, et les graves personnages impériaux qui, par les beaux soirs d'été, après les soucis de leurs charges, s'y venaient délasser, divertir et restaurer. Ces dignitaires, qui peut-être foulèrent de leurs sandales les mosaïques qu'avaient foulées cent ans auparavant le roi Juba II et son fils Ptolémée, ce devaient être *Titus Caesernius Macedo*, le « très intègre », né à Aquilée, qui fut Procureur, en somme Gouverneur général de la Maurétanie Césarienne sous Trajan¹, *Priscianus*, dont le nom est connu par une base honorifique trouvée dans la villa des mosaïques de la *Chasse au Lion*, qui fut Procureur au I^{er} siècle, *Marc-Aurèle Zeno Januarius*, son successeur au siècle suivant², d'autres encore sur lesquels les inscriptions n'ont pas donné de précisions : *Licinius Hierocles*, *P. Aelius Peregrinus Rogatus*, *Aurelius Litua*, *C. Octavius Pudens*³.

Autour d'eux s'agitait toute la hiérarchie des magistrats provinciaux et locaux, les décurions que mentionnent un si grand nombre de textes épigraphiques, *L. Licinius Secundinus* par exemple et *Ennius Fatalis*, tous deux en même temps pontifes, l'un dans le collège de Luperques, l'autre prêtre de la Mère des Dieux⁴ ; ces édiles, ces *praefecti pro aedilibus*, ces *duumvirs*, ces *flamines*⁵ qu'on doit imaginer allant et venant du Palais

1. Waille, *Fouilles de Cherchell*, 1904, p. 20.

2. Waille, *Ibid*, 1903, p. 7.

3. Berbrugger, *V. Revue Africaine*, 1858, n^o 14, p. 160.

4. De Verneuil et Bugnot, *V. Rev. Afr.* 1870, n^o 80, p. 131.

5. Gsell, *Atl. arch.*, feuille 4, n^o 16, p. 3.

à leurs bureaux de la ville, montant dès l'aube prendre les ordres du grand chef, lui faire la cour, lui rendre compte des incidents et des faits du jour et redescendant lourds des responsabilités du gouvernement dont ils se sentaient les soutiens indispensables : éternel tableau, qu'il est aisé de transporter, de l'actuel Palais d'Été d'Alger à la villa impériale de Césarée, tel que nos devanciers romains purent le contempler bien des siècles avant nous.

L'heure est venue maintenant de redescendre avec eux vers le centre de la ville, de réédifier en imagination sur l'Esplanade les temples qui s'y dressaient et de les peupler de la foule qui se pressait aux sacrifices, se promenait sous les portiques et devisait plus ou moins bruyamment dans les Thermes.

La mairie actuelle s'élève à l'emplacement d'une imposante ruine, qui dominait encore la ville et la mer au XVI^e siècle et qu'on appelait le palais du roi ; on y a retrouvé, au milieu de débris corinthiens du plus pur travail, plusieurs des statues du Musée, notamment les femmes de l'époque de Phidias et la Caryatide archaïsante ; il ne semble pas douteux que ces vestiges appartenaient à un temple, et plus précisément à un temple consacré aux Empereurs, car, manifestement daté du I^{er} siècle, il contenait des inscriptions et des dédicaces à l'Empereur Sévère Alexandre et à sa femme Orbiana¹. Le forum, dont l'emplacement, nous l'avons vu, reste indéterminé, pouvait être sur l'Esplanade actuelle, bordé à gauche par le Temple des Empereurs, au fond par

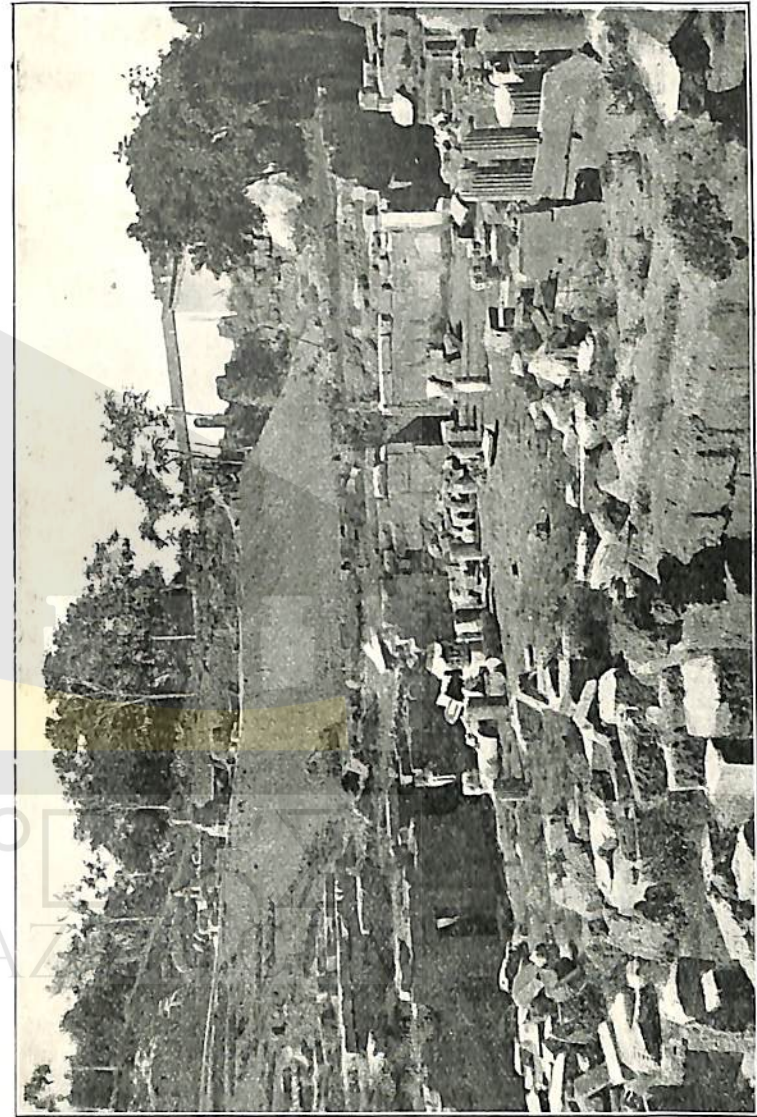
1. De Verneuil et Bugnot, *op. cit.*, p. 138.

un Capitole qui eût été à l'emplacement de l'église moderne, entouré de portiques, orné de statues, de bas-reliefs et d'inscriptions, et d'une grande richesse décorative. On l'imagine volontiers ouvert librement sur la mer qu'il domine, et offrant ainsi un cadre magnifique au déploiement des cérémonies religieuses et des fêtes dont nos villes antiques ont toujours été si curieuses. Voici, une fois de plus, comme à Thamugadi, à Cuicul, à Thubursicum, l'heure d'un sacrifice aux Empereurs ; les frontons des temples se sont enguirlandés des roses si abondantes aujourd'hui encore et si odorantes dans la Cherchell d'été¹, les prêtres richement vêtus interrogent les entrailles des victimes sur les autels, au pied des sanctuaires, le Procurateur, impassible, encadré de sa cour de dignitaires et de son escorte de soldats, derrière lesquels la foule s'agite déjà impatiente des jeux qui vont suivre, au théâtre, au cirque, au stade ou dans l'amphithéâtre, car la capitale s'enorgueillit à la fois de tous ces édifices ; et quand le soir tombe sur l'odorante agonie des fleurs, le Forum délaissé, au bruit lointain du peuple dans l'amphithéâtre, s'empourpre d'un couchant qui embrase adorablement les colonnes de marbre blanc, les purs chapiteaux involutés, les sveltes corniches et les nobles frontons sur l'or en fusion de son area où s'allongent en silence les premières ombres de la nuit bleue.

On voit des scènes aussi belles partout où les ruines permettent de situer des temples et des places dans la ville, sur l'emplacement de la mosquée aujourd'hui

1. Louis Bertrand, *Le Jardin de la Mort*, p. 163.

P. L. XII



FORUMS ET BASILIQUES

Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

Cherchell. — Le Théâtre

transformée en hôpital¹, ou bien hors ville, sur la route de Ténès, où de vastes soubassements, visibles de la route, portent encore² la trace de la grande colonnade d'un sanctuaire qui devait être orné d'une divinité colossale³, sans parler des édifices dont les seules inscriptions, ou les auteurs, ont révélé l'existence : temple d'*Isis*, du III^e siècle, mentionné par Pline, temples de *Tibère*, de la déesse *Caelestis*, d'*Esculape*, orné, au dire d'une inscription⁴, de marbres, de statues et de verdure, temple de *Saturne*, sur les hauteurs, temples de *Bacchus*⁵, d'*Hercule*⁶ ; temple de la *Fortune*, peut-être temple d'*Apollon* sans nul doute, bien qu'aucun texte ne permette de l'affirmer, temple de *Bellone*, élevé par la prêtresse *Scantia*⁷, sans parler de ceux des Empereurs, dont les effigies, en outre, s'accumulent et se succèdent aux carrefours des rues, sous les portiques, au milieu des places et dans le péristyle, avec de pompeuses inscriptions qui nous en ont transmis la liste, Africains et Syriens, de Marc-Aurèle à Sévère Alexandre, sans omettre le trop fameux Macrinus, enfant de Césarée, né « dans un lieu de prostitution », qu'une série d'avancements pour ainsi dire « hiérarchiques » fit successivement gladiateur, espion, greffier, avocat fiscal, préfet du Prétoire, assassin de Caracalla, puis empereur, et

1. De Verneuil et Bugnot, *l. cit.*, p. 138.

2. Gsell, *Atlas arch. l. cit.*, p. 7.

3. Waille, *Fouilles de Cherchell*, 1903.

4. « *Lucu, arboribus, marmoribus, stauis et omni ornatu... cum columinis...* », C. I, t. VIII, 9320.

5. Waille, 5^e Note sur les fouilles de Cherchell (1898).

6. Waille, *Mission archéologique de 1886*.

7. Waille, *Nouv. mission arch.* (1902), p. 20.

qui mourut l'année d'après en Cappadoce, à la tête de ses troupes¹.

*
*
*

Non loin de la porte de Tipasa, vers l'est de la ville, mais en deçà du rempart antique, l'amphithéâtre de Césarée dresse encore une partie assez importante de ses constructions : on y retrouve, nettement visible, l'ovale de sa vaste enceinte, partiellement entourée de ses gradins, que dévore une végétation broussailleuse d'oliviers, d'acanthes, de figuiers, de cactus ; on en distingue la double série surmontée d'une galerie, les deux entrées à chacune des extrémités, et l'arène elle-même, cachée par plusieurs mètres d'épaisseur de terre végétale et divisée en jardins maraîchers fort bien cultivés : les travaux des champs ont remplacé les jeux et les massacres dans cette enceinte jadis tumultueuse, et de pacifiques haricots piquent de leurs fleurettes blanches la verdure d'un sol qui tant de fois s'empourpra du sang des gladiateurs et des fauves, en attendant celui de la vierge *Marciana*, de *Rusucurru*, livrée successivement aux lions, aux taureaux et au léopard, et qui ne succomba qu'après trois miracles, parmi lesquels l'incendie du logis d'un juif qui insultait à son supplice, celui du porte-étendard *Fabianus* et de bien d'autres martyrs.

Maintenant, les clameurs se sont tues et la paix silencieuse des jardins a succédé partout ici à l'agitation passionnée des fanatiques de jadis.

Même silence dans ce qui fut le Cirque, à l'ouest de

1. De Verneuil et Bugnot, *l. cit.*, p. 61.

Cherchell : ici, les ruines ne sont même presque plus apparentes ; envahi par la végétation, c'est à peine si l'on distingue dans les champs cultivés l'immense emplacement que dessinent les débris informes d'une enceinte de gradins en fer à cheval ouverte du côté de la mer et au milieu de laquelle, du côté opposé, face à la ville, accédait une triple porte monumentale dont il ne reste plus aucune trace¹.

L'espace qui s'étend entre le Cirque et la route de Ténès, que dominait le grand temple dont nous avons déjà examiné les soubassements sur le bord de la route, n'est pas moins paisible aujourd'hui ; ses cultures recèlent pourtant des trésors, et les fouilles malheureusement fragmentaires qu'il est possible d'y amorcer, de-ci de-là, donnent de magnifiques résultats. Il faut mentionner spécialement ici les dernières découvertes de M. Glénat dans la propriété Kebylen, à égale distance du Cirque et de la porte actuelle de Ténès, où les restes d'une riche habitation lui ont livré, avec divers morceaux de sculptures fort importantes, un Apollon au Coq et un buste de Juba II entre autres, l'une des plus belles mosaïques à sujets de toute l'Afrique du Nord ; vaste composition qui avait beaucoup plus de 6 mètres de long, et dont il a retrouvé quatre registres superposés d'un seul tenant, et d'autres fragments importants, — tous consacrés aux travaux des champs et rehaussée d'émaux ; elle fait aujourd'hui vraiment figure au Musée à côté des mosaïques de la villa Félicien².

1. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. I, p. 204.

2. A. Ballu, *Rapport de 1925*, p. 7.

Le Théâtre est à flanc de coteau, juste au-dessus des casernes ; lui aussi est creusé dans la colline même, où s'étagaient 27 rangées de gradins qui ont malheureusement été pillés par les Cherchellois et dont il ne reste pas une pierre. Même, pendant de longues années, ces déprédations avaient fait croire que sa destruction était définitive et totale¹. Et certains archéologues regrettaient d'autant plus d'avoir à mettre de telles dévastations au compte des derniers occupants que la tradition et les quelques vestiges qui en subsistaient permettaient d'affirmer la splendeur du monument, ainsi que son intérêt artistique et historique². Depuis cette époque, déjà lointaine d'ailleurs, les fouilles, poursuivies avec persévérance pendant un certain nombre d'années, ont prouvé l'exagération de ces reproches. Si les gradins, sauf quelques rangs, ne sont plus là, le reste du Théâtre a été à peu près entièrement exhumé, et il se présente, malgré les mutilations, dans un état de conservation relative, orchestre, proscenium, scène et dépendances, qui a même permis à deux reprises, comme à Timgad et à Djemila entre autres, son utilisation pour de magnifiques représentations théâtrales avec le concours de notre Comédie-Française. Remarquons en passant ce fait curieux que l'édifice, à une époque assez basse, a été remanié dans des conditions donnant à penser qu'il fut transformé en amphithéâtre³. C'était un édifice de grandes dimensions, et, comme on peut le supposer, d'une

1. Waille, 6^e note sur les fouilles de Cherchell.
 2. La Blanchère, *De Rege Juba* (1883), p. 59.
 3. A. Ballu, *Rapports de 1915 et 1916*.

grande richesse d'ornementation : marbres blancs ou roses de Carrare, porphyres verts égyptiens, albâtres transparents, brèches d'Afrique, serpentins d'Italie y avaient été prodigués¹, comme le prouvent les nombreux fragments trouvés dans les fouilles. La façade et son vaste portique, qui regardaient la partie inférieure de la ville et la mer, étaient ornés de niches à frontons et peuplés de statues ; les murailles, plaquées de marbres, étaient partout finement moulurées, et la statuaire qui les décorait, à en juger par la *Muse sans tête* et par l'*Auguste cuirassé* du Musée, qui sont de première beauté, ne devait pas déparer ce magnifique ensemble. On date le monument peut-être du règne de Claude², au plus tard du temps des Antonins³ ; et il est possible qu'il aît été détruit lors du premier sac de Césarée, car il porte des traces d'incendie, notamment sur des fûts de colonnes complètement calcinés⁴.

Les *Thermes de l'Ouest*, que nous visitons ensuite, ne sont ni d'un art ni d'une splendeur moindre. Ce vaste ensemble de constructions, que l'on n'oublie plus quand on les a une fois admirées, est d'ailleurs à Cherchell celui qui a pu faire l'objet des fouilles les plus méthodiques et les plus complètes : sous la direction aussi éclairée que persévérante de Waille, il a été déblayé, relevé, ressuscité dans toutes ses parties ; et l'intérêt de cette résurrection est considérable : non seulement elle nous a rendu un puissant spécimen de ce que furent aux temps romains

1. Waille, *Nouvelles explorations à Cherchell*, 1905.
 2. A. Ballu, *Rapport 1916*, p. 28.
 3. Waille, *Nouvelles explorations*, etc., p. 11.
 4. *Ibid.*, p. 9.

ces Thermes qui tenaient une si grande place dans la vie publique et privée des populations ; mais encore, et ceci leur est tout spécial, les grands Thermes de Cherchell ont fourni au Musée la majeure partie des œuvres de statuaire qui en font l'ornement et la gloire ; on les y a même retrouvées en un tel nombre, malgré les vastes dimensions de l'édifice, qu'on a été amené à supposer que cette accumulation était dûe à des circonstances particulières : aux derniers temps de la ville, ces Thermes ont dû servir d'asile à toute une série de statues menacées ailleurs, et peu à peu transportées là de tous les coins, *de sordentibus locis*, comme nous l'apprennent des piédestaux conservés au Musée, soit d'édifices détruits ou abandonnés, soit des réduits malpropres où le christianisme victorieux confinait les idoles du paganisme, sans égard pour leur valeur artistique ni leur signification historique¹.

Au premier abord, les ruines des Thermes de l'Ouest semblent par leur complication défier les visiteurs ; bien que maintenant les abords en aient été facilités et la surveillance assurée, l'accès n'en est pas fort aisé ; mais une fois qu'on y a pénétré, quelques minutes au milieu du vaste et puissant dédale suffisent pour orienter à travers les pièces, les couloirs, les bassins, les foyers et les égoûts, et le vieux monument livre enfin le secret que n'avaient pu lui arracher les Turcs d'avant l'occupation française, qui l'appelaient *Dar er Soltan* (Maison du roi).

L'entrée n'a pas été mise à jour ; elle se trouve sous

1. S. Gsell, *Atl. arch.* I. cit., p. 5.

les bâtiments militaires qui ont limité fâcheusement les recherches de ce côté ; on pense qu'il y avait là un vaste portique supporté par des colonnes de granit vert à chapiteaux ioniques de marbre blanc ; une tradition veut que, au xvi^e siècle, ces colonnes aient servi à construire la grande mosquée, aujourd'hui transformée en hôpital. Peut-être même ce portique faisait-il tout le tour du monument¹.

La première salle où l'on pénétrait, très riche, très vaste et très haute sous ses voûtes, était soutenue par quatre colonnes de diorite dont il reste des fragments ; dallée d'onyx doré veiné de brun, elle était revêtue de vastes placages de ce même marbre, dont on voit encore sur place de nombreux restes qui donnent une idée de la richesse de cette décoration ; de là, on descendait, par quatre marches, à une grande piscine de marbre pavée de mosaïque et flanquée de niches où s'abritaient de tous côtés des statues, des femmes drapées, un Jupiter et une Vénus nue qui est au Louvre, une seconde Vénus qui se voit au Musée d'Alger, et un Neptune, cependant que s'admiraient entre autres, dans la grande salle d'entrée, des satyres jouant de la flûte ou domptant des bêtes féroces, et des hermaphrodites².

D'autres piscines, à droite et à gauche de la salle d'onyx, communiquaient avec deux autres salles symétriques, pavées de mosaïques décoratives ; l'une et l'autre étaient séparées en deux par des statues, un Hercule à droite, notamment, et servaient de salles des pas

1. S. Gsell, *Guide arch.*, p. 43.

2. S. Gsell, *Guide arch.*, p. 43.

perdus et de jeu aux habitués : derrière ces salles, d'assez nombreuses logettes, qui pouvaient servir de salles de bains individuelles, ont également rendu nombre de belles statues : le grand Hercule archaïque, un torse de Diane, la Vénus drapée ou Coré de la salle Berbrugger au Musée, sans parler du Bacchus de la salle Waille, trouvé dans la salle avec abside qui fait saillie sur le fond du monument. Mais il n'est guère permis, comme on l'a vu plus haut, de conclure de l'emplacement où nous avons trouvé ces statues à leur emplacement réel dans l'ensemble de la décoration des Thermes : elles eussent été trop ! Sous toutes les salles du monument, partie froide et partie chauffée, circulent les doubles canalisations, très nettement conservées, des eaux d'amenée et d'évacuation, et, sous le *tepidarium* et le *caldarium*, se retrouvent les conduits d'air chaud inférieurs et latéraux, en communication avec les vastes chaufferies que desservaient leurs couloirs extérieurs.

Tous ces détails se retrouvent, évidemment, dans la plupart des Thermes ; mais nulle part nous n'en verrons de plus importants, de plus typiques, ni surtout de plus soigneusement édifiés et richement décorés ; il s'agit bien là d'un édifice royal. Aucun ensemble de Thermes ruinés ne montrera plus de poésie que ne le faisaient, le soir où nous les visitons, ces restes noyés dans la lumière : l'or pulvérisé dont palpitait l'air immobile éclairait l'ombre profonde des murailles émoussées, incendiait les maçonneries de briques rongées par les siècles et semblait jaillir du flot tout proche comme d'une immense chaudière où le métal en fusion coulait des

reflets de nacre, d'opale et de bitume : magique embrasement où renaissait la splendeur passée du vieil édifice transfiguré !

L'espèce de falaise du haut de laquelle Césarée dominait la mer et la côte permet d'examiner, au lieu même où se trouve le port moderne de Cherchell, l'emplacement du port antique et de se rendre compte de ses dispositions. L'un comme l'autre prenaient abri sur l'îlot où le grand phare moderne pourrait avoir remplacé un temple de Neptune ; mais le port antique, port militaire et point d'appui de la division navale impériale de Maurétanie, était double : à gauche le port militaire, à la place même du bassin actuel, prenait la forme d'un hexagone irrégulier, et s'entourait d'un arsenal, de magasins et de diverses dépendances de la flotte¹ dont les débris se voyaient encore dans les flots au xvii^e siècle ; à droite, le port de commerce, beaucoup plus grand, se protégeait assez mal des vents du large par une jetée dont les débris affleurent encore ; un étroit passage, réservé aux galères impériales, mettait les deux ports en communication. Cet ensemble, réduit aux dimensions que limite l'exiguité du port actuel, nous paraît fort mesquin, et ne se situe à sa place dans l'ensemble des ouvrages maritimes de l'antiquité que si on lui compare celui de Carthage, le premier cependant des ports africains, qui n'est guère plus étendu. On peut imaginer la stupefaction des amiraux de Trajan ou de Dioclétien s'il leur était donné de revenir visiter nos ports de guerre modernes !

1. R. Cagnat. *L'Armée romaine*, p. 345.

Si l'on remonte en ville, après cette pointe vers le rivage, il reste à parcourir les abords de la moderne Cherchell à l'est et à l'ouest. A l'est, du côté de la route d'Alger, ce champ de manœuvres qui tantôt nous amenait aux jardins et aux grandes villas disparues de la Haute-Césarée retient à son tour l'intérêt. Dans son angle sud-est, d'autres ruines de Thermes dressent sur le ciel de hautes silhouettes d'un rouge sanglant : murailles déchiquetées qui défient l'usure des siècles, elles ont appartenu à un ensemble de bains non moins heureux, mais plus petits que ceux de l'ouest. Comme ceux-ci, elles montrent encore une vaste salle d'accès, avec abside au fond et absidioles latérales, une piscine froide, et nombre de salles moins distinctes, toutes revêtues de strucs peints ou de plaques de marbre depuis longtemps calcinées.

Du côté opposé, après la porte et le long de la route de Ténès, dans ces champs que tout à l'heure la fin de la journée incendiera à son tour des feux quotidiens de l'ardent crépuscule, d'autres évocations s'imposent. Voici, réfugié d'abord dans les cimetières, où vinrent le poursuivre la politique impériale de Domitien, de Valérien et de Dioclétien, le premier christianisme ; mais ses lendemains ne tardaient pas à s'assurer, et à mesure, on le voit s'installant avec moins de précarité, puis peu à peu avec ce goût de la grandeur qu'il tenait malgré lui de ce paganisme dont il poursuivait la destruction. Ce n'est pas qu'à Cherchell les vestiges connus des siècles chrétiens soient encore aujourd'hui fort importants ni curieux ; quelques mosaïques, dont une, aux pans affron-

tés, transportée à l'église actuelle, les restes douteux de quelques chapelles, le souvenir encore vivant d'une vaste ruine aujourd'hui disparue, à gauche de la route et non loin du temple romain et du quartier du Cirque, et où il n'est pas défendu de voir l'*Ecclesia major* où saint Augustin prêcha l'an 418¹, tel est le bilan des ruines chrétiennes de notre Cité. Mais nous pouvons ressusciter d'autre façon les siècles de son histoire chrétienne, par les noms de quelques-uns de ses évêques : *Fortunatus*, qui y présida sous Constantin le triomphe du Christ, *Clemens*, témoin du siège et du pillage de Firmus, *Denturius*, qui reçut saint Augustin et son rival donatiste *Emeritus*, lequel, ayant par hasard rencontré dans les rues de la ville l'évêque d'Hippône, son adversaire au concile de Carthage de 411, dut se laisser entraîner à une émouvante controverse sur le Donatisme dont saint Augustin nous a raconté le détail² ; enfin, du temps des Vandales, *Apocorius*, dont le nom figure parmi les membres du concile de Hunéric en 484³.

Dans ce même quartier, entre la route et la mer, sur l'emplacement où le cimetière européen s'enclôt encore actuellement de ses cyprès, et remémore de ses cippes antiques regravés les noms, empruntés à l'antiquité, des enfants de la Cherchell moderne, les cimetières romains et chrétiens s'étendaient sur de vastes espaces, baignés par la caresse éternelle du flot sur la grève qui les borde toujours. On les devine immenses, se suivant très au delà

1. G. Gsell, *Monum. antiques*, t. II, p. 190.

2. P. Monceaux, *Hist. litté. de l'Afrique*, t. IV, p. 95 — L. Bertrand, *Saint Augustin*, p. 391.

3. De Verneuil et Bugnot in *Rev. Afr.*, l. cit., p. 144.

du cimetière actuel, jusqu'au ravin d'El Kantara¹, près duquel un cimetière chrétien donné par le sénateur *Severianus* et une *area*² sont signalés par des inscriptions, ainsi qu'un *accubitorium* édifié par le prêtre *Victor* en l'honneur des chrétiens *Alcina*, *Caritas*, *Juliana*, *Rogata*, la mère de *Victor* et plusieurs autres ; et les recherches dans ce vaste espace sont loin d'être achevées. M. Jean Glénat y relevait encore ces dernières années de nouvelles inscriptions et de nouvelles sépultures³.

N'est-ce pas d'ailleurs à ces funéraires, fixant pour l'éternité la physionomie morale idéale des habitants successifs d'une ville et, avec quelque imagination permettant de repeupler les ruines et de leur rendre l'animation d'une vie plus ou moins aisément reconstituée, qu'il faut recourir ici encore pour animer la cité exhumée ? Sous leurs noms fugitifs et pétrifiés, ne peut-on peupler la Césarée royale et impériale de ces citoyens qui, tant de siècles avant nous, se sont réjouis au spectacle de l'admirable site et de l'admirable ville, justement orgueilleux de ses monuments et des chefs-d'œuvre dont les trois générations de ses rois et le faste de ses Procurateurs l'avaient successivement embellie, et dont le témoignage, aujourd'hui encore, prête à la cité ruinée un si extraordinaire pathétique ?

Voici les affranchis de Juba lui-même, *Laetus* fils d'*Asseptus*⁴, *Auniga* fils d'*Auniga*⁵, *Aeschinus*, son frère

1. Waille, *Fouilles de Cherchell*, rapp. de 1903, p. 15.
2. S. Gsell, *Atlas arch.*, l. cit., p. 7.
3. E. Albertini, *Bull. du Comité*, 1921, p. LXXVIII.
4. Berbrugger, *Rev. Afr.*, 1861, n° 26, p. 88.
5. *Ibid.*, p. 89.

*C. Julius Faustus*¹, une série de Césaréens, les uns latins, *Ælius Ampliatus*², *Clodius Luciolus*³, *Julius Aratus*⁴, un *Aulu-Gelle*⁵, les autres berbères ou puniques, *Tettal* fils de *Barigbad*⁶, des femmes, *Julia Laeta* excellente épouse de *C. Caecilius Rogatus Nassoëus*⁷, *Messia Aphrodisia* mère de *Callistus*⁸, *Julia Flavia*⁹, *Grania Marcellina*, très douce fille d'un décurion de l'aile des Thraces sous Gallien, *Granius Félix*¹⁰, des enfants, *Pullus Peregrinus* et sa petite sœur *Pulpia Julia*, morte à 2 ans, des dignitaires césariens, les duumvirs *Messius Proculus* et *Caecilius Constans*, sous Commode, en 188¹¹, *Lucius Valerius Rufus*, marié à *Valeria Celerina* et père de *L. Valerius Scipion*, de *Valeria Scipionilla* et de *Valeria Celerina*¹², le décurion *Junius Asclepiades*¹³ ; et la foule des petites gens, des boutiquiers, des artisans, dont les inscriptions font partout mention, soldats, commandants de galères, athlètes, gladiateurs, grammairiens, flûtistes, *dispensatores* (caissiers), scolistes, éleveurs de volailles, ciseleurs sur airain, fabricants de grilles, etc.¹⁴...

Tous, en ce soir d'hyacinthe, tandis que le soleil s'abîme enfin dans la mer brusquement et fugitivement

1. La Blanchère, *De Rege Juba*, p. 88.
2. Waille, *Rev. arch.*, 1891, p. 16.
3. *Ibid.*, p. 19.
4. *Ibid.*, p. 22.
5. Waille, 4^e note sur les fouilles de Cherchell.
6. Waille, *Rapport de 1903*, p. 13.
7. Waille, *Rev. arch.*, 1891, p. 20.
8. *Ibid.*, p. 23.
9. Waille, *Rapport de 1904*, p. 16.
10. Gauckler, *Bull. du Comité*, 1892, p. 106.
11. Waille, 4^e note, etc.
12. Waille, 5^e note, p. 7.
13. Waille, *Rapp. de 1904*, p. 16.
14. Waille, *Nouvelle mission*, 1902, p. 30.

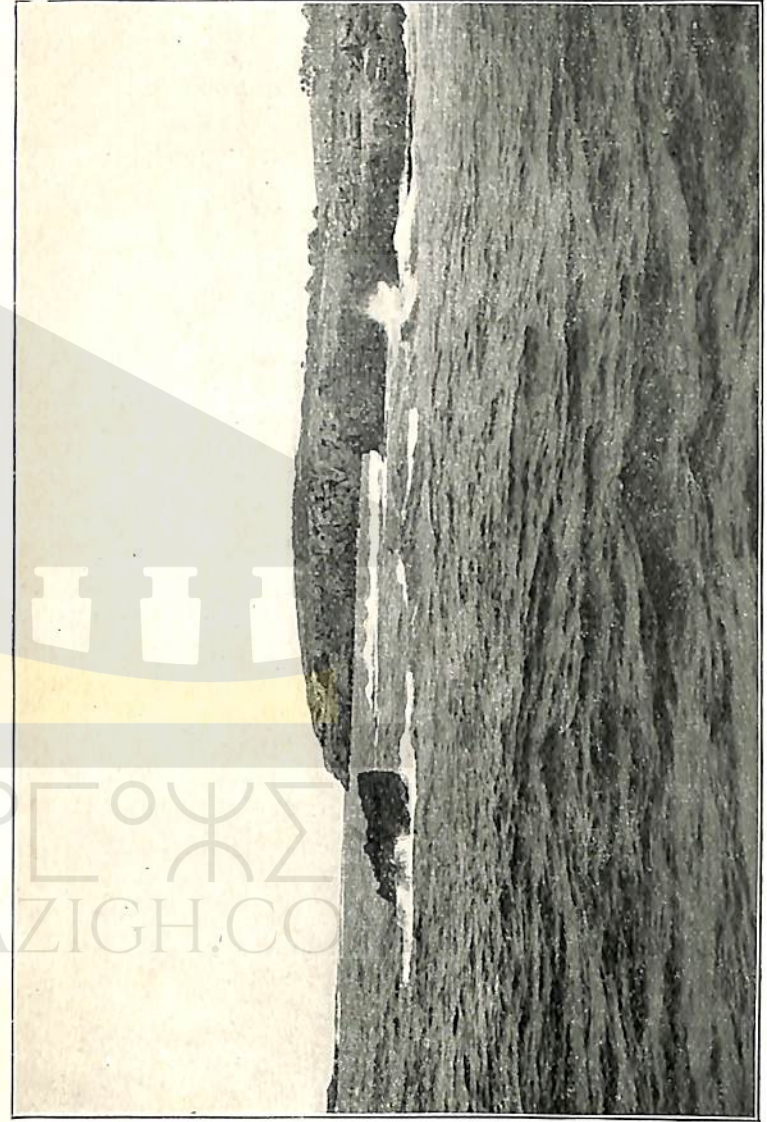
embrasée au delà du cap Ténès, qu'une suavité s'épand, comme si l'horizon s'était aussitôt paré d'une tunique de violettes, et qu'un brise légère monte du large endormi, ils nous apparaissent une dernière fois aux portes de leur royale Césarée, dans la pourpre de son manteau de lumière ; et, suivant en pensée le lent cortège qu'ils forment pour rentrer par la porte de Ténès et qui les conduit vers les palais d'été, nous nous retrouvons avec eux, tout d'un coup, en contemplation, pour ne pas dire en adoration, devant l'*Apollon Pythien* ; la pure beauté du dieu rayonne au fond de cette galerie dont on ne veut plus savoir si elle se trouve au Musée ou si elle n'est pas dans le Palais invisible qui l'abritait au temps de Ptolémée, et l'on ne se lasserait jamais de la contempler avec une ferveur égale à celle que lui témoignent les sujets du roi Juba II.

La nuit faite, un clair de lune opalin éclaire, autour du bel adolescent héroïque, le fantôme de la ville d'art, de richesse et de loisir : silhouettes des grands temples, aux frontons bleu pâle, péristyles d'ambre, colonnades de clair-obscur, places désertes blanches de lumière froide, où surgissent à chaque détour les harmonieuses créations des Phidias et des Praxitèle, immenses vestibules des Thermes où les flammes des torches, sous les courants d'air, agitent de formidables ombres sur les mosaïques, les marbres des revêtements, les statues, les derniers baigneurs attardés encore à deviser : l'admirable cadre résume ainsi devant nous le privilège de ce coin unique dans toute l'Afrique romaine, encore paré du prestige de l'art grec ; et le beau soir lunaire semble

susciter, tout exprès pour émouvoir davantage les fibres de notre sensibilité latine rajeunie au contact de la Grèce, la religieuse harmonie du site méditerranéen où la douceur du ciel, la pureté des lignes, la qualité de la lumière, le balancement de la mer et des montagnes ne s'unissent que pour mieux répondre à la beauté de ce joyau de l'antiquité nord-africaine que fut la Césarée du roi Juba.

PL. XIII

FORUMS ET BASILIQUES



Tipasa -- Presqu'île de Sainte Salsa.
Cliche du Gouvernement Général de l'Algérie.

TIPASA DE MAURÉTANIE

⊙⊙⊙∨∩Σ⊙ ⊙⊙⊙Σ∩
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

TIPASA DE MAURÉTANIE

Rien n'est comparable aux nuits d'Afrique ! Une clarté palpable baigne d'une égale limpidité toutes les formes ; la brise s'alourdit de parfums, le silence reste anxieux ; et soudain, du plus profond de l'horizon, montent des lueurs argentées qui s'allongent progressivement jusqu'à ce que, tout au loin, dans l'infinie profondeur du ciel où elle efface un instant les étoiles, surgisse, énorme, le globe d'une lune de cuivre au rouge sombre. Lente ascension, changeant éclat : déjà l'astre pâli dégage sur les flots un disque d'argent neuf, inonde de bleu le lointain paysage, scintille aux mille facettes de la vague en innombrables flèches de mercure, accuse les ténèbres des rochers sur le rivage, et sur l'immensité de la mer immobile éploie ses nappes laiteuses, de plus en plus pâles jusqu'à la ligne céleste où les étoiles s'abîment l'une après l'autre.

Devant nous ce qui fut la cité de Tipasa — Tipasa de Maurétanie — dort ce soir dans la paix infinie du grand

clair de lune, couchée au pied de cette montagne du Chenoua qui l'abrite et la protège, et qui, derrière le promontoire où cligne son petit phare, descend là-bas à pic dans la mer.

Aussi bien, l'intime splendeur de ce paysage lunaire efface-t-elle la fatigue de la journée que nous venons de consacrer à la visite de cette douce ville morte et justifie-t-elle le caprice qui nous a ramenés ce soir vers la Colline de Salsa.

C'est que la magie du clair de lune ressuscite ici vraiment ces ruines dont notre muette contemplation ne trouble pas le silence ; les vieilles murailles, à cette clarté mystérieuse, se reconstruisent, éparses et vides autour de nous, les tombes de la nécropole antique semblent prêtes à rendre, comme au Grand Jugement, leurs morts dressés à l'appel de la trompette ; l'ombre claire de la nuit si facile à peupler de fantômes, s'agite d'impalpables coudolements, et les morts des autres siècles, revenus à l'heure des apparitions, vont et viennent en vérité dans ces cimetières familiers, comme ils faisaient au temps où leur foi les amenait sur la tombe de leurs pères et de leurs martyrs mettre en commun leur espérance des éternelles félicités sous la double confirmation de leur vénération pour les saints qui leur montraient la route et de leur humble amour de ce Christ douloureux et glorieux en qui se résume tout espoir de la vie éternelle.

Suivant donc le fidèle cortège, nous voici revenus à la tombe de la sainte protectrice de Tipasa, devant ce qui fut cette basilique de Salsa dont nous déplorions

quelques heures plus tôt, à la lumière brutale de midi, la mélancolique dévastation, et que le prestige de minuit va nous restituer pareille à ce qu'elle fut aux temps où *l'innumera plebs tipasiensis*¹ se pressait en pèlerinages ardents aux pieds du tombeau de la sainte martyre, implorant de son intervention ces miracles dont le Christ se montrait en ces temps-là si généreux².

La façade de la Basilique, percée en son milieu d'une seule porte à laquelle accédait un porche maintenant détruit domine encore de sa masse bleutée les tombes pieusement serrées contre elle ; la mer bat le rivage à droite et à gauche du promontoire, et partout, à distance de vue, des tombes encore se suivent, cependant que, en face, sur un autre promontoire, la blême lumière accuse les restes de ce qui fut la ville romaine aux temps mêmes que nous évoquons. Voici maintenant l'église ; tout au fond, à demi écroulée, mais gardant encore un équilibre dont la lune accuse la précarité, l'abside marque l'endroit où fut le tombeau de Salsa, que recouvrait, au moins à l'origine, l'autel de bois des premiers siècles³ et autour duquel devait se construire, s'agrandir, puis, par la misère des temps, se restreindre avant de se ruiner, l'édifice consacré par les Tipasiens à leur sainte.

Lors des premières fouilles dans l'ancienne Basilique, détruite et bouleversée et, encore aujourd'hui, malheureusement abandonnée, c'est avec une vive surprise qu'on trouva en cet endroit du sanctuaire chrétien une

1. Inscription de la Basilique d'Alexandre, à Tipasa, et de la Basilique de Cresconius cf. supra.

2. P. Monceaux, *Le Donatisme*, p. 157.

3. S. Gsell, *Mélanges de l'École de Rome*, 1894, p. 388.

tombe païenne : simple sarcophage de pierre que recouvrait à peine un fragment de dalle brisée, au fond d'un trou d'ombre ; une inscription la signalait, curieusement respectée par les constructeurs chrétiens de la Basilique ; et l'on apprit que cette tombe avait été celle de l'aïeule de Salsa, la matrone *Fabia Salsa*, « mère incomparable et rarissime, morte à 62 ans, à qui ses enfants et petits-enfants ont dressé par reconnaissance ce souvenir d'une éducatrice aimée et d'une généreuse grand'mère ». Cette inscription portait cependant en elle-même sa touchante explication : les nécropoles dont s'entourait Tipasa furent les premiers lieux secrets de réunions et de culte des chrétiens persécutés. L'aïeule de Salsa y dormait le dernier sommeil quand la vierge après son martyre y fut à son tour enterrée, et probablement, bien qu'on n'en ait aucune certitude, au-dessus de sa grand'mère ; et, quand on éleva, sur la tombe de la sainte, la Basilique elle-même, cette sépulture, entourée d'une grille qui en protégeait le riche sarcophage, réduit en miette depuis, devint l'objet de la vénération de tout l'église chrétienne de Maurétanie.

Autour de cette tombe fameuse, d'autres tombes se pressaient dans l'église qu'elles encombraient et où elles ont été retournées, violées, pillées sans aucun doute à maintes reprises, bouleversées en tout cas de telle sorte qu'il n'en subsiste plus qu'un chaos indigne qu'il faut réordonner d'abord avant de replacer sur leurs bases détruites les colonnes de la nef centrale, les piliers épais des premiers bas-côtés surmontés de leurs tribunes latérales dont les escaliers ont subsisté ; puis, réédifiant le

tombeau de Salsa devant l'abside, avec l'autel derrière lequel se tiennent les officiants, remplaçant les séparations et les rideaux qui partageaient les nefs entre les diverses catégories de fidèles, femmes, enfants, vierges, catéchumènes, pénitents, comment ne pas évoquer la foule des pèlerins agenouillés sur cette mosaïque dont une minime partie n'a été sauvée de la destruction que par son transport à l'église de Tipasa, et se répéter l'expressif texte de l'inscription dédicatoire dite de *Potentius*, où cet évêque, heureux d'avoir préparé à la sainte « plus douce que le nectar », malgré son nom de *Salsa* (salée), un asile digne d'elle, se loue d'avoir acquis ainsi, par la plus juste réciprocité, la probation de son mérite en l'autre vie (*interitum que ejus celorum regno probavit*¹). Le feu des cires illumine la tombe vénérée, les saints autels et tout le sanctuaire, la Basilique s'emplit d'un murmure d'ardentes invocations : ce peuple, dont les cendres depuis tant de siècles éparpillées flottent autour de nous dans l'air, adresse à la sainte et à son époux divin ses plus ardentes supplications ; et nous mettons sur leurs visages imaginaires des noms réels, surgis des tombes vides qui nous entourent, *Asterius*, *Innocens*, *Acconius*, le diacre *Adéodat*, les pieuses femmes *Stefania*, *Flavia Mica* morte à 22 ans, de jeune enfants, *Stéfanus* et le petit *Sindivult*².

Derrière la Basilique, adossée à une sorte de couloir voûté qui la domine sur la droite et dont les chapiteaux engagés accrochent au passage quelques rayons de lune,

1. Abbé Dubosq, *Tipasa, guide pratique du touriste*, 1920, p. 62.

2. S. Gsell, *Recherches arch.*, p. 49.

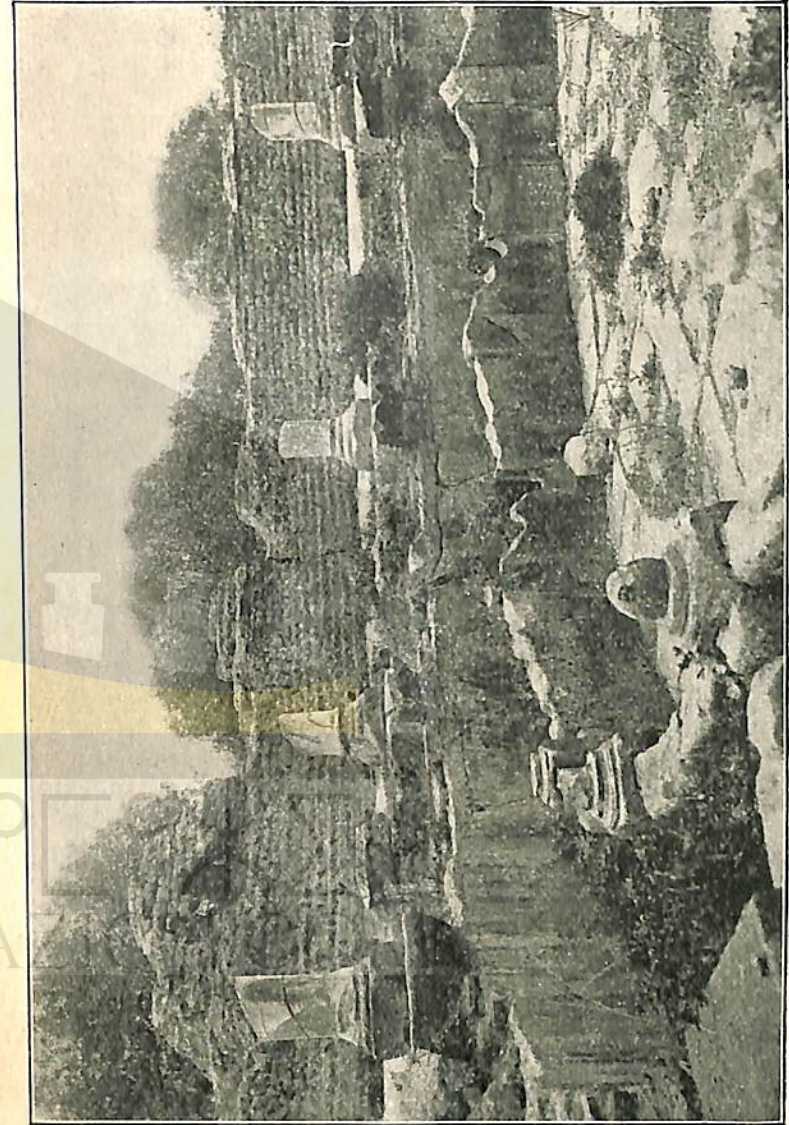
une abside latérale s'ouvre confusément, pleine elle aussi d'un amoncellement de tombes à demi détruites, si dense, si pieux, si anonyme aussi qu'il brouille toutes les idées et que l'affectation de l'édifice, qui n'était ni une chapelle, ni une sacristie, ni un mausolée, échappe encore à la sagacité des archéologues.

Cet ensemble, d'ailleurs, ne rappelle guère les riches vestiges qui s'admirent dans les ruines de la capitale voisine, la Césarée du roi Juba ; une sorte de grossière barbarie a présidé à la construction de cette église de basse époque, pauvre de matière et plus encore d'exécution, marquée de ce mépris chrétien de la forme extérieure et de cette affectation plus ou moins volontaire de pauvreté qui obsédèrent les communautés chrétiennes de la première époque. Un tel contraste frappe dès qu'on aborde les ruines de la Tipasa chrétienne ; car il est profondément significatif de l'opposition entre l'ancien monde agonisant et l'ordre nouveau qui surgit, de ce passage à nos yeux si brusque, dans le recul des temps du voluptueux paganisme à l'ardent christianisme, et que nulle part ne manifeste aussi rudement qu'ici l'art de ces Basiliques primitives, si indifférent aux raffinements de l'architecture, si visiblement fier de sa fruste nudité, et si uniquement préoccupé de traduire par les symboles de la foi nouvelle cette aspiration à l'éternité en Dieu qui lui interdit toute recherche de beauté périssable.

Cet art dépouillé, dénudé, ne contient-il pas en germe les principes essentiels de l'esthétique que l'atmosphère de foi victorieuse du premier moyen âge devait épa-

PL. XIV

FORUMS ET BASILIQUES



Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

Tipasa. — Le Nymphée.

nour sept siècles plus tard dans des régions plus septentrionales sur le rythme d'une nouvelle discipline sociale plus naïve, mais aussi plus complexe et plus raffinée ? Et ne croirait-on pas déjà trouver l'un des récits de la *Légende dorée* dans cette *Passio* de sainte Salsa, écrite par un anonyme Tipasien, qui a été retrouvée il n'y a pas un demi-siècle en Espagne, et dont la publication vint illustrer par avance de si vivante façon les recherches archéologiques que ne devaient pas tarder à entreprendre dans les ruines de Tipasa le savant M. Gsell et ses successeurs ? C'est ici, en effet, sur place, et devant les édifices mêmes qui lui servent de cadre, qu'il faut relire cette belle histoire pompeuse de l'anonyme écrivain du v^e siècle, si l'on veut retrouver les personnages et le décor de la sainte tragédie, respirer son ambiance, et, bientôt émus à la légendaire parole du narrateur passionné, s'agenouiller à son tour au bord de la tombe vide de la douce vierge Salsa, pèlerins tardifs après tant d'autres qui s'y succédèrent aux temps de foi de la primitive Eglise.

Le drame se place on ne sait au juste quand, plus vraisemblablement sous le règne de Constantin, dans les environs de l'an 325 peut-être¹ ; la Tipasa romaine agonisait alors et vomissait son paganisme sceptique et purement extérieur, tout en grossières pratiques, qui s'étaient à la fin rattachées au culte oriental d'un Dragon d'airain en faveur duquel on délaissait à ce point les dieux officiels et les empereurs que leurs temples, abandonnés, commençaient à tomber en ruines sur les

1. S. Gsell, *Recherches arch.*, p. 3.

flancs de cette *Collis Templensis* qui forme l'autre promontoire de Tipasa, celle où maintenant brille le Phare sur les ruines du Forum et des autres édifices principaux de l'ancienne ville romaine. En même temps commençait à se répandre, introduite de la ville on ne sait par qui, une nouvelle religion venue également d'Orient, mais si différente et d'une essence si manifestement supérieure qu'elle faisait des adeptes dans toutes les classes de la population, quelque sceptique et superstitieuse qu'elle fût. C'est ainsi que la jeune fille *Salsa*, de famille considérée à Tipasa, et bien que ses parents fussent restés païens, avait pu, secrètement peut-être, recevoir le baptême ; et la contrainte de l'existence impie qu'elle menait auprès de ses parents aveuglés excitait chaque jour davantage son ardente foi et suscitait peu à peu en elle cet enthousiasme et cette soif du sacrifice qui avaient déjà poussé tant de néophytes dans le Cirque, sous la dent des fauves ou le fer des bourreaux.

Plus d'une fois sans doute, venue de la maison paternelle, du centre de Tipasa ou des quartiers de la Colline des Temples, elle s'était pieusement attardée ici même, au tombeau de son aïeule *Fabia*, et ses méditations sur les thèmes que lui fournissait le prêtre auquel sa petite âme brûlante s'était confiée la ramenaient toujours à se reprocher de n'avoir rien fait encore pour mériter la béatitude du Christ : seule une profession publique de sa foi devant l'impiété qu'elle brûlait depuis si longtemps de confondre, pourrait assurer son salut et sa gloire !... Et peut-être est-ce d'ici même, sa décision enfin prise, une flamme de haine et de miséricorde aux yeux, ayant

jeté sur sa malheureuse ville natale le dernier regard de la vierge à qui l'éternelle Cité allait s'ouvrir, qu'elle partit seule et déterminée pour délivrer sa chère Tipasa des idoles qui la déshonoraient et la gagner enfin publiquement au Christ !...

*
**

La ville païenne de Tipasa dressait alors un certain nombre de ses édifices sur la presque île escarpée qui avait été son berceau, depuis le Temple du Dragon, qui en occupait la pointe et dominait le large¹, jusqu'à celui des *Prisci Rectores* dont parle la *Passio* et qui pouvait être un sanctuaire dédié aux empereurs² ; gagnant peu à peu sur la terre ferme, elle s'était alors développée jusqu'au pied des collines qui l'enserrent, puis avait débordé sur les versants prochains et opposés des deux autres presque îles, et gagné leur faite, où s'était finalement appuyée de part et d'autre l'enceinte de plus de deux kilomètres de long qui la protégea plus efficacement que sa voisine Césarée et dont certaines parties n'ont pas entièrement disparu³. Cette importante superficie, occupée en partie par le village actuel de Tipasa, en partie par les jardins Trémaux, n'a pas pu faire l'objet de fouilles complètes et méthodiques ; elle a été visitée sans plan d'ensemble, par fragments, et, jusqu'à ces der-

1. S. Gsell, *Recherches arch.*, p. 6.2. S. Gsell, *Mél. de Rome*, 1894, p. 341.3. *Ibid.*, p. 325.

nières années, par le fait de ce défaut d'organisation, par le fait aussi des déprédations inévitables dans les centres habités, on demeurait indécis et mal renseigné sur sa topographie et sur le sens de nombre des ruines qu'on y avait retrouvées.

Par bonheur, des recherches suivies et régulières, cette fois, ont été entreprises voici une quinzaine d'années sur la Colline des Temples, dans les jardins Trémaux et dans les ruines des grands Thermes ; et l'exacte physionomie d'une grande partie de la Tipasa romaine s'est enfin révélée, ressuscitant en partie, grâce à de très intéressantes découvertes, cette cité si particulière dans le site incomparable qui l'encadre.

Il est à conjecturer, bien qu'aucun vestige n'en ait été retrouvé, que Tipasa possédait autrefois une vaste place à la rencontre des deux routes d'*Icosium* (Alger) et de Césarée (Cherchell) et au voisinage immédiat des grands Thermes dont les hautes ruines dressent encore leur masse imposante au cœur même du village français¹ ; au fond de cette place devait s'élever une grande fontaine en hémicycle dont les vestiges assez confus s'écroulent dans les broussailles non loin de la côte, et tout près d'autres ruines où l'on a retrouvé des mosaïques et le nom d'un des rares Tipasiens notables qui nous soient connus, *C. Critius Felix*. Dans la même région, des débris de portiques donnent à admettre la possibilité de l'existence d'un marché ou d'une Basilique², de même que, plus loin dans le village, la présence d'une base

1. S. Gsell, *Mélanges de Rome*, 1894, p. 339.
2. *Ibid.*, p. 337.

attique surmontée de son fût et encore en place dans sa rangée, parallèlement à la côte, permet de croire à l'existence d'un grand monument public¹.

Mais la ruine la plus importante de cette région de la ville est celle des grands Thermes. On connaissait depuis longtemps les énormes massifs de briques romaines qui dressaient leurs inquiétantes silhouettes au-dessus des champs et des maisons de Tipasa. Mais la fouille n'en avait jamais été sérieusement entreprise ; et il faut venir à la campagne de 1922 pour qu'il soit enfin question de ces vestiges pourtant si curieux. Des difficultés d'ordre pécuniaire avaient toujours fait ajourner à des temps meilleurs le déblaiement de ces murailles qu'on savait enterrées à une grande profondeur, que de plus une rue traversait et dont une partie importante est couverte de constructions modernes. Les résultats furent tout de suite des plus remarquables : en deux campagnes, la grande salle centrale de ces bains publics a été rendue à la lumière, avec de nombreuses annexes, dont les dimensions énormes, — la salle principale avait près de 10 mètres de côté sur 12 mètres de hauteur sous voûtes² ! — et la riche décoration de mosaïques et de revêtements durent ne le céder en rien à ceux des grands Thermes de Césarée, sous cette réserve toutefois qu'on n'y a pas trouvé les mêmes trésors de statuaire ; le cas de Césarée à cet égard est unique dans toute l'Afrique romaine. Et désormais, après la suppression de la rue et la mise en état de cette ruine magnifique, la Tipasa

1. S. Gsell, *Ibid.*, p. 338.
2. A. Ballu, *Rapports de 1923 et de 1926*.

romaine offre un nouveau monument de premier ordre à ses visiteurs.

Les jardins de la propriété Trémaux, ornement de la Tipasa française, et qui englobent une partie importante du périmètre réel des ruines, se sont naturellement montrés des plus riches en vestiges antiques ; et il faut remercier les propriétaires actuels de ce domaine de l'intérêt qu'ils ont toujours porté aux questions archéologiques, installant et permettant libéralement de visiter un intéressant musée, ouvrant aux visiteurs l'accès de leur parc et favorisant toujours de leur mieux les travaux de fouilles qu'ils n'entreprenaient plus eux-mêmes. Depuis de longues années, on y montrait les restes de l'amphithéâtre, d'ailleurs réduits à quelques pans de murailles, voûtes et gradins, avec des souterrains qui ont pu être les *carceres* ou prisons annexes¹, et qui n'ont ni l'ampleur ni l'intérêt de l'amphithéâtre de Césarée. Non loin de là, des fouilles récentes ont mis au jour en 1921 les substructions d'un vaste Temple païen, avec son enceinte sacrée, sa cour entourée de portiques, son *Pronaos*, sa *Cella*, où se trouvaient encore des débris, malheureusement insuffisants pour en déterminer le nom, de la divinité du lieu². Ce Temple est encore aujourd'hui le seul qui ait été retrouvé en dehors de la presque île médiane de Tipasa ; celle-ci, par contre, en était abondamment pourvue, si l'on en croit le nom qui lui est resté de *Collis Templensis*.

Continuant dans la même direction, vers le sud-ouest,

1. A. Ballu, *Rapport de 1916*, p. 16.

2. A. Ballu, *Rapport de 1921*.

dans le Parc Trémaux, on trouve un très gracieux et curieux Nymphée en hémicycle, encore paré des bases de colonnes entre lesquelles coulait l'eau fraîche amenée de la montagne, comme à Cherchell, par de longs aqueducs¹, et dirigée, de là, par une chambre de distribution encore en place derrière le château d'eau, dans les conduites d'alimentation de la ville² ; il était fort décoratif, orné de statues, entouré de bassins où les Tipasiens venaient puiser, et le soin avec lequel il a été construit montre, une fois de plus, quel était le culte des Romains pour les eaux, bienfait et agrément de leurs villes.

Un mausolée octogonal ruiné, pyramide massive de maçonnerie, signale un peu plus loin l'emplacement d'une nécropole qui dut être placée hors ville, du temps où Tipasa se bornait à la Colline des Temples, et se trouva à l'intérieur du rempart quand la ville s'agrandit.

Le rempart lui-même n'était pas loin de là ; on y retrouve encore les fondations des 9 tours qui flanquaient sur ce point la porte de Césarée, près de laquelle se trouvait le Théâtre, dont l'emplacement aujourd'hui est à peu près indistinct, à part les substructions de quelques gradins ; le reste, comme à Césarée, servit de carrière de pierre taillée aux habitants. Ne doutons d'ailleurs pas que des fouilles sérieuses, si elle sont un jour entreprises, ne ménagent les mêmes découvertes que dans la ville voisine.

Mais cette rapide visite de la Tipasa romaine telle qu'elle put apparaître à l'indignation chrétienne de la

1. A. Ballu, *Rapport de 1924*. — S. Gsell, *Mon. ant.*, t. I, p. 243.

2. S. Gsell, *Mél. de Rome*, 1894, p. 352.

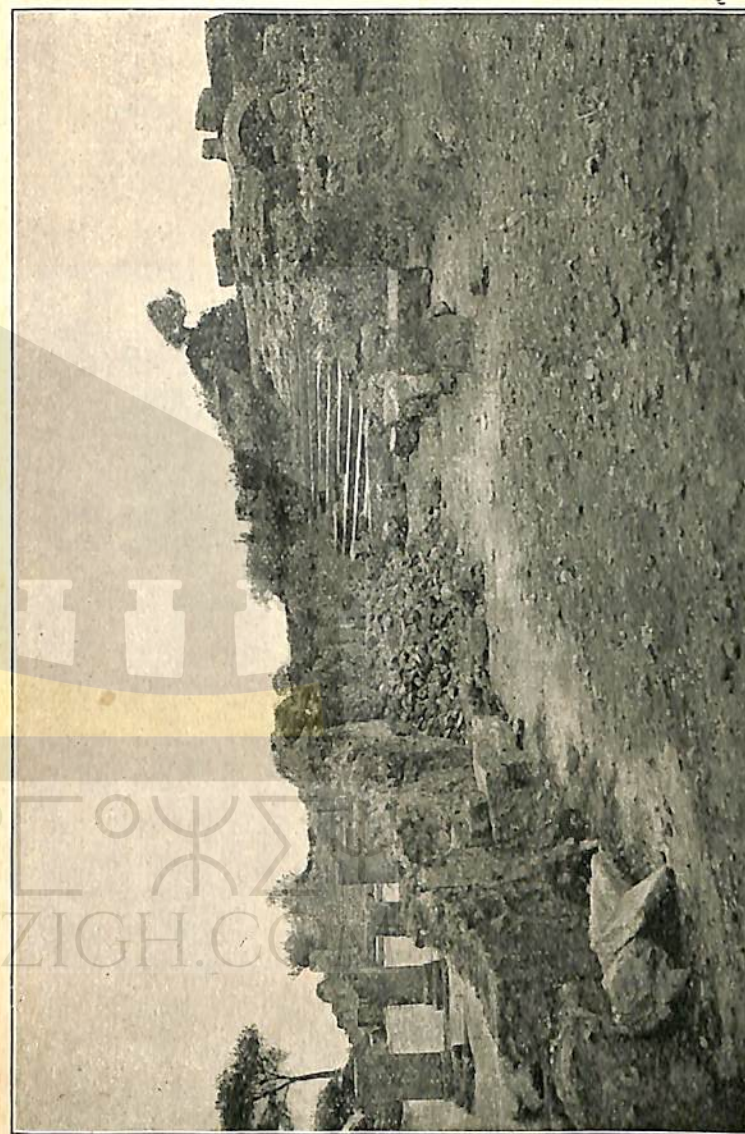
vierge Salsa nous a tout de même un peu trop retenus dans la partie sud de la vieille cité ; il faut maintenant revenir à cette Colline des Temples dont il a déjà été question, berceau certain de la ville, et dont la splendeur païenne suscitait encore au v^e siècle l'admiration et la vitupération de l'hagiographe anonyme de la *Passio*, quand il dénonçait, sur la falaise escarpée, battus par les vents et par l'embrun, tous les monuments de l'idolâtrie, trop heureux d'ailleurs de nous apprendre qu'au temps de Salsa déjà ces asiles du démon (*cubilia daemioniorum*), ces habitacles des esprits immondes (*habitaacula spirituum immundorum*) tombaient en ruines faute de clientèle.

On s'explique mal que, jusqu'à nos jours, cette falaise broussailleuse, abandonnée, donc libre de constructions, et tuméfiée de pierres sous l'envahissante végétation qui la couvrait, n'eût jamais encore attiré la curiosité des archéologues. On ne pouvait cependant douter qu'elle ne recélât les vestiges de la ville romaine, visibles jusqu'à l'évidence : rien n'y eût arrêté les équipes de recherches et les résultats étaient certains. Il a cependant fallu, à soixante kilomètres d'Alger, dans un site qui attire chaque année un grand nombre de visiteurs et même de baigneurs, attendre jusqu'en 1913 les premiers coups de pioche sur ce vaste champ de ruines vierges.

Je me trompe ; les premiers coups de pioche avaient été donnés plusieurs années auparavant, lors de la construction du phare et de sa route d'accès ; mais ces travaux, exécutés sans contrôle archéologique par les ponts et chaussées, ont eu des résultats déplorables, bou-

PL. XV

FORUMS ET BASILIQUES



Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

Tipasa. — Escalier du Forum.

leversant définitivement la pointe de la presqu'île, dont la reconnaissance eût été si importante pour le passé de la ville et de plus limitant sensiblement le champ des fouilles ultérieures.

Il restait heureusement encore sur la colline historique de vastes espaces ; et les fouilles entreprises il y a quinze ans et poursuivies depuis par intermittence ont rendu au jour un ensemble de substructions dont l'intérêt, le pittoresque et l'éloquence demeurent vraiment de premier ordre, montrant en outre à quel point les siècles, loin de détruire ces vestiges d'un passé lointain, contribuent au contraire à nous les conserver sous le linceul protecteur des apports successifs de terre végétale qui les préservent de la dispersion et du pillage.

Ce fut, il faut le dire, un peu le hasard qui guida les premières recherches, et les conduisit au centre de la colline, sur une assez grande abside, repérée depuis un certain temps¹, mais dont on ne soupçonnait pas la nature ; peu après, la Basilique civile de Tipasa était déblayée, et donnait la plus avantageuse idée des constructions de la première colonie romaine : on y avait trouvé trois grandes nefs de 30 mètres séparées par des colonnes, et au fond desquelles un vaste hémicycle surélevé pour mettre les juges en vue abritait une statue officielle sur une base encore trouvée en place. L'abside était ornée d'une fort curieuse mosaïque décorative au milieu de laquelle, dans un cartouche rectangulaire, trois barbares enchaînés, rappelaient, d'après M. Carcopino, le triomphe de l'Empereur Claude sur les Maures et les

1. S. Gsell, *Mélanges de Rome*, 1894, p. 343.

Musulames¹ ; autour d'eux, dans les ornements de fond de la mosaïque, douze carrés présentaient des visages d'hommes et de femmes contrastés, dont l'interprétation n'a pas été donnée². Palais de Justice de grandes dimensions pour une si petite ville, il est probable qu'il servit à maints autres usages publics ; bourse de commerce, bureaux d'affaires, lieu de rendez-vous commerciaux, et fut plus d'une fois envahi par les marchands du temple. On y pénétrait non seulement par une vaste porte au fond, du côté du midi, mais encore par une porte ouverte dans le bas-côté de droite, non loin de l'abside, et qui donnait de biais sur un large escalier de 17 marches encore en place, et au-dessus duquel frémait toujours la curieuse silhouette de deux vieux lentisques tout courbés sous l'habituelle brise du soir.

Cet escalier conduit au Forum, déblayé en 1914 ; une statue de la Victoire, dédiée par un certain *Valentinus* à l'occasion de son flaminat³ et trouvée au pied de la dernière marche de l'escalier, avait donné l'éveil et orienté les fouilles qui furent poursuivies sur un vaste espace au haut des 17 marches et ne tardèrent pas à ressusciter une des plus belles places que nous possédions dans nos vieilles cités exhumées, et à restituer du coup la vraie Tipasa primitive sur sa presqu'île des Temples.

Le Forum de Tipasa est en effet dans le plus remarquable état de conservation, avec son dallage intact sur

1. J. Carcopino, *Bulletin du Comité*, 1914.

2. A. Ballu, *Rapport de 1913*.

3. A. Ballu, *ibid.*

sa presque totalité, son caniveau pour les eaux pluviales au bord extrême de l'*area*, qu'entourait sur trois des côtés un beau portique dont le plan reste très visible. Au nord, sur presque toute la largeur de la place, un Capitole dressait son *Pronaos* au-dessus d'un perron monumental. Du point culminant de la colline, où il avait été construit, il dominait majestueusement la ville de tous les côtés. A l'est du Forum se trouvait la Curie, précédée elle aussi d'un porche. La face de l'Ouest, construite, en raison de la déclivité du terrain, sur des galeries voûtées, dominait également l'horizon. Enfin, c'était sur le côté sud qu'aboutissait l'escalier de *Valentinus*.

Il est possible que, à l'époque romaine, la vue qui s'ouvrait de cette belle place sur la ville, la mer et la plaine fût arrêtée par les édifices qui l'encadraient. Mais aujourd'hui, nul obstacle ne vient plus la limiter, et rien n'est plus harmonieux que cet horizon de ruines et ces trois promontoires qui plongent autour de nous dans la mer : en face notre presqu'île, avec son phare et sa pointe extrême où il y a de fortes raisons de placer le Temple du Dragon, que dut suivre une église à l'honneur de sainte Salsa¹ ; sur la droite, après le petit port, la colline broussailleuse où sont les cimetières chrétiens et la Basilique de Salsa, aux pieds desquels vient battre doucement le flot ; de l'autre côté, symétrique, une troisième colline non moins broussailleuse, où s'abritent d'autres cimetières ; et plus loin enfin, vers l'horizon, la baie doucement incurvée autour de laquelle montent

1. J. Carcopino, *Bulletin du Comité*, 1914.

les gradins d'un amphithéâtre de verdure surmonté par l'énorme et puissante masse de cette montagne du Chenoua, toute en marbre, dont les dernières arêtes brisent la mer et ferment de ce côté l'horizon terrestre. Tournés de l'autre côté, vers la ville actuelle, on devine, au delà de la Basilique civile, mêlés aux habitations des Tipasiens d'aujourd'hui, les restes de la Tipasa de jadis, et plus loin encore, la plus paisible et la plus opulente campagne, accueillante et douce au regard ; et l'on ne saurait oublier ce cadre autour de la Tipasa de jadis si l'on veut en comprendre la fortune et en évoquer l'âme à travers les détails de son passé, pour autant qu'il reste possible d'en tracer les grandes lignes.

Le berceau de Tipasa dut être, on l'a déjà vu, sur cette colline du centre ; étroite et forte, peut-être bâtie d'un seul coup pour devenir la *Colonia Claudia*, elle dut être fière de ses rues bien tracées, de son vaste Forum, de ses Temples et de ses confortables maisons. La prospérité venue, à l'étroit dans son enceinte, elle put gagner sur la terre ferme, autour d'un second Forum édifié au croisé des grandes routes qui lui donnaient accès ; et bientôt la seconde Tipasa ne le céda en rien à la première pour le nombre et l'importance des monuments : immenses et splendides Thermes, Théâtre, Amphithéâtre, Temples, Château d'eau, jusqu'à ce vaste et fort rempart qu'elle ne franchit d'ailleurs jamais, et qu'encadrait la ceinture de cimetières qui fait encore aujourd'hui son charme mélancolique et particulier. La ville, dans son ensemble, restait en somme modeste, avec ses vingt mille habitants à l'époque de sa plus

grande prospérité¹, et ne chercha jamais à rivaliser avec sa trop splendide et trop riche voisine Cesarea ; mais elle dut savoir se garder le bénéfice de cette médiocrité, car il semble qu'elle conserva longtemps ses libertés, et ne subit pas plus l'emprise des pouvoirs impériaux que celle des barbares envahisseurs. La *Passio* affirme qu'au III^e siècle les cultes officiels impériaux étaient délaissés et que faute d'entretien les Temples tombaient en ruines. On n'y a trouvé que peu d'inscriptions au nom des empereurs et, comme dieux officiels, à peine quelques dédicaces à la Victoire. Le nombre des dignitaires impériaux dont l'épigraphie nous a conservé le nom est de même extrêmement réduit : le Procurateur *Claudius Constans*, vainqueur des Musulames au III^e siècle² ; le chevalier *M. Coccius Romanus*, au même siècle³ ; un duumvir, vétérans et agriculteur, qui possédait aux environs une villa fortifiée, *L. Saedius Octavius Felix*, un Dispunctor, sorte de receveur municipal, *Q. Geminius*, le personnage dont nous avons déjà signalé le nom trouvé dans le château d'eau voisin du village actuel, *Critius Felix*⁴. On est un peu surpris de trouver en outre à Tipasa quelques noms de soldats, car on a de fortes raisons de penser qu'elle n'eut jamais de garnison⁵ : on a cependant transporté au musée d'Alger deux funéraires ornés de bas-reliefs qui mentionnent le nom du *Curator alae I Contariorum* de l'armée de Pan-

1. S. Gsell, *Mélanges de Rome*, 1891, p. 299.

2. S. Gsell, *loc. cit.* p. 344.

3. *Ibid.*, p. 297.

4. Cf. plus haut, p. 180.

5. Gsell, *Mél. de Rome*, *ibid.*, p. 306.

nonie supérieure *Ulpus Tertius*, et celui d'un autre sous-officier de la garde du Gouverneur, tué à l'ennemi¹. Plus récemment, enfin, a été retrouvé à quelque distance de la ville le double funéraire du vétéran *Elius Publius*, deux fois médaillé (*torquatus*), ancien soldat de l'*ala Britannica*, et de son épouse *Limpidia*². La liste est brève, on le voit, et ce passé Tipasien se perd un peu dans la nuit des temps. La période chrétienne sera sans doute un peu moins obscure.

★★

Redescendus par la route du phare pour gagner la pointe de la Colline des Temples, c'est maintenant de la plate-forme qui règne autour du bâtiment du projecteur qu'il faut, après un regard encore à cette baie de Tipasa dont les eaux transparentes jouent sur le sable ou brisent mollement sur les rochers, revenir à la belle histoire de Salsa et terminer la lecture de sa *Passio*.

Salsa venait donc d'atteindre ses quatorze ans, et, depuis son baptême, vivait dans l'enthousiasme d'une foi grandissante, méditait les exemples héroïques de tous ceux qui l'avaient devancée dans l'amour et le sacrifice et dont on se racontait avec envie les supplices glorieux et l'éternelle félicité : elle enviait de plus en plus leur sort, et se sentait elle-même capable de les suivre et de les dépasser sur la route sanglante et glorieuse. Malheureusement, les temps n'étaient plus aussi favorables :

1. *Ibid.*, p. 384.

2. J. Carcopino, *Revue africaine*, 1914, n° 293, p. 388.

c'était le règne de l'empereur Constantin, on ne voyait plus de persécutions, et on ne pouvait plus s'étonner à Tipasa, où le paganisme agonisait, que d'une chose : le petit nombre relatif des fidèles du Christ. Aussi dut-elle sans doute se résoudre à chercher au moins le moyen de stimuler cette morne indifférence des Tipasiens, et, à défaut d'autres sentiments, d'éveiller dans leurs cœurs endormis les passions extrêmes qui ramèneraient à Jésus-Christ les meilleurs d'entre eux.

Ce furent les parents de Salsa qui, sans le savoir, lui fournirent l'occasion tant désirée. De tous les cultes qui s'étaient intronisés pendant deux siècles sur la colline des Temples, un seul subsistait encore avec quelque vitalité à Tipasa ; c'était un culte oriental qui devait rattacher à leur origine première les descendants des Carthaginois qu'étaient les Tipasiens¹. A ce titre, le culte du Dragon était-il sans doute resté populaire dans la ville de Salsa. Il s'agissait d'ailleurs d'une assez étrange divinité, que figurait un serpent de bronze à tête dorée, dont les yeux étaient des pierres précieuses ; il s'adorait à la pointe extrême de la ville ; et son Temple, peut-être le dernier de Tipasa, dominait à pic la mer, qu'il devait même surplomber, au delà du phare actuel, sur une plate-forme, depuis lors écroulée dans le flot.

De bons Tipasiens comme les parents de Salsa ne pouvaient songer à manquer les fêtes de ce dernier dieu, et il était naturel qu'ils y emmenassent leur fille qui cependant et malgré tout le respect qu'elle leur témoignait,

1. Voir S. Gsell, *Mél. de Rome*, t. cit., p. 308, sur les traces laissées par les origines puniques de Tipasa.

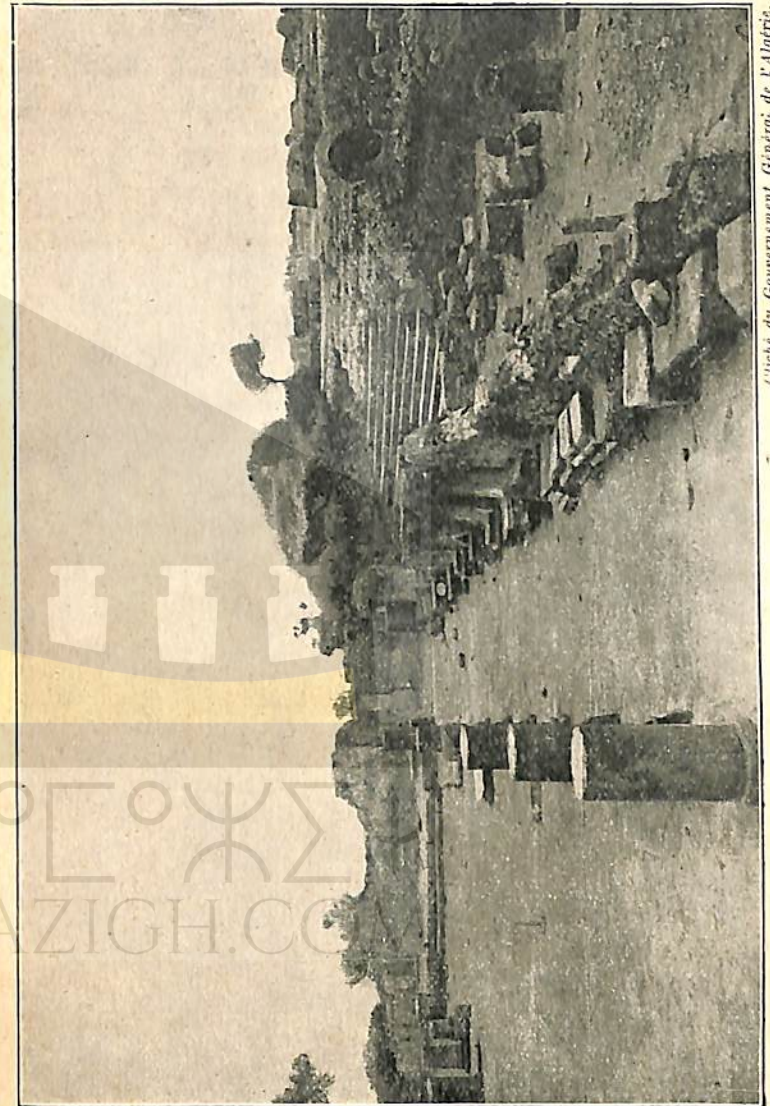
ne leur cachait point sa répugnance, et résista longtemps à leurs désirs. Il est même probable qu'elle n'y accéda finalement qu'après y avoir vu un ordre divin.

Les fêtes du Dragon n'étaient guère édifiantes ; la bestialité et les pires pratiques de l'idolâtrie y déployaient tout leur cynisme ; et l'auteur anonyme de la *Passio* en donne une singulière description : des danses lascives se déroulaient sur d'infemales musiques de cithares, de lyres et de voix que scandaient d'affreux tambours ; des hommes déguisés en boucs formaient de lubriques cortèges ; on y voyait ensuite des possédés dans les pires transes, la bave aux lèvres, poussant des cris démoniaques, et qui s'étourdissaient à tourner éperdument sur eux-mêmes, à se déchirer avec des couteaux : précurseurs évidents des Aïssaouas dont la secte étonne et entraîne encore de nos jours les populations musulmanes, et qui pourraient très bien se rattacher de fort loin au culte Carthaginois d'Eschmoun¹.

Salsa pour la première fois sans doute assistait à ces scandaleuses fêtes. Elle en fut tout aussitôt profondément indignée et rien ne put contenir la sainte fureur qui s'était emparée de son âme chrétienne : dressée au milieu de la foule des adorateurs du Dragon, elle leur cria soudain d'une voix que la colère rendait formidable, le mépris que lui inspiraient de telles superstitions, les suppliant de suspendre ces rites honteux, de cesser cette fête impie et de n'adorer désormais que le seul vrai Dieu, immatériel et unique ! La fraîche voix de la jeune fille hors d'elle-même, les grands gestes de ses bras délicats,

1. S. Gsell, *l. cit.* p. 311.

PL. XVI



Cliché du Gouvernement Général de l'Algérie.

Tipasa. — Basilique Judiciaire.

FORUMS ET BASILIQUES

le contraste de tant de grâce et de véhémence, ne faisaient cependant qu'amuser le scepticisme joyeux des adorateurs du Dragon, dont de nombreuses libations entretenaient la bonne humeur. De sorte que, loin d'indigner ses auditeurs, Salsa suscitait leur bienveillance amusée, et qu'ils se contentaient de sourire aux furieuses prosopopées de la petite vierge, sans interrompre pour autant leurs cérémonies. Qui d'ailleurs, dans cette païenne mais sceptique petite ville, prenait au sérieux la secte des Chrétiens, nouvelle et peu nombreuse encore ?

Salsa épuisa ses forces, mais non pas sa foi, que rien ne pouvait décourager. Impuissante, elle demeurait sur place, spectatrice malgré elle des turpitudes de ces païens. Au soir, elle n'avait pas encore voulu quitter la place, et résistait à ses parents, qui, effrayés, ne se souciaient pas de l'abandonner dans un pareil lieu. Elle contemplait avec un dégoût effroyable l'écroulement dans l'enceinte sacrée de la plupart des acteurs de la fête perdus dans les hoquets de leur ivresse, et formait en silence des desseins irréparables.

Et soudain, n'y tenant plus, voici que la vierge inspirée, bondissant avec une incroyable prestesse à travers ces amas d'ivrognes écroulés, s'élança, sans qu'il fût possible d'arrêter la spontanéité de son geste, sur le Dragon, impassible au fond de son Temple, et, d'une force décuplée par la foi qui la poussait, soulevant la tête de bronze de l'idole, simplement posée sur son corps, et, s'arc-boutant vigoureusement, parvint à la faire basculer dans la mer par-dessus les balustres du

sanctuaire qui surplombaient la falaise. La mère de Salsa ne put arriver assez vite pour retenir ce geste invincible ; mais elle parvint à entraîner la petite exaltée hors de l'enceinte du Dragon sans réveiller aucun des ivrognes prostrés, et à l'emmenner en toute hâte, par les rues les plus désertes, à la maison, où elle l'accabla de reproches indignés que Salsa reçut sans protester, résignée et soumise.

Mais Dieu parlait en elle, et la vierge avait son plan. Quelques heures plus tard, lorsque la nuit lui parut assez noire, elle se couvrit de son voile le plus épais, trompa la surveillance de sa mère et de son père endormis, franchit sans encombre l'*atrium* vide et le vestibule d'entrée de la maison où le portier dormait également, et une fois dans les rues désertes courut légère et frémissant jusqu'au Dragon. Armée d'une lourde tige de fer aiguillée qu'elle avait trouvée dans un coin obscur de la maison paternelle, et qui ne pesait guère à son bras menu, elle pénétra de nouveau dans le Temple où les païens ivres-morts ne s'étaient pas réveillés, et, sans obstacle, put s'attaquer de nouveau à l'idole déjà décapitée. Armée de son pic, dont elle sut se faire un levier, et déployant à cet effort une vigueur miraculeuse — le Christ n'était-il pas avec elle ? — la vierge souleva la lourde masse de bronze, la fit lentement glisser sur sa base, l'amena jusqu'au bord de son piédestal, où elle chancela, et, de là, un coup d'épaule désespéré la fit enfin basculer dans le vide !... Un fracas épouvantable éveilla soudain les échos des collines et se répercuta sur les flots : le dieu immonde se brisait sur les rochers de la falaise et dis-

paraissait en débris au fond de la mer aussitôt refermée.

L'immense fracas cependant avait réveillé les ivrognes et dissipa sans tarder leur ivresse : à peine, sur leur séant, avaient-ils ouvert leurs yeux lourds, que le spectacle de ce temple vide de son dieu les avait terrifiés. Avec de grands cris, et courant de tous côtés comme des insensés, ils réclamaient le Dragon, et bientôt, cette fois complètement dégrisés, et au paroxysme de la fureur, ils entourèrent d'un cercle de haine la vierge Salsa, demeurée au pied du socle vide de l'idole, et dont le visage extasié s'accusait avec véhémence du glorieux crime qu'elle venait de commettre et bravait du geste tous les faux dieux et leurs sectateurs !

Mais la fureur de ces gens, une fois déchaînée, ne pouvait s'arrêter ainsi. Salsa les bravait encore que déjà le cercle qui l'enserrait s'était fermé autour d'elle. Des poings la menaçaient, des bras la secouaient ; elle trébucha, et ce fut aussitôt un déchaînement de férocité contre lequel l'enfant restait sans défense. Elle ferma dès lors les yeux, se livrant à la volupté de ces souffrances qu'elle offrait à son Christ, et les bourreaux ne tardèrent pas à la déchirer de leurs griffes, puis, de la poussée frénétique de leurs cinquante bras, à enlever le petit corps sanglant au-dessus des balustres et à le précipiter après le Dragon lui-même sur les rochers, salué par une clameur hideuse qui s'en alla réveiller en sursaut la ville et faire trembler d'effroi les parents de Salsa, pressentant leur malheur, et les fidèles de la petite communauté chrétienne de Tipasa.

Or, voici qu'e, loin de se briser comme il était fatal sur les rochers de la falaise, le corps de Salsa se posait très doucement sur une vague qui s'élevait jusqu'à lui pour le recevoir avec respect ; et, le berçant mollement entre deux eaux, comme sur un lit d'azur, le préserva de toute injure des habitants voraces de la mer et le garda pour la sépulture dont les païens se réjouissaient de l'avoir privé, mais que le Christ lui réservait.

Brusquement, au même instant, le ciel s'obscurcit, un vent violent s'éleva, la mer se prit d'une rage subite, secouée de vagues énormes et furieuses qui battirent les rochers, couvrirent d'une écume verdâtre le Temple vide du Dragon et tous les édifices de la colline et mirent dans le plus grand péril les navires amarrés dans le petit port, tout à la pointe de la presqu'île de droite, hors l'enceinte¹, au-dessous exactement du cimetière de Fabia Salsa.

Parmi les bateaux ainsi amarrés au môle, se trouvait celui d'un marchand gaulois nommé *Saturninus* qui, après plusieurs semaines de pénible navigation depuis les rivages phocéens, se reposait de ses fatigues et dormait profondément à son bord. Juste à ce moment, il eut un rêve qui lui montra le corps délicat d'une jeune fille morte, les deux mains pieusement croisées sur la poitrine, flottant sous la quille de son navire, et s'y arrêtant pendant que le bateau, brusquement secoué par une tempête survenue au même moment, s'agitait désespérément du haut en bas des vagues furieuses qui le couchaient et le redressaient si brutalement qu'il en cra-

1. R. Cagnat, *l'Armée romaine*, p. 345.

quait de toutes ses membrures. Et bientôt une voix inconnue lui déclarait qu'il ne sauverait son navire que s'il arrachait d'abord aux vagues le corps de la morte et lui assurait la sépulture.

Saturninus se réveilla alors et put constater que son rêve correspondait à la réalité, car son navire était violemment secoué par la tempête et il dut appeler ses matelots, endormis comme lui, et parer au salut de l'embarcation qui n'était pas sans courir de graves dangers dans ce port étroit où les vagues risquaient à chaque moment de le briser contre les quais ou sur des récifs. Saturninus, d'abord plus occupé de sa manœuvre que du rêve qu'il venait de faire, n'eut d'ailleurs pas trop de toute son énergie et de toute son expérience pour soutenir une lutte inégale contre cette tempête qui ne faisait que s'exaspérer. La bataille contre les éléments déchaînés durait ainsi depuis trois jours sans qu'on en vît la fin, et l'équipage du capitaine gaulois était si harassé que les matelots refusaient de poursuivre la lutte s'ils ne prenaient pas de repos, et que, malgré le déchaînement des flots et des vents, tous ces hommes s'endormirent. Par deux fois, Saturninus s'endormit avec eux, et par deux fois il refit le rêve de son premier sommeil où la même voix lui enjoignait sous peine de mort d'aller au secours de la jeune fille et de lui assurer la sépulture.

A la troisième injonction, blême de peur et constatant que la lame redoublait encore de fureur violente contre son navire déjà mal en point, le malheureux se résolut enfin, perte pour perte, à répondre aux ordres qui lui

venaient ainsi d'en haut. Et, sans autre réflexion, tel quel, il enjamba le bastingage de son navire condamné.

Mais à peine était-il dans la mer que, nageant avec une miraculeuse aisance, il trouva dans ses mains l'extrémité d'une ceinture qui flottait, et attira aussitôt le corps raidi de la jeune fille de son rêve ! Il n'eut dès lors aucune peine à ramener le tendre cadavre au rivage. Et juste au moment où il tirait de l'eau cette « perle précieuse du Christ », et où la face pâle revit le jour, la mer s'apaisa, les vents se turent, la nature entière consolée rendit l'hommage de sa plus profonde sérénité à la bienheureuse martyre. Et le soir qui tombait sur le cimetière de Fabia Salsa vit le chef gaulois et ses rudes matelots, touchés de la grâce divine, agenouillés pieusement devant les restes mortels de Salsa, vierge et martyre, patronne désormais de Tipasa, qui remerciaient Dieu de les avoir choisis pour assurer à la bienheureuse les derniers devoirs humains et les premiers hommages sacrés...

Le martyre de Salsa devait vivifier la petite communauté chrétienne de Tipasa, qui végétait secrètement depuis près d'un siècle ; c'est en effet de 238 que date la plus ancienne inscription chrétienne trouvée à Tipasa, la plus ancienne aussi de toute l'Afrique du Nord, rappelant la mémoire de *Rasinia Secunda*¹. Ce vénérable souvenir fut trouvé dans un très ancien cimetière chrétien sans doute ultérieurement abandonné, à quelques centaines de mètres au sud de la ville ; d'autres funéraires se groupaient autour de celui de Rasinia, celui d'un Sa-

1. S. Gsell, *Mélanges de Rome*, l. c. p. 313.

turninus qu'il n'est pas interdit de supposer le capitaine gaulois lui-même, celui d'une *Modia Saturnina*, *mater dulcissima*, quelques autres encore¹.

Mais c'est de Salsa que date nettement l'essor vigoureux que prit à Tipasa la nouvelle foi. Comme dans plus d'une ville de ce temps-là, le sang de la martyre y fut semence de chrétiens ; le geste de la petite vierge détruisant à elle seule la dernière divinité païenne, l'apostolat de ses compagnons et des évêques qui les dirigeaient portèrent rapidement leurs fruits. Bientôt la ville athée se couvrit fiévreusement d'une floraison de chapelles et d'églises qui proclamèrent devant le monde païen l'ardeur et la pureté de sa nouvelle foi.

Sur l'emplacement du temple du Dragon, qu'un synagogue juive avait d'abord remplacé, après le martyre de Salsa, d'après l'auteur de la *Passio*, on construisit une Basilique à la mémoire de Salsa. En même temps, pour répondre à l'importance grandissante de la communauté tipasienne, s'élevait une autre Basilique sur la colline de l'Ouest, tout contre le rempart : celle dont les ruines actuelles étonnent de leur importance et qui reste sans doute la plus vaste de toute l'Afrique du Nord. Des chapelles en outre, sans parler de plus modestes églises, poussèrent dans tous les quartiers, comme le prouvent les vestiges qui en ont été retrouvés, la petite chapelle du nord-ouest de la colline des Temples², la Basilique voisine du château d'eau, la Basilique de l'évêque Alexandre dans le cimetière de l'Ouest, celle de

1. *Ibid.*, p. 407.

2. E. Albertini, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.* 1920, p. 387.

Salsa sur l'autre colline. Et tous les édifices de cette époque ne sont certes pas connus.

Ce qui frappe au surplus dans ces vestiges tipasiens de l'époque chrétienne, c'est leur exceptionnelle orthodoxie. Aucun détail architectural ni épigraphique ne se rattache de près ni de loin aux diverses hérésies qui ont déchiré si généralement l'Eglise d'Afrique pendant les premiers siècles. La protection de Salsa couvrait sans doute sa ville, car elle sut repousser les uns après les autres les Donatistes et les Ariens, et alla jusqu'à faire le vide devant les invasions hérétiques et se réfugier un temps sur les côtes plus clémentes d'Espagne afin de sauvegarder la pureté de sa foi.

La première des crises que devait subir l'orthodoxie des gens de Tipasa ne suivit pas de très loin le martyre de Salsa, si on place celui-ci entre 307 et 337. L'avènement de Julien sur le trône impérial, en 361, amena le retour de persécution que l'on sait, obscurcissant l'horizon alors sans nuages des Eglises et les menaçant par tout l'empire de nouvelles épreuves. Dans la région de Tipasa, les Donatistes, après avoir à plusieurs reprises pensé atteindre leur objectif d'écrasement des orthodoxes, tantôt soutenus par les pouvoirs impériaux et tantôt poursuivis, voyaient leur étoile décliner. Les communautés orthodoxes respiraient enfin, et se hâtaient d'affirmer leurs espérances par de grands édifices religieux, lorsque l'avènement du célèbre Païen vint rendre toute leur audace aux Donatistes. L'édit de Constantin, qui quinze ans auparavant avait retiré à ces hérétiques la liberté de leur culte et de leurs églises et avait exilé

les plus notables, fut abrogé par un rescrit de 362. Les vaincus de la veille relevaient donc la tête, et la rancune de leur précédente défaite put se donner carrière dans toute l'Afrique du Nord, qui assista sans attendre au « hideux spectacle de la bête humaine déchaînée... dans « une véritable jacquerie sacerdotale¹. »

La communauté chrétienne de Tipasa se vit, un jour de ces malheureux temps, en butte aux objurgations de deux évêques donatistes venus ensemble de Numidie, et appuyés du Gouverneur impérial lui-même, *Athenius*. Mais elle résistait, inébranlable dans la foi de Salsa, et les deux pontifes, *Urbanus* de *Forma* et *Felix* d'*Idicra*, durent recourir à la force pour chasser de leur église les obstinés, ce qui ne se fit pas sans violence ni sauvagerie. Les envahisseurs, en effet, non contents de blesser un certain nombre de rebelles, tuant des femmes et des enfants, s'attaquèrent aux ornements et aux vases sacrés, jetèrent l'eucharistie aux chiens, et lancèrent par les fenêtres, pour la briser, l'ampoule du saint chrême. Vains efforts d'ailleurs : le Christ était avec ses enfants et sa main s'appesantit lourdement sur les sacrilèges : l'ampoule, soutenue par un ange, descendit sans se briser sur les rochers, et les chiens qui venaient de dévorer les saintes espèces devinrent aussitôt enragés et se précipitèrent sur leurs maîtres qu'ils déchirèrent effroyablement².

Dix ans après, avec le roi barbare *Firmus*, le Donatisme

1. P. Monceaux, *op. cit.* p. 42

2. Saint Oplat, *De schismate Donatistarum*, II, 18, 19. P. Monceaux, *op. cit.*, p. 43.

toujours exaspéré poursuivait à nouveau Tipasa de ses haines. Le barbare, lourd de butin, gorgé du sang de Césarée qu'il venait de saccager, arrivait devant Tipasa, bien sûr que la petite ville ne résisterait pas longtemps au vainqueur de sa puissante voisine. Ses troupes respiraient déjà le nouveau pillage qu'il leur avait promis et se réjouissaient hautement d'aller détruire enfin tout de bon ce centre d'impiété ! Quelle ne fut pas leur surprise quand ils virent les Tipasiens, bien assurés derrière de fortes murailles, s'apprêter à leur opposer une résistance avec laquelle ils durent immédiatement compter ! Ce fut effectivement en vain qu'ils assaillirent la ville trop bien gardée ; leurs tentatives échouaient l'une après l'autre, en dépit des ordres et de l'exemple du roi qui ne tarda pas à sentir s'évanouir sa confiance, pendant que ses soldats, aveuglés par les débauches qui avaient suivi le sac de Césarée, se décourageaient et se débandaient. Ce siège dura huit jours sans amener aux assaillants le moindre avantage. Le neuvième jour, comme Firmus se trouvait le soir au pied du rempart, sur la colline de l'Est, et se désespérait de son insuccès, l'idée lui vint en désespoir de cause que cette Salsa, dont il contemplait alors la Basilique toute proche, pourrait lui venir en aide s'il savait seulement se la rendre favorable par de suffisantes offrandes. Il entra donc aussitôt dans l'église vide, s'approcha de l'autel qui surmontait la tombe de la sainte, lui offrit le pain et le vin et fit brûler devant elle de gros cierges de cire. Vains simulacres de piété ! Le pain et le vin se répandirent sur le sol au bruit du vase d'offrande qui se brisait sur les

dalles, et la flamme des cierges, vacillant en même temps, s'éteignit du même coup. Le roi se sentit plein d'une rage soudaine ; d'un coup de sa lance qu'il avait orgueilleusement gardée à la main, il renversa l'autel et frappa le tombeau de la douce martyre.

Il venait de prononcer lui-même sa condamnation, et son châtement ne se fit pas attendre. Devant le porche même de la basilique, comme il remontait à cheval, il manqua son coup et se cassa les reins, pendant que les assiégés, inspirés par leur protectrice, sortaient impétueusement, bousculaient leurs ennemis, et, après une bataille rangée qui dura toute la nuit, les exterminèrent finalement.

Tipasa connut alors les plus belles années de son histoire. C'est entre la défaite de Firmus (372) et l'invasion vandale (428) que les édifices chrétiens non seulement s'agrandirent, mais encore se firent plus riches et s'ornèrent notamment des curieuses mosaïques dont il va être bientôt question¹. C'est à cette époque que vécurent les évêques dont les noms réapparaissent les uns après les autres, *Alexandre*, qui éleva sur la colline de l'Ouest, à la mémoire de ses prédécesseurs, une si curieuse église², *Renatus*, retrouvé dans la même église en 1914³, et le *Potentius* qui embellit et agrandit la basilique de Salsa⁴.

La première invasion vandale, en 429, ne fut qu'une tourmente, qui laissa toutefois derrière elle de graves

1. Saint-Gérand, *Bulletin du Comité*, 1892, p. 484.

2. S. Gsell, *Mél. de Rome*, p. 392.

3. J. Carcopino, *Académie des inscriptions*, 3 avril 1914.

4. S. Gsell, *Mél. de Rome*, p. 317.

désordres administratifs et ecclésiastiques auxquels Tipasa ne dut point échapper. Une accalmie suivit, pendant le temps que les Maurétanies, rendues à l'empereur Valentinien par les envahisseurs, se virent rattachées à l'empire. Mais la mort de ce dernier rouvrit les provinces à une seconde invasion vandale. Tipasa vit tomber le rempart qui l'avait tant de fois sauvée de la destruction, et sa foi elle-même fut l'objet d'une persécution si violente que, malgré l'intervention miraculeuse du Christ qui se manifesta plusieurs fois en sa faveur, l'Eglise de Tipasa dut s'enfuir pour ne pas disparaître. La persécution du chef vandale Hunéric, acharné à établir l'arianisme dans toute l'Afrique du Nord, avait atteint nombre d'évêques orthodoxes, exilés ou suppliciés. On comptait même parmi eux celui de Tipasa, *Reparatus*, qu'Hunéric, après avoir ordonné la tradition aux Ariens de toutes les églises, remplaçait par un de ceux-ci, le secrétaire de leur patriarche. Les fils de Salsa ne s'étaient encore jamais vus dans un tel péril : périr tous, et livrer la ville aux impies, ou abjurer, et perdre leur éternité ! Des bateaux, par hasard en relâche dans le port, les emportèrent avec ce qu'ils purent de leurs biens et parmi ceux-ci le plus précieux, le cercueil de Salsa ; et les vents favorables leur permirent de débarquer sur les côtes d'Espagne.

Ceux qui n'avaient pas pu trouver place dans les barques restèrent en présence de l'évêque arien et se préparèrent à mourir. L'évêque, cependant, usa envers eux de douceur et s'efforça de les amener à ses erreurs par la persuasion. Mais il y perdit sa peine, et ne re-

cueillit des chrétiens de Tipasa que des sarcasmes ; après quoi les martyrs s'en furent célébrer publiquement à sa vue leurs saints mystères.

La rage et le dépit du pontife ne connurent plus de bornes. N'osant les faire mettre à mort lui-même, il en référa au roi, qui ordonna de faire sur-le-champ couper la langue et la main droite de ces rebelles devant les délégations de toutes les provinces, sur le Forum de Tipasa. Mais le calcul impie de ce barbare fut une fois de plus déjoué : car, loin d'inspirer par leur supplice à leurs frères des autres villes une crainte salutaire de la puissance des bourreaux, les martyrs, assistés de l'Esprit Saint, proclamèrent à la face du ciel la pureté de leur foi, en continuant à parler comme avant leur supplice. Et ces bienheureux, continuant de proclamer à haute voix, bien que privés de la langue, la miséricorde divine, ont vécu par la suite un assez grand nombre d'années pour que ce miracle ait pu être certifié par de très nombreux témoins. L'historien Victor de Vita, qui nous a rapporté cette belle histoire, ajoute : « S'il se rencontre « un incrédule, qu'il aille à Constantinople, et il y trou-
« vera encore une des victimes, le sous-diacre Reparatus,
« qu'il entendra s'exprimer parfaitement et sans la
« moindre gêne, ce qui même lui a valu une estime toute
« particulière au palais impérial de la part de l'empereur Zénon, et plus encore de la part de l'impératrice¹. »

Mais la malheureuse ville était touchée à mort, et il est plus que vraisemblable que pendant le siècle qui sui-

1. Victor de Vita, *Historia persecutionis africanae provinciae*.

vit, jusqu'au rétablissement du catholicisme sous le règne de Hildéric en 523, elle demeura plus qu'à demi abandonnée. Les exilés cependant, soit tous ensemble, soit peu à peu, se risquèrent enfin à revenir d'Espagne, et finirent par rapporter les reliques de Salsa, qui reprit sa place d'honneur dans une Basilique restaurée, probablement à l'intérieur du sarcophage ancien, au-dessus de la tombe invisible de l'aïeule romaine Fabia Salsa¹. Certains supposent cependant qu'au contraire les reliques restèrent en Espagne, et y demeurèrent l'objet d'un culte dont le souvenir persista très longtemps à Tolède, d'où précisément nous sont parvenus les deux manuscrits de la *Passion* que conserve aujourd'hui notre Bibliothèque Nationale².

L'histoire de Tipasa s'achève sur cette énigme. Vraisemblablement la ville subsista, ou plutôt végéta jusqu'aux derniers jours de la domination byzantine, et peut-être même eut à tenir tête aux premiers envahisseurs arabes. Car, en divers endroits, et particulièrement dans la basilique de Salsa, se trouvent des traces très nettes de remaniements dans l'époque byzantine. Et il n'est pas interdit de voir dans l'espèce de rage avec laquelle fut mis en pièces le sarcophage romain retrouvé dans le sanctuaire, dont il fallut réunir plus de 300 morceaux, la trace de l'acharnement que mirent les hordes de Sidi Okba à détruire les restes de la civilisation à laquelle ils avaient voué une haine si fanatique³.

1. S. Gsell, *Mél.*, *op. cit.*, p. 388.

2. S. Gsell, *Mél.*, *op. cit.*, p. 320.

3. S. Gsell, *Guide archéologique des environs d'Alger*, p. 138.

★★

Les ruines de la grande basilique se trouvent à la pointe de la colline de l'Ouest, et s'appuient contre ce qui reste à cet endroit, dans les broussailles, de l'ancien rempart, qui venait finir là, juste au-dessus de la falaise abrupte.

Le vaste quadrilatère qui a été déblayé s'appuyait du côté de la mer sur de fortes maçonneries destinées à renforcer la falaise qui en supportait la charge jusqu'à son bord extrême, sur lequel s'avancait, à pic au-dessus du flot, la paroi d'une grande abside semi-circulaire en maçonnerie assez fruste. Du large, ce grand édifice dressé au-dessus des flots et dominant l'ensemble des édifices de cette partie de la ville, devait lui donner un caractère tout particulier, et marquer avec une touchante évidence son esprit chrétien, d'autant plus que chacune des deux autres collines qu'elle englobait dans son enceinte offrait un témoignage semblable : sur la Colline des temples, au cœur de la cité, la basilique de Salsa, et sur la colline de l'Est, bien que hors les murs, non moins en évidence, la Basilique funéraire de la sainte.

Les dimensions de la grande Basilique surprennent un peu : elles dépassent de beaucoup l'importance d'une ville relativement aussi petite que l'était Tipasa. La foi des Tipasiens explique seule une telle magnificence, destinée sans aucun doute à fournir le témoignage de l'ardeur qu'ils apportaient à honorer Dieu.

L'édifice mesure jusqu'au fond 52 mètres. Il se divi-

sait dans le sens de la largeur en neuf nefs, une nef centrale soutenue par des piliers carrés qui la partageaient en trois travées, et six bas côtés dont le sol bétonné de quelques centimètres domine celui de la grande nef, entièrement dallé d'une immense mosaïque ornementale de plus de 700 mètres de superficie, dont il ne reste plus que des débris de jour en jour effacés. Trois seulement des piliers de la nef ont résisté au temps, et soutiennent encore quelques arceaux de pierre dorée, seuls vestiges un peu éloquents de ces témoins de la foi des premiers siècles en Afrique.

Mais l'aspect du monument peut assez aisément s'imaginer. On revoit, dans ce style abstrait et dépouillé qui est celui de nos primitives églises romanes, le grand vaisseau central flanqué de ses trois séries de bas-côtés symétriques de part et d'autre, en retrait l'une sur l'autre. La façade est rectiligne, juste percée des ouvertures étroites qui accuseront les dispositions intérieures du monument, et surmontée d'un fronton triangulaire presque sans moulures. La porte centrale est étroite et basse, sans ornement, et tellement proche du rempart, contre lequel elle vient presque buter, qu'il ne semble guère possible qu'elle ait jamais été précédée d'un porche comme dans l'église funéraire de Salsa par exemple. A l'intérieur, les trois travées de la nef centrale, séparées par des colonnes de style corinthien dont certaines étaient de marbre, de granit ou de porphyre, conduisaient directement le regard jusqu'au fond de l'abside, dont l'arc plus ornementé s'appuyait sur deux demi-colonnes et qui s'est entièrement écroulé depuis longtemps dans la mer.

Les bas-côtés devaient être fort sombres, car ils ne prenaient jour que par d'étroites fenêtres que fermaient ces pierres découpées en claires-voies géométriques ou symboliques, ronds, losanges, carrés, lettres, poissons ou chrismes tels qu'on en voit de nombreux spécimens dans le jardin Trémaux. D'ailleurs, ces bas-côtés étaient d'une construction assez peu soignée, avec leurs piliers mal symétriques et frustes.

Mais la pauvreté sans aucun doute volontaire des églises de cette époque devait fournir un cadre singulièrement éloquent aux cérémonies qui s'y déroulaient. Qu'on se reporte seulement aux descriptions qu'en donnent à chaque page pour ainsi dire les auteurs sacrés de l'époque, et nous reverrons aussitôt avec eux, dans la grande basilique Tipasienne, ces « absides surélevées d'où les clercs dominaient la nef », ces « chaires recouvertes d'un voile », ces « chœurs de religieuses évoluant et chantant devant l'évêque¹ », ces répons alternés de l'officiant et des fidèles, ces antiennes, ces psaumes, ces amens, ces alleluias, tout le détail savant et complexe d'une liturgie riche de symboles et qui n'était déjà point, dans son essentiel, si différente de nos liturgies actuelles.

Un sentier dans les lentisques, étroit et encombré, conduit de l'église aux dépendances qui la complétaient sur le bord de la falaise. Il y a de ce côté un ensemble d'abord assez confus de ruines au milieu desquelles on parvient cependant peu à peu à se reconnaître. On trouvait là d'abord une chapelle avec abside orientée à l'opposé de la Basilique ; une curieuse mosaïque la décorait,

1. P. Monceaux, *Le Donatisme*, p. 148.

et chacune d'elles contenait un cercueil de pierre, dont quelques-uns ont été respectés. Le plus grand, ainsi que la niche qui l'abritait, était orné de marbre, et peut-être surmonté d'une sorte de dais¹ : ce devait être la tombe du possesseur du mausolée. Dans le milieu de l'édifice, il existe également des cercueils de pierre, placés sans ordre, et qui montrent que très postérieurement à l'époque de sa construction, on enterrait toujours dans le vieux cimetière, dont toute la superficie est couverte de ces cuves de pierre où les morts n'ont même pas pu continuer en paix leur dernier sommeil, car il n'est guère de ces sépultures qui n'aient eu à subir les outrages du temps et des hommes.

Il ne reste plus à visiter qu'une dernière église ; celle qu'éleva, on croit, vers la fin du iv^e siècle, l'évêque *Alexandre* à la mémoire de ses prédécesseurs dans le milieu de la nécropole que nous visitons. Sur ce monument, dont les vestiges sont en fort mauvais état et d'autant plus malaisés à comprendre que les seules parties significatives ont été enlevées et mises à l'abri d'une destruction de plus en plus fatale, nous possédons les précieuses certitudes qu'il nous a livrées lui-même au cours des fouilles dont les premières, celles de l'ancien curé de Tipasa, l'abbé Saint-Gérard, ne sont pas très anciennes. S'agissait-il là d'une église ouverte au culte toute l'année, ou d'une simple chapelle funéraire, ouverte à certaines cérémonies de fêtes, de commémoration ou de pénitence ? Il est malaisé de le préciser, bien que ses proportions semblent un peu grandes pour répondre seu-

1. S. Gsell, *Mél. de Rome*, op. cit., p. 405.

lement à la seconde hypothèse. La basilique funéraire de Salsa, dans l'autre nécropole, pose d'ailleurs le même problème.

Le fond de l'église d'Alexandre, dont le plan général est sensiblement rectangulaire, bien que l'une de ses murailles latérales se brise à son premier tiers en un angle obtus assez marqué, était occupé par une sorte d'estrade à laquelle accédaient deux escaliers latéraux, et contenait neuf sarcophages inégaux et irrégulièrement alignés, qui d'ailleurs étaient violés quand on les découvrit. Deux rangées de piliers soutenaient vraisemblablement une toiture de charpente¹ flanquée de deux terrasses latérales, et divisaient l'intérieur du sanctuaire en trois travées, une nef et ses deux bas-côtés. Et, comme à Sainte-Salsa, l'intérieur était rempli de sépultures de toutes dimensions et de toutes formes, des deux côtés de l'estrade, dans le bas-côté à gauche de cette estrade, dans la nef, terminée par une sorte d'abside inférieure, elle aussi encombrée de tombes. Le sol de la nef était d'autre part entièrement recouvert de mosaïques aujourd'hui enlevées, pour des raisons de conservation incontestables, mais qu'il est difficile de ne pas déplorer ; car, si elles avaient pu demeurer en place, ces mosaïques eussent été pour les visiteurs, on dirait volontiers les pèlerins de l'église, la voix même des occupants de ce sanctuaire, sur lequel elles ont donné de si vives et si précieuses lumières. L'estrade était, comme la nef, toute mosaïquée, et nous ne savons pas ce qu'était sa décoration, qui a été détruite ; mais au pied de l'estrade, le

1. Saint Gérard, *Bulletin du Comité*, 1892, p. 468.

dallage donnait une longue inscription en vers solennels et touchants, dont il faut citer la traduction d'après M. S. Gsell dans son *Guide archéologique de Tipasa*¹ :

« Ce brillant édifice que l'on admire, ces toits aux
« faites éclatants, ce saint autel que vous voyez ici, ne
« sont pas l'œuvre des grands de la terre, mais celle de
« l'évêque Alexandre, dont ce travail glorieux fera vivre
« le nom triomphant à travers les siècles. La renommée
« fait connaître à tous son noble ouvrage. C'est qu'il a
« placé dans cette belle demeure les justes du temps
« passé, qu'un long oubli avait soustraits aux regards.
« Maintenant, ils brillent au grand jour, reposant sous
« un bel autel, et ils se réjouissent de voir fleurir leurs
« couronnes unies. Voilà ce qu'a conçu, ce qu'a exécuté
« leur noble gardien. De tous côtés, pressée du désir
« de voir, la foule des chrétiens accourt, heureux de tou-
« cher de leurs pieds les sols sacrés, et, chantant des
« cantiques, ils viennent tendre leurs mains pour rece-
« voir la communion. »

Tout amphigourique, tout maladroitement virgilien qu'il soit, ce texte est cependant singulièrement évocateur quand on le remet à sa place dans l'église où il fut exposé plusieurs siècles à la curiosité et à l'édification des fidèles² : l'estrade, tombeau des *Justi priores* où l'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître, avec Mgr Duchesne, les prédécesseurs d'Alexandre, supportait l'autel, et c'était au pied de celui-ci, sur l'inscription même qu'on

1. P. 122.

2. C'est cette inscription dont le texte a été reproduit à Cuicul dans l'église de Cresconius. Cp. supra, p. 77.

vient de lire, que s'agenouillaient les fidèles pour recevoir la communion : c'est là que sans doute plus d'une fois ils la reçurent des mains d'Alexandre lui-même, en attendant son tour d'aller attendre le Grand Jugement à l'autre extrémité de son église, dans cette abside devant laquelle se lisait après sa mort, au-dessous de sept rangs de symboliques poissons, l'épithaphe qui le déclarait... « gardien de la chasteté, consacrant sa vie aux œuvres de paix et de charité, répandant la fleur de sa doctrine sur l'innombrable peuple de Tipasa, l'ami des pauvres, tout entier consacré à l'aumône », et s'achevait sur l'espoir de son repos éternel.

Ces deux grandes mosaïques à inscriptions métriques, capitales pour l'épigraphie chrétienne, n'étaient pas les seules qui se lisaient dans l'église du saint évêque. Une troisième, sans doute placée dans un bas-côté, non loin des poissons, jette un trait de lumière sur la fermeté dogmatique des gens de Tipasa, qui repoussèrent toujours avec la même indignation l'erreur Donatiste d'après laquelle on pouvait mériter la vie éternelle par le seul martyre, à l'exclusion presque des œuvres quotidiennes¹.

*Clausula justitiae est martyrium votis optare ;
Habet et aliam similem, aelemosynam viribus facere.*

A côté du martyre, n'est-il point un autre chemin de justice, qui est l'aumône ?

On y trouve enfin, plus ou moins déchiffrables, les

1. P. Monceaux, *Le Donatisme*, p. 465.

épitaphes des fidèles qui purent obtenir une place dans ce cimetière de choix, et dont les sarcophages sont demeurés là tant de siècles, en proie à l'injure du temps : au milieu du bas-côté de gauche, c'est une sépulture enfantine dont le nom s'est effacé. En face, dans l'autre bas-côté, se trouve *Astania, atavis clarissima femina magnis* ; près de l'épitaphe d'Alexandre, se rappelle à notre souvenir *Basilius*, mort à 62 ans, mais qui « vivra par ses mérites ». Plus récemment ressuscitait l'évêque *Renatus*, dont j'ai mentionné plus haut le souvenir. Il est à présumer que ces fouilles, qui n'ont jamais été poursuivies ni achevées méthodiquement, nous rendront encore les noms de plus d'un de ces défunts dont le souvenir revient, à travers les millénaires, hanter les ruines de ce sanctuaire oublié de la primitive Eglise Africaine.

*
**

Mais la nuit s'avance. La lune maintenant descend sur l'horizon plus sombre, les étoiles pâlisent et les ruines s'effacent. Les fantômes retournent à leur éternel sommeil, et les ténèbres se ferment définitivement sur ce réveil fugitif du passé. La poésie pourtant n'en est pas épuisée et, tandis que nous revenons sur nos pas vers le village également endormi, le souvenir nous poursuit de ces Tipasiens des premiers siècles, de ces âmes fidèles et fortes, nourries d'une mystique ardente et d'une éthique sûre dont les générations suivantes devaient, douze siècles durant, développer les évangéliques promesses.

La douce cité que nous laissons dans son voile de ténèbres fraîches, au bercement éternel de sa Méditerranée, comme celles que nous avons visitées avant elle, nous a pleinement apporté le témoignage d'un passé dont les frémissements agitent toujours nos âmes latines : n'est-ce pas sur ces rivages harmonieux que fleurit d'abord, aux premiers siècles, la doctrine d'amour et de renoncement qui allait transformer le monde à l'une des époques les plus obscures et les plus émouvantes de la conscience humaine ?

Aucune ville antique, mieux peut-être que Tipasa, ne montre dans sa réalité le bouleversement qui substitua d'une manière si foudroyante et si décisive au vieux paganisme vidé de toute substance la doctrine des temps modernes, celle qui devait nourrir quinze siècles et plus de civilisation, et, des humbles nécropoles africaines et romaines où elle se préparait avec tant de ferveur à confesser son Christ devant les bourreaux des Empereurs, aspirait déjà de toutes ses jeunes forces à la domination universelle des âmes. C'est à Tipasa que nous prendrons aussi le mieux conscience de nos droits héréditaires sur ces provinces impériales et chrétiennes de l'Afrique du Nord. C'est sur les ruines de cette petite cité chrétienne, dans l'air léger qui la baigne, que nous retrouverons le mieux l'atmosphère impondérable et vivifiante que nous respirons chez nous, en terre latine et chrétienne de la vieille France. Ces tombes, entassées autour des sanctuaires où l'on se sent parfois tenté de redire les oraisons qu'y psalmodiaient l'évêque *Renatus* ou le digne *Potentianus*, sont en quelque sorte des

nôtres : dans leurs mausolées ruinés, devant la mer, les morts de Tipasa dorment le même sommeil, attendent la même éternité que, dans les cryptes de nos cathédrales, dans les cloîtres et les charniers de nos villes, les saints évêques, les grands moines, les pieux rois, tous ces constructeurs de notre moderne civilisation dont la foi sauvegardée a fait de nous, à travers notre moyen âge, les arrière-petits-fils de l'évêque Alexandre et les fidèles de la Vierge Salsa.

BIBLIOGRAPHIE

REVUES ET PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

- Archives des missions scientifiques et littéraires*, série III, 1875.
Bulletin de l'Académie d'Hippone, 1883.
Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, années 1891, 1892, 1893, 1894, 1896, 1900, 1901, 1902, 1903, 1905, 1906, 1907, 1908, 1910, 1911, 1914, 1916, 1918, 1919, 1920, 1921 et 1922.
Bulletin de la Société archéologique du diocèse d'Alger, 1897.
Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France, 1878, 1889, 1901, 1908.
Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et belles lettres, 1914, 1915, 1922.
Corpus inscriptionum latinarum, tome VIII et supplément.
Gazette archéologique, 1879.
Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome, 1894.
Monuments et mémoires de l'Académie des Inscriptions (fondation Piot), t. XXII.
Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine, 1866, 1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1898, 1899, 1905, 1907, 1909.
Revue africaine, 1856, 1914, 1915.
Revue archéologique, 1840, 1850-51, 1855-56, 1874, 1889, 1891.

OUVRAGES

E. ALBERTINI : *L'Afrique romaine* ; Alger, 1927.

- APULÉE : Œuvres.
 SAINT AUGUSTIN : Œuvres.
 BALLU (Albert) : *Guide de Djemila*, 1926.
 BALLU (Albert) : *Guide illustré du Timgad*, Paris, 1903.
 BALLU (Albert) : *Les ruines de Timgad, Sept années de découvertes*, Paris, 1911.
 BALLU (Albert) : *Rapports officiels sur les travaux des monuments historiques en Algérie*, « Journal officiel » de 1905 à 1918, et brochures spéciales publiées par le Gouvernement général de l'Algérie de 1919 à 1926.
 BERTRAND (L.) : *Le Jardin de la Mort*, Paris, 1905.
 BERTRAND (L.) : *Saint Augustin*, Paris, 1913.
 BLANCHÈRE (De la) : *De Rege Juba regis filio*, 1883.
 BOISSIER (Gaston) : *L'Afrique romaine*, Paris, 1901.
 BOISSIÈRE : *Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaines dans le nord de l'Afrique*. Paris, 1878.
 CAGNAT (René) : *L'armée romaine et l'occupation militaire de l'Afrique sous les Empereurs*, Paris, 1892.
 CAGNAT (René) : *Inscription nouvelle de Djemila*. « Revue africaine » 1913, n° 293.
 R. CAGNAT : *La Colonie romaine de Djemila. Le Musée Belge*, Bruxelles, 1924.
 CAGNAT (René) : *Le marché des Cosinius à Djemila* (Comptes rendus de l'Acad. des Insc., 1915).
 CARCOPINO (J.) : *Note sur une mosaïque récemment découverte à Tipasa* (Bull. arch. du Comité, 1914).
 CARCOPINO (J.) : *Mélanges d'épigraphie algérienne* (Revue africaine, 1914, n° 293).
 DELAMARE : *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1845*, Archéologie, Paris, 1850.
 DOUBLET et GAUCKLER : *Musée de Constantine*, 1893.
 DOUËL (Martial) : *Au Pays de Salammbô*, Paris, 1911.
 DOUËL (Martial) : *Sept Villes Mortes*, Paris, 1917.
 DUBOSQ (Abbé) : *Tipasa, guide pratique du touriste*, Alger, 1920.
 FÉRAUD (L.-Ch.) : *Etude historique sur la Province de Constantine* (Revue africaine, 1874).
 GAUCKLER : *Musée de Cherchell*, 1895, avec le supplément rédigé par M. Durry.
 GAUCKLER : *Inscriptions inédites d'Algérie* (Bull. du Com., 1892).
 GSELL (St.) : *Atlas archéologique de l'Algérie*, Paris 1911.
 GSELL (St.) : *Inscriptions latines de l'Algérie*, tome I, Paris, 1920.
 GSELL (St.) : *Les monuments antiques de l'Algérie*, Paris 1901.
 GSELL (St.) : *Recherches archéologiques en Algérie*, Paris 1893.
 GSELL (St.) : *De Tipasa Mauretaniae Caesariensis urbe*, Paris 1894.
 GSELL (St.) : *Guide archéologique des environs d'Alger*, 1896.
 GSELL (St.) : *Musée de Tebessa*, 1902.

- GSELL (St.) et Ch.-A. JOLY : *Mdaourouch*, Alger, 1922.
 GSELL (St.) et Ch.-A. JOLY : *Khamissa*, 1914.
 HÉRON DE VILLEFOSSE : *Note sur la statue d'Auguste trouvée à Cherchell* (Bulletin du Comité, 1916).
 JOLY (Ch.-A.) : *Choix de mosaïques romaines de l'Algérie*, Alger, 1915.
 MESNAGE (le P.) : *Le christianisme en Afrique* (Revue africaine, 1913, n° 290-291).
 MICHON (E.) : *Notice sur l'Apollon de Cherchell* (Monuments Piot, t. XXII, 1^{er} fascicule).
 MONCEAUX (Paul) : *Histoire littéraire de l'Afrique du Nord*, t. I à IV, Paris 1912.
 MONCEAUX (Paul) : *Enquête sur l'Épigraphie Chrétienne d'Afrique*, Paris, 1901-1905.
 NODIER : *Journal de l'expédition des Portes de fer*, Paris 1844.
 PACHTÈRE (de) : *Musée de Guelma*.
 PACHTÈRE (de) : *Inventaire des mosaïques de l'Algérie*.
 RAVOISIÉ : *Exploration scientifique de l'Algérie. Beaux-Arts, etc.*, Paris, 1846.
 RENIER (Léon) : *Inscriptions romaines de l'Algérie*, Paris 1855-58.
 SAINT-GÉRAND : *Une basilique funéraire à Tipasa* (Bull. arch. du Comité, 1892).
 SAINT OPTAT : *De schismate Donatistarum*. Corpus script. ecclesiastic. latin. Vol. XXVI.
 VALLET, ALBERTINI et HUTTNER : *Guide pratique pour visiter les ruines de l'antique Cuicul*. Gouvernement général de l'Algérie, 1924.
 VITA (Victor de) : *Historia persecutionis africanae provinciae*.
 WAILLE (Victor) : *Rapport sur les fouilles de Cherchell*, 1886, 1887.
 WAILLE (V.) : *Cinquième note sur les fouilles de Cherchell*, 1888.
 WAILLE (V.) : *Sixième note sur les fouilles de Cherchell*, 1889.
 WAILLE (V.) : *Septième note sur les fouilles de Cherchell*, 1890.
 WAILLE (V.) : *Nouvelle mission archéologique à Cherchell*, 1902-3-4.
 WAILLE (V.) : *Nouvelles explorations à Cherchell*, 1905.
 WAILLE (V.) : *Catalogue du musée de Cherchell*.
 WAILLE (V.) : *Note sur un diplôme militaire* (Bull. arch. du Comité, 1891).
 WAILLE (V.) : *Note sur le Prométhée* (Revue arch., 1889).
 WAILLE (Victor) : *Inscriptions sur poteries et marbres* (Bull. arch. 1893).
 WAILLE (V.) : *De Caesareae monumentis quae supersunt*, Paris 1891.
 WAILLE et GAUCKLER : *Inscriptions inédites* (Revue arch., 1891).
 WIERZEJSKI : *Catalogue du musée de Cherchell*, Alger 1902.

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
I. — <i>Timgad</i> . Vue générale prise en avion	VIII
II. — <i>Timgad</i> . Arc de Trajan	16
III. — <i>Timgad</i> . Marché de Sertius et Capitole	24
IV. — <i>Djemila</i> . Arc de Caracalla	48
V. — <i>Djemila</i> . Temple de Septime Sévère	56
VI. — <i>Djemila</i> . Marché de Cosinius	64
VII. — <i>Djemila</i> . Vue d'ensemble. Forum Nord	72
VIII. — <i>Djemila</i> . Quartier chrétien	80
IX. — <i>Kremissa</i> . Les réservoirs	96
X. — <i>Madaure</i> . Intérieur du théâtre	112
XI. — Musée de Cherchell	128
XII. — <i>Cherchell</i> . Le Théâtre	152
XIII. — <i>Tipasa</i> . Presqu'île de Sainte-Salsa	168
XIV. — <i>Tipasa</i> . Le Nymphée.	176
XV. — <i>Tipasa</i> . Escalier du Forum.	184
XVI. — <i>Tipasa</i> . Basilique judiciaire	192

CLICHÉS DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	VII
TIMGAD	9
DJEMILA	43
TIPASA DE NUMIDIE, KHEMISSA ET MADAURE.	83
CHERCHELL.	127
TIPASA DE MAURÉTANIE.	169
BIBLIOGRAPHIE	219
TABLE DES GRAVURES	222

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1930.



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES & COLONIALES

Société anonyme au Capital de 1.000.000 de francs

ÉDITION

VENTE AU DÉTAIL ET LIBRAIRIE GÉNÉRALE :

184, Boulevard Saint-Germain - PARIS - VI^e - Tél. : Littré 75-82

ÉDITION ET VENTE DE TOUS OUVRAGES
RELATIFS À LA GÉOGRAPHIE
À LA MARINE ET AUX COLONIES

OUVRAGES SUR LES COLONIES FRANÇAISES
ET LES PAYS LOINTAINS

Généralités - Histoire - Géographie - Voyages
Economie Coloniale - Guides

OUVRAGES SUR L'AFRIQUE DU NORD
ET LE BASSIN MÉDITERRANÉEN

Cultures - Histoire - Droit - Linguistique - Géographie

CARTES GÉOGRAPHIQUES ET CARTES MARINES

Agent commissionné du Service Géographique des Colonies
et du Service Hydrographique de la Marine

OUVRAGES SUR L'AGRICULTURE TROPICALE

Canne à Sucre - Café - Cacao - Thé - Vanille
Textiles - Caoutchouc - Arachide - Fruits - Elevage

OUVRAGES SUR LA MARINE

Guerre et Commerce
Constructions navales - Machines - Electricité
Navigation - Astronomie - Droit maritime - Pêche - Manuels